

2785

ERNEST

MALTRAVERS.

626 a.

ERNEST
MALTRAVERS

TRADUIT DE L'ANGLAIS

DE E. L. BULWER

PAR

M^{lle} A. Sobry.

TOME I.

Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1841



017-503

UN MOT AU LECTEUR.

Tu ne dois pas, mon vieil et indulgent ami, chercher en cet ouvrage l'espèce d'intérêt qui dérive d'aventures excitantes, et d'une perpétuelle variété d'incidents. Aujourd'hui, il n'est plus permis au romancier de faire usage de la pompe théâtrale, des effets dramatiques empruntés à l'histoire. Ainsi, quels que soient les mérites de *Rienzi* et des *Derniers jours de Pompéi* à tes yeux bénévoles, le présent conte obtiendra le même accueil, si tant est qu'il l'obtienne, par des qualités bien différentes de celles qui l'ont valu à ses aînés. Tu dois modérer le feu de ton imagination, et te préparer à lire une narration dénuée d'événements extraordinaires, et dans laquelle pas un seul personnage célèbre n'est mis en scène.

Bien qu'il y ait à peine une page de ce livre qui soit épisodique, plusieurs passages paraîtront prolixes et peu intéressants, si le lecteur ne consent

pas à se laisser guider par l'auteur avec une généreuse candeur. Dans le héros de cette fiction, l'on ne trouvera ni un majestueux demi-dieu, ni un démon éblouissant. C'est un homme avec toutes les faiblesses de l'humanité, et la force qui tient à l'âme : rarement obstiné dans l'erreur, plus souvent irrésolu dans la vertu : tantôt beaucoup trop exalté dans ses aspirations ; d'autres fois trop découragé ; influencé par les circonstances, tout en s'efforçant de les dominer, et changeant de caractère suivant les changements du temps et de la destinée ; mais ne rejetant jamais ces grands et uniques principes de la science et de la vie, le désir du bien, la passion de l'honnête, du vrai. D'après de tels principes, l'expérience, ce maître sévère, nous enseigne enfin la philosophie pratique et saine qui donne la force pour souffrir, la sérénité pour jouir, la foi pour regarder au delà de ce monde !

Mon plan aurait conduit peut-être à des incidents plus frappants, et fourni un intérêt plus intense, si j'eusse placé Maltravers, l'homme de génie, au milieu de ces combats terribles contre la pauvreté, le besoin, auxquels le génie est si souvent condamné, et qui l'élèvent et l'ennoblissent. Mais l'opulence et la satiété ont leurs tentations aussi bien que la pénurie et le travail forcé. Du reste, j'ai pris la

plupart de mes caractères dans la vie réelle, ne voulant pas, sans nécessité, chercher d'autres sources, quand le puits de la vérité était ouvert devant moi.

Ici, l'auteur termine son dire ; et, retiré dans l'ombre et le silence, il te laisse seul avec ses créations, les représentants de ses émotions, de ses pensées, les intermédiaires entre son individu et le reste de son espèce. Puissent-ils ne point démentir leur origine, ces enfants de l'esprit, non de la chair ! Puisse leur voix, plus profonde qu'éclatante, adresser de salutaires avertissements au monde dans lequel ils sont lancés, pour y réclamer, à travers tous les obstacles qu'il pourront rencontrer, l'héritage de leur père... le droit de survivre à la tombe.

Londres, 12 août 1857.

AU

Grand Peuple Allemand,

PEUPLE DE PENSEURS ET DE CRITIQUES,
PROFOND DANS SES JUGEMENTS,
IMPARTIAL DANS SA CENSURE,
GÉNÉREUX DANS SON APPROBATION,

CET OUVRAGE

EST DÉDIÉ

PAR UN AUTEUR ANGLAIS,

ACCOUTUMÉ A SE SOUMETTRE A LA JUSTE APPRÉCIATION

DU PUBLIC GERMANIQUE.

LIVRE I.

Τὸ γὰρ νεῆζον ἐν τοιοῖσδε βίσκεται
Χάροισιν αὐτοῦ· καὶ νιν οὐ θάλπος θεοῦ
Οὐδ' ἕμβρος, οὐδὲ πνευμάτων οὐδὲν κλονεῖ,
'Ἄλλ' ἠθοναῖς ἀμοχθον ἐξαίρει βίον.

SOPHOCLE. *Trach.*

La jeunesse habite une vallée de sa propre création. L'éclat du midi, la pluie, les vents du ciel, ne troublent point son calme, vierge de soucis; mais avec de douces joies, elle bâtit les châteaux aériens de la vie.

I

Mon intention, je le proteste, n'avait rien que de très-honorable à l'égard de la jeune fille... Cependant, qui aurait soupçonné le piège dans lequel je suis tombé?

SHAKSPEARE. *Tout est bien.*

A quatre milles environ d'une de nos villes de manufactures, on trouvait encore en l'année 18.. une commune vaste et inculte, le lieu le plus triste, le plus aride qu'il soit possible d'imaginer.

De rares bouquets d'herbes maigres et décolorées croissaient à travers un sol noir et pierreux. On n'y voyait pas un seul arbre; la nature semblait avoir déserté ce coin de terre, effrayée par le bruit continu des forges voisines, et l'art lui-même, qui sait tout employer, avait dédaigné de tirer de l'utilité ou de l'agrément de ce territoire ingrat dont la stérilité et l'abandon avaient une apparence presque magique. Cet effet était encore plus sensible dans les longues nuits d'hiver, quand les lumières et les feux éloignés traçaient de longues raies rouges et irrégulières sur les ténèbres. Au milieu d'une si profonde solitude, on ne pouvait croire

que les feux étranges qui l'éclairaient fussent allumés par la main de l'homme. On parcourait la bruyère pendant plusieurs milles sans découvrir le moindre vestige d'habitation ; mais en se rapprochant des confins, du côté de la ville, on distinguait une petite et misérable cabane à peu de distance de la grande route qui traverse la commune.

A l'époque où commence mon histoire, deux personnes étaient assises dans cette pauvre et solitaire demeure. L'une était un homme d'environ cinquante ans, dont les vêtements dégradés montraient encore quelques prétentions à l'élégance. Sa cravate de soie, sur laquelle brillait une large broche de pierres fausses, entourait un cou musculueux, bien qu'amaigri ; des culottes rapiécées étaient serrées au genou par des boucles dépareillées ; sa taille et ses membres indiquaient la force et l'agilité ; des rides prématurées et profondes sillonnaient son visage, et ses cheveux grisonnants ombrageaient un front bas et rébarbatif qui ne se déplissait jamais, même quand les lèvres souriaient, et l'homme souriait souvent. Ce visage accusait le vice, le vice longtemps exercé, le vice endurci, le passé avait écrit là des caractères ineffaçables : le fer du bourreau n'aurait pu les imprimer plus distinctement ; il n'aurait pu éveiller, par des signes moins équivoques, les soupçons des hommes honnêtes ou timides.

Il s'occupait à compter et recompter un petit

nombre de pièces de peu de valeur, comme si cet acte répété pouvait augmenter la somme, qui n'était que trop facile à supputer. « Je ne trouve pas ici mon compte, Alice, » dit-il d'une voix basse, et en hésitant. « Vous le savez, j'avais deux guinées dans le tiroir lundi passé, et maintenant... Alice, il faut que vous m'ayez dérobé quelque argent... Le ciel vous confonde ! »

La personne à laquelle ces mots s'adressaient était assise de l'autre côté du triste foyer ; elle leva doucement les yeux ; sa physionomie formait un contraste parfait avec celle de l'homme.

Elle ne paraissait pas avoir plus de quinze ans ; son teint était d'une pureté, d'une finesse remarquable, en dépit du hâle léger que ses habitudes laborieuses avaient étendu sur sa peau satinée ; ses cheveux, d'un châtain doré, tombaient en boucles naturelles, et d'une abondance extraordinaire, même à cet âge ; son visage était beau, régulièrement beau dans ses proportions délicates et enfantines ; mais son expression faisait peine : elle était si vague ! Quand les traits étaient en repos, c'était presque l'expression d'une idiote. Quand elle parlait, cependant, quand un seul muscle de sa face était en mouvement, aussitôt les yeux, les lèvres, les couleurs prenaient une vie qui annonçait qu'une âme était là, bien qu'imparfaitement éveillée. « Je n'ai rien dérobé, mon père, dit-elle d'une voix calme ; mais je voudrais bien avoir pris un

peu de votre argent, si je n'étais sûre d'être battue pour cela. — Et pourquoi voudriez-vous avoir de l'argent? — Pour acheter à manger quand j'ai faim.

— Et rien autre? — Je ne sais. »

La jeune fille s'arrêta un moment et reprit ainsi : « Pourquoi ne me laissez-vous pas aller travailler à la manufacture, comme les autres filles? je gagnerais de l'argent pour vous et pour moi. »

L'homme sourit, mais quel sourire! Il mit en jeu tous les caractères révoltants de sa physionomie. « Enfant, dit-il, vous avez à peine quinze ans, et vous êtes une petite folle. Si vous alliez à la manufacture, vous vous mettriez peut-être dans la tête de vous séparer de moi, et que ferais-je sans vous? Non! vous êtes si jolie, que vous gagneriez certainement plus d'argent d'une autre manière. »

La jeune fille ne parut pas le comprendre; mais elle répéta d'un air distrait : « Je voudrais bien aller à la manufacture! — Sottise! dit l'homme en colère, j'ai grande envie de... »

Un coup frappé à la porte l'interrompit, il pâlit. « Qui peut venir à cette heure? dit-il tout bas. Encore! encore! Demandez qui frappe, Alice. »

La jeune fille resta un moment, comme si quelque charme la retenait immobile devant la porte; et sa taille élancée, mais arrondie, son air attentif, ses couleurs changeantes, la grâce singulière de son geste, de son attitude, auraient offert à un artiste l'idéal de la beauté rustique.

Après une pause, elle appliqua ses lèvres contre une fente de la porte, et répéta la question de son père.

« Pardonnez-moi, je vous prie, dit une voix claire, forte, et cependant polie et douce; en voyant de la lumière à votre fenêtre, je me suis aventuré à demander si quelqu'un des habitants de ce logis voudrait me conduire à***. Je payerai convenablement ce service. — Ouvrez, Alice, » dit le propriétaire de la cabane.

La jeune fille tira un large verrou de bois, et une grande figure passa le seuil de la chaumière.

Le nouveau venu était dans la fleur de la jeunesse, dix-huit ans peut-être, et son air, son apparence surprenaient le père et la fille. Seul, à pied, à cette heure, il était cependant impossible de le prendre pour un homme du commun, bien que son costume fût très-simple, et qu'il portât sur ses épaules un petit havre-sac. En entrant, il leva son chapeau avec une civilité qui avait quelque chose d'étranger, et une profusion de beaux cheveux bruns tomba des deux côtés de son front haut et majestueux. Ses traits étaient nobles sans être d'une beauté remarquable, et sa physionomie était en même temps hardie et prévenante.

« Je suis très-reconnaissant de votre courtoisie, dit-il en s'avancant négligemment et en s'adressant à l'homme qui l'examinait d'un œil scrutateur; et soyez sûr, brave homme, que vous augmenterez

mes obligations si vous m'accompagnez à***. — Vous ne pouvez vous égarer, dit l'homme brusquement, les feux vous guideront. — Ils m'ont plutôt égaré; ils paraissent entourer cette lande, et je ne puis discerner aucun sentier. Veuillez seulement me mettre sur le bon chemin, je ne vous dérangerai pas davantage. — Il est bien tard, dit l'hôte farouche, avec un regard équivoque. — Raison de plus pour que je désire être à***. Allons, mon bon ami, prenez votre chapeau; je vous promets une demi-guinée pour votre peine. »

L'homme fit un pas, s'arrêta, regarda encore son hôte et dit : « Êtes-vous entièrement seul, monsieur? — Tout à fait seul. — Probablement vous êtes connu à***. — Non! mais que vous importe? Je suis étranger en cette province. — Il y a quatre milles. — Quatre milles! et je suis déjà si horriblement fatigué! » s'écria le jeune homme avec impatience; et tirant sa montre : « Il est plus de onze heures, » ajouta-t-il.

La montre attira les yeux du maître de la cabane; ces yeux méchants brillèrent; il passa la main sur son front. « Je pensais, monsieur, dit-il d'un ton un peu plus poli, que, puisque vous êtes si fatigué et que l'heure est si avancée, vous feriez aussi bien de... — De quoi faire? s'écria l'étranger en frappant du pied. — Je ne sais s'il me convient de le proposer; mais mon pauvre toit est à votre service, et je vous conduirai à*** sitôt qu'il fera jour.»

Le jeune homme regarda fixement son hôte, puis les murs délabrés de la cabane. Il allait rejeter brusquement l'offre hospitalière, quand son œil s'arrêta soudain sur la figure d'Alice, qui, les lèvres entr'ouvertes, le regard animé, considérait le bel étranger. Cette vue changea les intentions du visiteur. Il hésita un moment, puis murmura entre ses dents, et jetant sa valise à terre, il se jeta lui-même sur une chaise, auprès du feu, et dit gaiement : « Ainsi soit-il, mon hôte. Refermez votre porte. Apportez-moi un verre de bière et une croûte de pain, cela suffira pour mon souper; quant au lit, cette chaise m'en servira. — Peut-être nous pourrions vous donner mieux qu'une chaise, dit l'hôte; mais cela paraîtra toujours assez mauvais à un gentilhomme. Nous sommes de très-pauvres gens... Nous travaillons de toutes nos forces; mais nous sommes très-pauvres. — Ne vous inquiétez pas de moi, répondit l'étranger en attisant le feu, je suis accoutumé à une vie assez dure; je puis supporter pis que de dormir sur une chaise, dans la maison d'un honnête homme, et quoique vous soyez pauvre je veux croire que vous êtes honnête. »

L'hôte fit la grimace, et, se tournant vers Alice, lui commanda de servir tout ce que leur garde-manger pouvait fournir. Quelques morceaux de pain, quelques pommes de terre, et de la bière passablement forte, composaient le repas offert au voyageur.

En dépit de ses bravades précédentes, le jeune homme fit assez triste mine à ce festin socratique, tandis qu'il approchait sa chaise de la table. Mais son regard s'égaya lorsqu'il rencontra celui d'Alice; et comme elle demeurait près de la table, bégayant quelques mots d'excuse, il saisit sa main, et la serrant tendrement: « Charmante fille! » dit-il, et ses yeux fixés sur elle exprimaient une sincère admiration; « charmante fille, après avoir marché tout le jour, à travers le pays le plus laid que renferment les trois mers, on est suffisamment réconforté, le soir, par la vue d'un si joli visage. »

Alice se hâta de retirer sa main et alla s'asseoir dans un coin de la chambre, d'où elle continua d'attacher sur l'étranger son regard vague, sans expression, mais alors accompagné d'un demi-sourire.

Le père d'Alice regarda les jeunes gens d'un air sévère.

« Mangez, monsieur, dit-il avec une sorte de grimace ironique, et pas de belles paroles. La pauvre Alice est honnête, comme vous venez de le dire. — Je n'en doute point, répondit le voyageur, en appliquant avec beaucoup de zèle une rangée de fortes dents d'une blancheur éblouissante sur les croûtes rebelles; je n'en doute point. Je n'avais pas l'intention de vous offenser; mais le fait est que je suis à moitié étranger, et vous savez que dans quelques autres pays on peut dire un mot de poli-

tesse à une jolie fille sans offenser sa délicatesse ou celle de son père. — A moitié étranger, dites-vous? et vous parlez anglais aussi bien que moi! » reprit l'hôte avec une intonation et des mots réellement un peu au-dessus de sa classe.

L'étranger sourit. « Je vous remercie du compliment, dit-il. Je veux dire seulement que j'ai été longtemps hors de mon pays. J'arrive d'Allemagne; mais je suis né Anglais. — Et vous retournez chez vous? — Oui. — Loin d'ici? — A trente milles, je pense. — Vous êtes jeune, monsieur, pour aller seul. »

Le voyageur ne répondit rien, mais il acheva son repas si peu attrayant, et se rapprocha du feu. Il crut avoir suffisamment satisfait la curiosité de son hôte pour se permettre de lui adresser à son tour ces questions:

« Vous travaillez à la manufacture? — Oui, monsieur..., les temps sont durs. — Et votre jolie fille? — Prend soin du ménage. — Avez-vous d'autres enfants? — Non, une bouche et la mienne sont tout ce que je puis alimenter, et encore bien pauvrement. Mais vous devez avoir envie de vous reposer! je vous cède mon lit, monsieur, je passerai la nuit ici. — Je ne souffrirai point cela, dit l'étranger vivement; quelques charbons de plus sur le feu, et j'aurai tout ce qu'il me faut. »

L'homme se leva sans réitérer son offre et sortit pour aller chercher un supplément de combustible. Alice resta dans son coin.

« Belle amie, dit le voyageur, en tournant ses yeux de tous côtés pour s'assurer qu'ils étaient seuls, j'aurais un doux sommeil si je pouvais obtenir un doux baiser de ces lèvres de corail. »

Alice couvrit son visage de ses mains.

« Vous ai-je fait de la peine?—Oh non! monsieur. »

Encouragé par cette assurance, le voyageur se leva, et s'approchant d'Alice tout doucement, écarta ses petites mains, découvrit son visage; en même temps elle lui dit bien bas : « Avez-vous beaucoup d'argent sur vous? — Oh! la mercenaire petite coquine! dit en lui-même le voyageur, et il répondit tout haut : Vous vendez donc vos baisers bien cher, la jolie fille? »

Alice fronça le sourcil, agita les boucles de ses cheveux par le mouvement de sa tête, et dit ou plutôt murmura : « Si vous avez de l'argent, ne le dites pas à mon père; tâchez de ne pas vous endormir. Je crains... chut!... il vient! »

Le jeune homme reprit sa place tout déconcerté; et quand son hôte rentra, il l'examina pour la première fois avec attention. La lumière imparfaite de l'unique et mouvante chandelle jetait de fortes ombres sur les traits durs et féroces du maître de la cabane, et l'œil du jeune homme, se portant du visage aux membres et à la taille, vit que tout le mal qui pouvait être projeté par l'esprit pouvait être facilement exécuté par le corps.

Le voyageur tomba dans une sombre rêverie. Le

vent grondait, la pluie battait les murs; à travers la croisée, on ne voyait pas une seule étoile briller, tout était noir au dehors. Devait-il se remettre en marche? ne trouverait-il pas des dangers plus grands sur cette vaste solitude? L'hôte pouvait le suivre, l'attaquer dans les ténèbres. Il n'avait point d'armes, sauf un gros bâton. En restant, il avait la ressource d'un gros crochet à remuer le charbon, qui se trouvait à côté de lui; à tout événement, il crut meilleur d'attendre, pour le présent. Il pouvait d'ailleurs, une fois seul, tirer le verrou et se glisser hors de la chaumière, sans être observé. Tel fut le résultat de ses méditations, tandis que son hôte arrangeait le feu.

« Vous dormirez solidement cette nuit? dit l'hôte en souriant. — Je ne sais, je suis accablé de lassitude, et pense que je ne pourrai m'endormir avant deux ou trois heures; mais, une fois les yeux fermés, je dors comme un bloc. — Venez, Alice, nous devons laisser reposer ce gentilhomme. Bonne nuit, monsieur! — Bonne nuit! bonne nuit! » répondit l'étranger en bâillant.

Le père et la fille disparurent par une porte qui se trouvait dans un coin de la chambre, et leur hôte les entendit monter les degrés d'un escalier qui craquaient sous leurs pieds. Tout fut tranquille ensuite.

« Stupide que je suis! se dit l'étranger, rien ne pourra donc m'apprendre que je ne suis plus un étudiant de Göttingen, ou me corriger de la manie

des excursions pédestres et des aventures qu'elles amènent. Si ce n'étaient les grands yeux bleus de cette fille, je serais maintenant sain et sauf à ***, pourvu toutefois que le père ne m'eût pas assassiné en route. Cependant nous pouvons déjouer ses projets. Dans une demi-heure, je serai sur la bruyère ; à tout hasard, voici mon arme ; ce n'est après tout qu'un contre un. Mais le drôle paraît vigoureux. »

Bien que le voyageur cherchât par ces raisonnements à soutenir son courage, son cœur battait cependant beaucoup plus vite que de coutume ; ses yeux restaient fixés sur la porte intérieure et sa main saisissait le crochet de fer.

Pendant ce temps Alice, au lieu de se retirer dans sa cellule, entra dans la chambre de son père.

Il était assis au pied de son lit, se parlant à lui-même, et les yeux baissés vers la terre.

La jeune fille se tint debout devant lui, les yeux fixés sur son visage, et les bras croisés.

« Cela doit valoir plus de vingt guinées, murmurait le père. — Que vous importe la valeur de la montre de ce monsieur, mon père ? »

L'homme tressaillit.

« Vous pensez, continua tranquillement Alice, vous pensez à faire du mal à ce jeune homme ; mais vous ne le ferez pas. »

Le visage de l'homme devint sombre comme la nuit. « Comment ! » dit-il très-haut, puis il s'arrêta, et reprenant d'un ton bas et grondeur : « Comment

osez-vous me parler ainsi ? Allez vous coucher, allez. — Non, mon père ! — Non ? — Je ne quitterai pas cette chambre avant le jour. — Nous verrons cela, dit l'homme en jurant. — Si vous me touchez, j'appelle le voyageur et je lui dis que... — Vous lui direz... ? »

La jeune fille posa ses lèvres près de l'oreille de son père, et murmura : Je lui dirai que vous voulez l'assassiner. »

L'homme trembla de la tête aux pieds, ferma les yeux, respira péniblement. « Alice, dit-il enfin d'un ton plus doux ; Alice, souvent nous sommes près de mourir de faim. — *Moi, jamais vous.* — Malheureux ! il est vrai, si je bois un jour un coup de trop, je veux regagner mon argent sur la portion du lendemain. Mais allez vous coucher ; je ne veux faire aucun mal au jeune homme. Je n'ai pas envie de me mettre la corde au cou ! non ! non, non ! allez, retirez-vous. »

Le visage d'Alice, qui avait été sérieux et presque intelligent pendant ce dialogue, retomba dans son expression apathique.

« Sûrement, mon père, on vous pendrait si vous lui coupiez la gorge. N'oubliez pas cela. »

Et en parlant ainsi, elle se dirigeait vers la chambre en face.

Resté seul, l'hôte pressa fortement ses mains sur son front, et se tint immobile en cette posture presque une demi-heure. Enfin, il murmura ces mots,

en tournant la tête. « Cela pourrait être fait à l'instant. Nous avons derrière la cabane un étang profond ; et je dirais au point du jour que le jeune homme s'est évadé. Il paraît étranger ici, personne ne le réclamera. Sans doute il a une bourse bien garnie, puisqu'il promet si étourdiment une demi-guinée pour se faire conduire à quatre milles. J'ai besoin d'argent, je ne me soucie pas de travailler, du moins si je puis l'éviter. »

Tandis qu'il suivait ce soliloque, l'air semblait trop lourd pour sa poitrine. Il ouvrit sa fenêtre et s'avança en dehors. La pluie tomba sur lui : il referma la fenêtre en proférant un jurement, ôta ses souliers, se glissa jusqu'au seuil de sa porte, et à la clarté de la chandelle qu'il cachait en partie avec sa main, il examina la porte opposée. Elle était close. Alors il pencha le corps en avant et prêta l'oreille. « Tout est tranquille, pensa-t-il, peut-être il dort. Je vais descendre bien doucement. Si Jack Walters venait cette nuit, l'affaire serait dépechée lestement. »

Il descendit à petit bruit. Dans un coin, au bas de l'escalier, gisaient divers objets, quelques fagots et une hache. Il prit celle-ci. « Bon ! se dit-il ; et le grand marteau doit se trouver aussi pour Walters. » Alors, s'appuyant contre la porte, il appliqua l'œil à une fente qui laissait apercevoir la chambre éclairée faiblement et d'une manière intermittente par le foyer.



Qu'avons-nous ici ?
Un cadavre, la mort !

Le Marchand de Venise, acte 2.

Vers ce temps, le jeune homme jugea convenable de commencer sa retraite. Le son étouffé des voix qu'il avait précédemment entendues pendant la conversation du père et de la fille s'était évanoui. Le silence lui donnait en même temps de l'espérance et de la crainte. Il approcha doucement de la porte extérieure, tira le verrou avec précaution et trouva la porte fermée à clef ; et la clef n'était pas à la serrure ! Il n'avait pas vu que, tandis qu'il soupait, et avant que ses soupçons fussent éveillés, son hôte, en remplaçant la barre, avait ôté la clef. Maintenant ses appréhensions étaient pleinement confirmées. Sa première pensée fut la fenêtre, que le volet ne fermait qu'à moitié ; mais l'ouverture de la grille (qui ne s'ouvrait que partiellement, comme la plupart des fenêtres de chaumière) était trop petite pour laisser passer son corps. Son unique moyen d'échapper était de briser le châssis, et cela ne pouvait se faire sans bruit, et par conséquent sans danger.

Il s'arrêta désespéré. Il était naturellement brave, et l'habitude de ces escapades périlleuses auxquelles les étudiants allemands se livrent avec délices l'avait aguerrî ; mais le cœur lui manqua presque en ce moment. Le silence devint distinct et pesant pour lui ; une froide rosée se forma sur son front. Dans cet état de doute et d'irrésolution, son oreille, que l'excitation rendait d'une finesse inaccoutumée, distingua le son retenu de pas légers et mesurés ; il entendit craquer l'escalier : ce bruit rompit le charme.

La présence du danger rappela son courage ; il s'élança vers la cheminée, saisit le crochet, remua le charbon, et toussa fortement pour montrer qu'il était bien éveillé.

Il sentait qu'il était guetté ; il sentait qu'il était dans un péril imminent ; il sentait que l'apparence du sommeil serait le signal d'un conflit mortel. Le temps passait, tout restait silencieux : près d'une demi-heure s'était écoulée depuis qu'il avait entendu les pas sur l'escalier. Sa situation commençait à prendre sur ses nerfs, à les irriter ; elle devenait intolérable. Ce n'était plus alors de la crainte qu'il éprouvait ; c'était le sentiment d'une agression cruelle, c'était le sentiment que doit avoir l'homme qui sent l'œil d'un tigre fixé sur lui, qui s'attend à le voir, d'un moment à l'autre, faire le bond fatal. L'attente d'un mal est en effet une agonie, et l'on désire terminer promptement une lutte

mortelle, quand il n'existe aucun moyen de l'éviter.

Incapable de supporter plus longtemps de si poignantes sensations, le voyageur se lève, les yeux fixés sur la fatale porte, et il allait crier à l'écouteur d'entrer, lorsqu'il entendit un coup léger sur la fenêtre ; il fut répété deux fois encore, et à la troisième on prononça à voix basse le nom de Darvil. Il était évident que les complices étaient arrivés ; ce n'était plus un seul ennemi qu'il avait à combattre. Il respirait péniblement ; il écoutait de toutes ses oreilles, que l'affluence du sang faisait tinter. Il distingua des pas en dehors, sur la terre humide ; ils s'éloignaient : le silence se rétablit.

Il resta tranquille pendant quelques minutes, puis il s'avança d'un pas ferme vers la porte intérieure contre laquelle il supposait son hôte posté. D'une main hardie il essaya d'ouvrir ; on avait fermé de l'autre côté. « Ainsi, dit-il en grinçant des dents, je mourrai comme un rat dans une cage ; mais je leur ferai sentir mes dents ! »

Il retourna à sa première station, et se tint debout, son arme levée, préparé à tout, et non sans quelque lueur d'espoir, fondé sur sa dextérité, sa force et son intrépidité. Les minutes passaient ; le silence fut enfin interrompu, quelqu'un approcha de la porte intérieure ; il entendit tirer doucement le verrou ; il s'élança au-devant de l'assail-

lant supposé. C'était seulement Alice ; elle entra nu-pieds, pâle comme du marbre, et le doigt sur les lèvres.

Elle s'approche ; elle le touche. « Ils sont dans le hangar, derrière la cabane, dit-elle bien bas ; ils cherchent le marteau ; ils veulent vous tuer. Fuyez, vite... vite ! — Comment ? la porte est fermée ! — Attendez, j'ai pris la clef dans sa chambre.

Elle mit la clef dans la serrure, la porte s'ouvrit. Le voyageur, jetant son havre-sac sur son épaule, ne fit qu'un saut jusqu'au seuil. La jeune fille l'arrêta : « Ne parlez point de tout cela ; c'est mon père, on le pendrait. — Non, non. Mais vous... vous n'êtes pas en danger, je l'espère ? Comptez sur ma reconnaissance... Je serai demain à***, venez, si vous le pouvez, me trouver à la meilleure auberge. Maintenant, quel chemin prendre ? — Allez toujours à gauche. »

L'étranger était déjà éloigné de quelques pas : à travers les ténèbres et la pluie, il courait avec toute la vélocité de la jeunesse.

Alice resta un moment sur la porte, soupira et rit ensuite très-haut. Elle referma la porte, et se disposait à se retirer doucement, quand son père se montra à la porte intérieure, accompagné d'un autre homme d'une stature peu élevée, mais carrée et forte ; ses bras étaient nus, et il brandissait un lourd marteau.

« Comment ! s'écria l'hôte, Alice est ici. Par l'en-

fer et tous les diables, l'avez-vous laissé sortir ? — Je vous avais dit que vous ne lui feriez point de mal. »

Avec un affreux jurement, le scélérat renversa la pauvre enfant d'un coup de poing, sauta par dessus son corps, ouvrit la porte, et, suivi de son camarade, commença la poursuite incertaine de la victime qui venait de leur échapper.



... Vous savez... vous savez mieux que
personne ce qui concerne la fuite de ma fille.

SHAKSPEARE. *Le Marchand de Venise.*

Le jour pointait ; la matinée était douce, humide, brumeuse ; le sol enfonçait sous les pieds ; les chemins étaient encombrés de boue. La pluie de la nuit avait formé çà et là de grandes mares. Vers la ville, les wagons, les charrettes, les groupes de piétons commençaient à se mouvoir ; et par intervalles on entendait le son aigu du cor de quelque diligence matinale roulant ses passagers externes emmitoufflés dans leurs manteaux, et ses passagers internes affublés de leurs bonnets de nuit.

Un jeune homme franchit une barrière qui le séparait de la grande route, justement en face d'une borne milliaire de laquelle il apprit qu'il était à un mille de***.

« Ciel, je te rends grâce ! dit-il presque à haut voix. Après avoir, toute la nuit, erré dans les marais, comme un feu follet, me voici enfin près d'une ville. Je respire librement : je suis sauvé ! »

Il marchait d'un pas rapide, il dépassa un lourd

wagon ; il dépassa une compagnie d'ouvriers ; il dépassa un troupeau de moutons ; il vit ensuite une seule figure devant lui. C'était une jeune paysanne, en habits grossiers et fanés ; elle semblait cheminer avec peine et langueur. Il allait aussi la laisser en arrière ; mais un faible cri le fit retourner, et il reconnut celle qui l'avait sauvé la nuit précédente.

« Est-ce vous ? dit-il ; puis-je en croire mes yeux ? — J'allais vous chercher, monsieur, dit la jeune fille d'une voix timide. Et moi aussi j'ai échappé ; jamais je n'oserai retourner chez mon père ; je n'ai plus de toit pour couvrir ma tête. — Pauvre enfant ! mais comment cela est-il arrivé ? Vous a-t-il maltraité pour m'avoir sauvé ? — Mon père m'a jetée à terre, en me frappant, et il m'a encore battue quand il est rentré ; mais ce n'est pas tout, continua-t-elle d'un ton plus bas. — Et quoi encore ? »

Elle devint rouge et pâle tour à tour, serra ses dents avec force, s'arrêta brusquement, puis reprenant sa marche d'un pas plus vif : « N'importe ce que c'est ; je ne retournerai jamais au logis ; maintenant je suis seule. Et que faire, hélas ! que faire ? » Et elle se tordait les mains.

Le voyageur était profondément ému de pitié. « Ma bonne fille, dit-il gravement, je vous dois la vie et je ne suis pas ingrat. Tenez (et il mettait de l'or dans sa main), procurez-vous un logement, de la nourriture, du repos ; vous paraissez en avoir

besoin ; et revenez me voir ce soir , à la brune , nous pourrions causer sans être observés. »

La jeune fille prit machinalement l'argent , et regarda l'étranger bien en face , tandis qu'il parlait. Les regards de l'innocente enfant ne montraient nul soupçon ; mais on y lisait une modestie si belle , si virginale , que , si la moindre passion mauvaise eût provoqué les derniers mots du voyageur , elle aurait fui honteuse et effrayée devant ces candides regards.

« Ma pauvre fille , dit-il avec embarras après une courte pause , vous êtes bien jeune , et de plus jolie , très-jolie. Dans cette ville , vous serez exposée à mille tentations. Prenez garde à vous choisir un sûr asile. Sans doute , vous avez des amis à*** ! — Des amis?... qu'est-ce que des amis ? demanda Alice. — N'avez-vous aucun parent , aucune personne de la famille de votre mère ? — Aucune. — Savez-vous où chercher un abri ? — Non , monsieur ; car je ne puis aller où va mon père , de peur qu'il ne me trouve. — Alors , cherchez une petite auberge tranquille , et venez ce soir me retrouver ici , justement à un demi-mille de la ville. Je tâcherai d'imaginer quelque moyen de vous être utile. Mais vous êtes épuisée de lassitude , vous vous traînez avec peine ; ce sera peut-être une trop grande fatigue pour vous de revenir ce soir ici ; vous ferez mieux , je pense , de vous reposer un jour entier. — Oh ! non , non ! Cela me fera du bien de vous revoir , monsieur. »

Les yeux du jeune homme rencontrèrent les siens ; elle ne les baissa point. Leur tendre azur était baigné de larmes ; ces larmes pénétrèrent jusqu'au fond du cœur de l'étranger.

Il se détourna vivement , et s'aperçut qu'ils étaient déjà l'objet de l'attention curieuse de quelques passants. « N'oubliez pas , » dit-il à l'oreille de la jeune fille ; puis il marcha d'un pas précipité qui le conduisit en peu d'instant à la ville.

Il demanda le principal hôtel , où il entra de l'air que nous donne cette conscience de supériorité indéfinissable , qui tient à la faculté d'acheter la bienvenue en tous les lieux où la bienvenue s'achète et se vend. Là , devant un feu pétillant et un déjeuner substantiel , il oublia les terreurs de la nuit , ou plutôt il se réjouit d'avoir un article nouveau et merveilleux à joindre au catalogue des aventures déjà venues à Ernest Maltravers.

Con una dama tenía un galan conversacion.
MORATIN. *Théâtre espagnol.*

Il était en conversation galante avec une dame.

Maltravers arriva le premier au rendez-vous. Son caractère était remarquable par l'énergie, la décision, un développement prématuré en tout, excepté à l'égard des femmes. Avec elles, il suivait l'impulsion du moment, il se laissait entraîner au gré des passions capricieuses, enfantées par une imagination vagabonde et toute poétique. Maltravers était poète, en partie à son insu, poète d'action, et la femme était sa muse.

Il n'avait arrêté aucun plan de conduite au sujet de la pauvre fille qui s'était rencontrée si singulièrement sur son chemin. Il n'avait aucune intention mauvaise. Si elle eût été moins belle, il n'aurait pas été moins reconnaissant; et son costume, sa jeunesse, son humble état, auraient suffi, sans autre motif, pour le déterminer à choisir l'heure de l'obscurité pour leur entrevue.

Déjà la nuit d'hiver était descendue, lorsqu'il se trouva à la place indiquée. Une gelée piquante avait commencé : l'air était pur, les étoiles brillantes, les ombres allongées dormaient tranquilles sur les bords du large chemin et sur les champs dépouillés et blanchâtres que l'on découvrait au delà.

Il allait et venait d'un pas alerte, sans trop songer à l'entrevue et à son objet, chantant à demi-voix de vieilles ballades allemandes et anglaises, et s'arrêtant à chaque moment pour admirer les étoiles silencieuses.

Enfin, il vit venir Alice. Elle s'avavançait timidement. Le cœur du jeune homme battit plus vite, il sentit qu'il était seul avec la beauté. « Douce fille, dit-il en laissant échapper un compliment involontaire et machinal; comme cette lumière vous embellit! Combien je vous remercie de ne m'avoir pas oublié! »

Alice lui abandonna sa main sans résistance. « Quel est votre nom? dit-il, en penchant son visage sur le sien. — Alice Darvil. — Et votre terrible père est-il en effet votre père? — Il l'est en effet; et je n'ai point de mère. — Qui vous a fait soupçonner son dessein de m'assassiner? A-t-il jamais tenté un crime semblable? — Non; mais dernièrement il a souvent parlé de vols; il est très-pauvre. Quand j'ai vu ses yeux, quand j'ai vu ensuite qu'il prenait la clef, tandis que vous aviez le dos tourné, alors j'ai senti.... j'ai senti que vous étiez en dan-

ger. — Bonne fille !... Continuez. — Je lui dis cela, quand nous fûmes montés. Je ne sais ce que je dois croire, mais il me dit qu'il ne voulait vous faire aucun mal. Cependant je dérobai la clef de la porte qu'il avait jetée sur la table, et je me retirai dans ma chambre. J'écoutai à ma porte; je l'entendis descendre; il s'arrêta quelque temps au bas de l'escalier, et je le surveillai d'en haut. La place où il était a une sortie sur les champs. Au bout d'une demi-heure, j'entendis quelqu'un parler bas avec lui. Je reconnus la voix : c'était John Walters; ils allèrent tous deux derrière la maison, je me glissai sur leurs pas et j'écoutai. John Walters... je frémis d'y penser, monsieur... John Walters disait : Que je retrouve seulement le marteau, et endormi ou éveillé, son affaire est faite. Il est sous le hangar, dit mon père. Alors je vis qu'il n'y avait pas de temps à perdre, monsieur, et... et... mais vous savez le reste. — Et comment avez-vous échappé? — Mon père, après avoir parlé à Walters, vint dans ma chambre, me battit, m'effraya; et sitôt qu'il se fut mis au lit, je m'habillai : je sortis bien doucement; il était jour, et je marchai jusqu'à l'endroit où je vous ai rencontré. — Pauvre enfant, dans quel repaire de vices avez-vous été élevée! — Plait-il, monsieur? — Elle ne me comprend pas! Vous a-t-on enseigné à lire, à écrire? — Oh, non! — Mais vous avez appris au moins votre catéchisme? vous avez quelquefois prié? — J'ai souvent prié mon père de

ne pas me battre. — Mais avez-vous prié Dieu? — Qu'est-ce que Dieu! ? »

Maltravers recula épouvanté. Cette ignorance profonde embarrassait sa philosophie prématurée.

Il savait toutes les controverses des savants au sujet de l'idée innée ou acquise de l'Être suprême; mais il ne s'était jamais trouvé face à face avec une créature humaine à laquelle Dieu fût inconnu.

Après un moment de silence, il dit : « Pauvre fille! nous ne nous entendons pas. Vous savez qu'il existe un Dieu? — Non, monsieur. — Ne vous a-t-on jamais dit qui avait créé ces étoiles que vous contemplez, cette terre sur laquelle vous marchez? — Non. — Et n'avez-vous jamais pensé à cela de vous-même? — Pourquoi l'aurais-je fait? Qu'est-ce que cela pouvait faire au froid, à la faim? »

Maltravers ne pouvait croire ce qu'il entendait. « Vous voyez ce grand bâtiment avec son clocher qui s'élève vers le ciel? — Oui, monsieur. — Comment appelez-vous cela? — Une église. — Êtes-vous

¹ Cette ignorance, et tous les autres traits de l'esquisse d'Alice, sont d'après nature. Une semblable ignorance, non accompagnée de ce sentiment du juste et de l'injuste, que l'on suppose instinctif, n'est point du tout rare, comme les rapports de notre police peuvent l'attester. En 1815, je fus *examinateur*, et je me rappelle, sans pouvoir dire la date précise de l'affaire, l'interrogatoire d'une jeune fille que son père avait maltraitée, et qui répondit presque dans les mêmes termes que je prête à Alice.

jamais entrée dans cette église? — Jamais. — Savez-vous ce qu'on y fait? — Mon père m'a dit qu'un homme y disait des bêtises et que les autres l'écoutaient. — Votre père est... n'en parlons pas. Mais que faire de cette malheureuse enfant? — Oui, monsieur, je suis bien malheureuse! » dit Alice. Et des larmes coulèrent silencieusement le long de ses joues.

Maltravers ne s'était jamais senti plus ému; si quelques pensées de galanterie avaient pu entrer dans sa jeune tête, en supposant qu'Alice fût ce qu'elle pouvait être en toute probabilité, il sentait maintenant qu'il y avait quelque chose de sacré dans son ignorance; et sa reconnaissance, sa tendresse pour elle, prirent un caractère presque fraternel. « Vous savez au moins, reprit-il, ce que c'est qu'une école. — Oui, j'ai causé avec des petits enfants qui allaient à l'école. — Seriez-vous bien aise d'y aller aussi? — Oh! non! monsieur, non, je vous prie! — Que voudriez-vous donc faire? parlez, mon enfant. Je vous dois beaucoup et je serais trop heureux si je pouvais vous rendre heureuse, dans votre condition. — Je serais heureuse de vivre avec vous. »

Maltravers tressaillit, sourit à demi, et rougit... Mais, regardant les yeux de la jeune fille fixés sur les siens, il vit, dans leur expression douce et ingénue, qu'elle ignorait le sens qui pouvait être attaché à cet aveu naïf.

J'ai dit que Maltravers était un être passionné, original, enthousiaste; sa tête s'était remplie de spéculations métaphysiques, d'idées romanesques allemandes. Il avait passé plusieurs mois enfermé pour étudier l'astrologie; on l'avait même soupçonné de chercher sérieusement la pierre philosophale. Une fois, il avait couru le risque de perdre la vie ou la liberté, en se mêlant à une conspiration extravagante des jeunes républicains de l'université, dans laquelle, s'étant montré le plus hardi et le plus fou, il avait joué le rôle actif d'un chef. Une folie de même genre l'avait forcé de quitter l'Allemagne plus tôt que ses parents ne l'auraient désiré. Il n'avait plus rien en lui qui rappelât l'Anglais réfléchi et sensé. Tout ce qui était bizarre, excentrique, avait un charme irrésistible pour Ernest Maltravers. Ainsi, conformément à de telles dispositions, il accueillit alors une idée qui enchantait sa mobile et fantastique philosophie. Il résolut d'élever lui-même cette charmante fille; il voulait écrire des caractères célestes sur cette page blanche; il voulait être le Saint-Preux de cette Julie de la nature. Hélas! il ne pensait pas au résultat que cette comparaison pouvait suggérer! Jamais Ernest n'était arrêté dans son ardeur pour une nouvelle expérience par la considération des conséquences.

« Ainsi, dit-il après une courte rêverie, vous aimeriez à vivre avec moi; mais, Alice, il ne faudrait pas devenir amoureux l'un de l'autre. — Je

ne vous entends pas, monsieur. — N'importe, dit Maltravers un peu déconcerté. — J'ai toujours souhaité entrer en service. — Ah! — Et vous seriez un bon maître. »

Maltravers était à moitié désenchanté.

La préférence n'a rien de bien flatteur, pensait-il, mais cela vaut mieux pour notre sûreté. « Eh bien! Alice, vos souhaits seront accomplis. Êtes-vous contente de votre nouveau logement? — Non. — Pourquoi? vous aurait-on insultée? — Non; mais ils font tant de bruit, et j'aime à être tranquille et à penser à vous. »

Le jeune philosophe reprit du goût pour son plan.

« Eh bien, Alice, retournez maintenant à votre auberge; demain je louerai une chaumière et vous serez ma domestique. Je vous montrerai à lire, à écrire, à dire vos prières. Vous apprendrez que vous avez là-haut, dans le ciel, un père qui vous aime mieux que votre père terrestre. Demain, à la même heure, vous viendrez me trouver ici. Vous pleurez, Alice! pourquoi? — Parce que... parce que, dit la jeune fille en sanglotant, je suis si contente! Je vivrai avec vous, je vous verrai toujours. — Allez, enfant; allez, enfant, » dit Maltravers à la hâte. Et il s'éloigna, le poulx bien plus agité et plus vif qu'il ne convenait à son nouveau caractère de maître et de précepteur.

Après avoir fait quelques pas il regarda en arrière et vit la belle Alice qui le suivait des yeux;

il lui fit un signe de la main, et elle reprit lentement le chemin de la ville.

Sans être un fils aîné, Maltravers était héritier d'une belle fortune, et jouissait d'une pension qui suffisait amplement pour satisfaire les goûts, les fantaisies d'un jeune homme, éloigné par son éducation allemande de ces extravagantes prodigalités, communes aux Anglais de son âge et de son rang. Il avait toujours été l'enfant gâté de sa famille; son retour en son pays était inattendu; rien ne pouvait donc l'empêcher de céder au nouveau caprice qui le tentait. Il loua dans le voisinage une de ces jolies habitations couvertes de chaume, avec balcons à l'italienne, rosiers de tous les mois pour cacher les murs, verte pelouse devant la maison, serre chaude en dedans, de ces habitations qui justifient le proverbe anglais sur l'amour et une chaumière. Celle-ci avait été construite par un négociant célibataire, pour une belle Rosemonde, et elle faisait honneur au goût du propriétaire. Une vieille femme, louée avec les meubles du logis, devait faire la cuisine et remplir les autres fonctions domestiques. Alice n'était servante que de nom. Ni la vieille femme ni son maître ne comprenaient les intentions platoniques du jeune étranger; mais il payait d'avance loyer et gages et ils ne firent aucune question oiseuse. Toutefois, Ernest jugea prudent de cacher son nom, qui était très-certainement connu dans une ville peu éloignée de la résidence

de son père. Il prit le nom commun de Butler, qui appartenait en effet à l'un de ses parents maternels, et sous ce nom seul il fut connu d'Alice et des gens d'alentour. Il n'avait aucune raison d'être mystérieux avec la jeune fille; mais soit par hasard, soit autrement, il n'eut jamais occasion de lui parler de sa naissance et de ses relations de famille.

V

La pensée détruirait leur paradis.

GRAY.

Maltravers trouva dans Alice une écolière aussi docile qu'un précepteur raisonnable pouvait la souhaiter. Mais cependant, la lecture, l'écriture, sont des éléments bien peu intéressants. Si le terrain eût été aplani, c'eût été une tâche délicieuse d'y élever les palais enchantés de la science; mais creuser leurs fondations, construire les voûtes sur lesquelles ils devaient être bâtis, c'était un travail pénible. Peut-être il le sentit, car, peu de jours après, Alice fut mise dans les mains du plus vieux, du plus laid de tous les maîtres d'écriture que pouvait fournir le voisinage. Maltravers prenait un soin particulier des mœurs de sa pupille. D'abord la pauvre fille pleura beaucoup à ce changement; mais les graves remontrances de Maltravers l'engagèrent enfin à promettre d'étudier assidûment, et de faire une attention sérieuse à ses leçons. Je n'assurerai pas néanmoins que l'ennui fût la seule raison qui induisit l'idéaliste à renoncer à son pro-

fessorat ; il sentit peut-être son danger ; et au fond de ses rêves entraînants , de ses brillantes folies , gisait un cœur honnête , généreux . Il aimait le plaisir , il avait été le favori de plusieurs dames allemandes sentimentales , mais il était trop jeune , trop vivace , trop romanesque , pour être ce qu'on appelle un sensualiste . Il ne pouvait regarder un beau visage , un sourire innocent et toute l'ineffable symétrie de la forme féminine , de l'œil d'un homme qui considère du bétail qu'il veut acheter pour un vil usage . Il était sujet , il est vrai , à devenir ou à se croire amoureux ; mais chez lui le désir n'était jamais séparé de la fantaisie idéale ; il ne pouvait calculer le jeu de la passion sans y faire entrer le cœur et l'imagination . Alice était bien jolie , bien attrayante , cependant il n'était pas amoureux d'elle , et n'avait pas l'intention de le devenir .

La première soirée après la cessation de ses fonctions de professeur lui parut longue . Toutefois il avait en lui-même d'abondantes ressources . Il mit sur sa table Shakspeare et Schiller ; alluma sa pipe allemande et lut jusqu'à ce qu'il se sentit inspiré ; alors il composa des stances et ne fut pas content qu'il ne les eût mises en musique , ensuite chantées ; car il aimait le chant , la musique , avec toute la ferveur d'un Allemand , ce jeune et fantasque Maltravers , et sa voix était douce , son goût parfait . De même que le soleil fait disparaître une étoile , la flamme puissante de son imagination , une fois

rallumée , éclipsa pour le moment le feu léger excité par les charmes de sa pupille .

Il était tard lorsqu'il rentra dans sa chambre , et comme il traversait l'étroit corridor qui y conduisait , il entendit des pas légers fuyant devant lui , et son œil entrevit une figure de femme s'échappant par une porte éloignée . La petite folle ! se dit-il , devinant à l'instant la cause de l'apparition ; elle est venue m'écouter : je la gronderai très-sérieusement . Mais il oublia cette résolution .

Le jour suivant , celui d'après , plusieurs autres passèrent , et Maltravers ne voyait presque pas sa pupille pour laquelle il s'était renfermé dans une chaumière au cœur de l'hiver . Cependant il ne se repentait point d'avoir entrepris cette tâche , il ne s'ennuyait point de sa retraite . Il ne se souciait pas , il est vrai , de suivre les progrès d'Alice , de peur d'être mécontent de leur lenteur ; car les gens ont beau être aimables , ils ne peuvent apprendre à lire et à écrire en un jour ; mais Maltravers se trouvait heureux d'être seul avec ses pensées . Il était à l'une de ces époques où l'on désire examiner d'un œil calme cette carrière méthodique dans laquelle nous marchons à la tombe . Il désirait faire la revue de ce qu'il avait amassé , connaître les ressources de son esprit avant de se lancer de nouveau dans la vie active . Le temps était rude et froid ; mais amant intrépide de la nature , il n'était arrêté ni par la neige , ni par la gelée , dans ses promenades

journalières. Vers midi, il quittait livres et papiers, prenait son chapeau, son bâton, et s'en allait sifflant ou chantonnant ses airs favoris à travers les rues désolées ou le long des eaux gelées, ou parmi les bois effeuillés, suivant le caprice du jour; car différent en cela d'un Edwin, d'un Harold, il ne réservait pas exclusivement ses réflexions philosophiques aux ruisseaux solitaires, aux collines pastorales. Maltravers prenait plaisir à contempler la nature dans les hommes aussi bien que dans les arbres et les moutons. La plus humble ruelle d'une ville populeuse avait quelque chose de poétique à ses yeux; il se mêlait volontiers à une foule, fût-elle rassemblée autour d'un orgue de Barbarie ou d'un chien savant; il se plaisait à écouter tout ce qui se disait, à observer tout ce qui se faisait. Et, selon moi, c'est là le véritable tempérament poétique, essentiel à tout artiste qui aspire à être plus qu'un peintre décorateur. Mais sur toutes choses, il s'intéressait au développement des passions, il aimait à voir les couleurs vraies du cœur où elles se montrent dans leur pureté la plus parfaite, chez le pauvre inculte, incivilisé. Il avait du penchant à l'optimisme, et croyait à la beauté de notre nature. Peut-être, en effet, il dut en grande partie la connaissance intime du caractère humain, et l'empire qu'il exerça sur ses semblables par là suite, à la persuasion dans laquelle il était qu'il n'existe point de perversité assez noire pour que

l'on ne puisse y trouver quelque point lumineux.

Cependant Maltravers avait ses accès d'insociabilité, et alors, il recherchait les sites les plus solitaires. L'hiver ou l'été, la riche verdure ou l'aride bruyère, tout avait à ses yeux de la beauté, car cette beauté était dans l'esprit avec lequel il contemplait tous les objets. A la nuit il revenait au logis, il prenait son repas frugal; et la lecture, la composition, remplissaient les longues soirées avec les gracieux intermèdes que pouvaient fournir les pensées d'un homme devant lequel s'ouvrait la perspective d'une vie fortunée. Heureux Maltravers! la jeunesse, le génie, sont des biens que tous les Rothschild de ce monde ne peuvent acheter. Et cependant, Maltravers, vous êtes ambitieux; la vie à votre gré marche trop lentement; vous voudriez pousser les rouages de l'horloge, fou insatiable! vous avez dix-huit ans, vous êtes poète, que vous faut-il de plus? priez le temps de s'arrêter pour toujours!

Un matin Ernest s'étant levé plus tôt que de coutume, parcourait nonchalamment la serre, examinant les plantes avec une tranquille curiosité. Il était un peu botaniste; de plus, il avait sur la vie végétale de singulières idées, il y voyait des mystères que les collecteurs d'herbes ne peuvent expliquer. Il entendit tout à coup une voix basse et mélodieuse chanter à une petite distance. Il écouta, et reconnut des vers de sa composition sur lesquels

il avait fait un air dont il avait été assez content pour le répéter plusieurs soirs de suite.

Quand le chant cessa, Maltravers traversa doucement la serre, ouvrit la porte qui donnait sur le jardin, et vit Alice à la fenêtre ouverte d'une petite chambre réservée à son usage, et formant saillie sur le bâtiment, suivant le style irrégulier des chaumières pittoresques. Elle ne le voyait pas, et il l'appela deux fois par son nom, avant qu'elle quittât sa position mélancolique et se tournât vers lui.

« Alice, dit-il d'une voix douce, mettez votre chapeau, et venez vous promener avec moi dans le jardin. Vous êtes pâle, mon enfant, l'air frais vous fera du bien. »

Alice rougit et sourit; en un moment elle fut à ses côtés. Pendant ce temps, Maltravers était rentré et avait allumé sa pipe, car c'était son recours habituel, quand ses pensées étaient inquiètes ou troublées, ou que leur marche lui semblait appesantie. Avec cet auxiliaire fidèle, il attendait Alice dans le petit sentier qui entourait la pelouse, parmi des buissons et des arbustes verts.

« Alice, » dit-il après un silence; puis il se tut.

Alice le regardait avec un grave respect.

« Peut-être, dit Maltravers, la fumée vous incommode. C'est une mauvaise habitude que j'ai là, en effet. — Non, monsieur, » répondit Alice, et elle parut désappointée. Maltravers s'arrêta, cueillit

une perce-neige. « Elle est jolie, dit-il, aimez-vous les fleurs? — Oh! si je les aime, répondit Alice avec enthousiasme, elles sont si belles! Jamais je n'en avais vu autant que j'en vois ici. »

Maintenant je puis continuer, pensa Ernest. Continuer quoi? je ne sais. Il ne savait trop lui-même à quel but tendaient ses discours. Enfin il reprit ainsi: « Alice, vous chantiez d'une manière charmante. — Ah! monsieur, vous vous... » Elle s'arrêta tout à coup et trembla visiblement.

« Oui, je vous ai entendue, Alice. — Et vous êtes en colère? — Le ciel m'en préserve! C'est un talent; mais vous ne savez pas ce que c'est qu'un talent. Je veux dire que c'est une excellente chose que d'avoir de l'oreille, de la voix et le goût de la musique, et vous avez tout cela. »

Il s'arrêta, car il sentit sa main touchée. Alice la saisit par un mouvement soudain, et la baisa. Ernest frissonna de la tête aux pieds; mais la physiologie de la jeune fille montrait qu'elle n'avait pas la moindre idée d'avoir commis une action mal-séante.

« J'avais tant de peur que vous ne fussiez fâché! dit-elle en s'essuyant les yeux. Maintenant je suppose que vous savez tout. — Eh quoi? — Oui, vous savez comment je vous ai écouté chaque soir, et comment je suis restée éveillée toutes les nuits avec la musique tintant dans mes oreilles. Enfin j'ai essayé de chanter moi-même tout bas, ensuite

tout haut. J'aime bien mieux cela que d'apprendre à lire. »

Tout cela était délicieux pour Maltravers. La jeune fille avait touché un de ses points vulnérables. Cependant il garda le silence ; elle continua :

« A présent, monsieur, j'espère que vous me permettrez de venir m'asseoir derrière la porte, le soir, pour vous entendre. Je ne ferai pas le moindre bruit. Je serai tranquille, tranquille ! — Quoi ! dans ce corridor froid, et par ces nuits glacées ! — Je suis accoutumée au froid. Mon père ne voulait pas que je fisse du feu quand il n'était pas au logis. — Non, Alice, vous viendrez dans la chambre où je fais de la musique, et je vous donnerai une ou deux leçons. Je suis bien aise que vous ayez l'oreille musicale ; ce sera peut-être un moyen de gagner honnêtement votre vie, quand vous me quitterez. — Quand je... mais je n'ai pas l'intention de vous quitter, monsieur, » dit Alice, commençant sa phrase avec terreur, et prononçant les derniers mots avec calme.

Ernest eut recours à sa pipe.

Heureusement, peut-être, ils furent joints en ce moment par M. Simcox, le vieux maître d'écriture. Alice rentra pour préparer ses livres, et Maltravers, posant une main sur l'épaule du précepteur, lui dit :

« Vous êtes content de votre écolière, je l'espère, monsieur ? — Oh ! bien content, bien con-

tent, monsieur Butler. Elle fait de fameux progrès ; elle travaille beaucoup toute seule, et je fais de mon mieux. — Et, demanda Maltravers d'un ton grave, avez-vous réussi à inculquer dans l'esprit de la pauvre enfant quelques-unes de ces notions sacrées desquelles je vous ai parlé dans notre première conversation ? — Monsieur, l'on peut dire en effet qu'elle était une véritable païenne, une véritable musulmane ; mais elle est un peu mieux maintenant. — Que lui avez-vous enseigné ? — Que Dieu l'a créée. — C'est un grand pas. — Et que Dieu aime les bonnes filles, et veille sur elles. — Bravo ! vous battez Platon. — Non, monsieur, je n'ai jamais battu personne, excepté le petit Jack Turner ; mais c'était une si lourde bête ! — Bien ! bien ! et que lui avez-vous encore enseigné ? — Que le diable emporte les mauvaises filles, et... — Halte-là, monsieur Simcox ! Point de diable pour le moment. Qu'elle apprenne à bien faire, qu'elle apprenne que Dieu l'aime ; le reste s'ensuivra tout naturellement. Je voudrais rendre les gens religieux, par leurs meilleurs sentiments, non par leurs plus mauvaises dispositions ; par la reconnaissance et l'amour, non par la crainte ou le calcul des dangers et des punitions que le mal peut entraîner. Nous pouvons pour le présent nous passer du diable. C'est un grand mystère, et qu'on ne doit aborder qu'avec circonspection, » murmura Maltravers.

Monsieur Simcox le regardait d'un air étonné.

« Sait-elle dire ses prières? — Je lui en ai fait apprendre une très-courte. — Elle l'a promptement apprise? — Oh oui! le Seigneur l'a favorisée en cela, dit le vieux maître. Quand je lui ai dit qu'il était de son devoir de prier Dieu pour son bienfaiteur, elle n'eut point de repos que je ne lui eusse répété deux fois une des prières de nos livres d'école, et elle l'a retenue tout de suite. — C'est bien, monsieur Simcox, je ne veux pas vous arrêter plus longtemps. »

Oubliant le déjeuner, Maltravers continua de fumer en se promenant et en réfléchissant, jusqu'à ce qu'il fût pleinement convaincu de la nécessité de cultiver chez Alice un talent charmant, pour lequel la nature l'avait si heureusement douée, et qui pouvait assurer son indépendance. Il pensait qu'il pourrait ainsi se délivrer d'une charge, d'une responsabilité qui souvent l'inquiétait. Alice le quitterait avec un moyen honnête de faire son chemin dans le monde. C'était une excellente idée. « Mais elle n'est pas sans dangers, » murmurait la conscience. « Oui! » répondaient l'orgueil et la philosophie, ces sages dupes, toujours solennelles et toujours attrapées. « Oui! mais que serait la vertu sans les épreuves! »

Et tous les soirs, quand les fenêtres étaient closes, quand le feu brillait dans lâtre, quand le vent et la pluie faisaient rage au dehors, une forme souple et gracieuse errait dans la chambre de l'étudiant;

et ses airs étaient chantés par une voix que la nature avait faite bien plus douce encore que la sienne.

Les dispositions d'Alice pour la musique étaient surprenantes. Enthousiaste et vif, comme l'était Maltravers en tout ce qu'il entreprenait, il ne pouvait s'étonner assez des rapides progrès de son élève. Bientôt il lui apprit à jouer par cœur, sur le piano, et il observa que sa main avait perdu la couleur et la rudesse que ses premiers travaux lui avaient données, et qui gâtaient sa forme délicate. Il s'occupait de cette jolie main un peu plus qu'il ne l'aurait dû, et il la guidait sur les touches quand elle aurait fort bien pu y trouver son chemin sans lui.

En s'établissant dans la chaumière, il avait ordonné à la vieille servante de se procurer des habits propres et convenables pour Alice. Mais maintenant qu'elle était admise dans la compagnie de *monsieur*, la vieille sorcière, sans attendre de nouveaux ordres, s'empressa d'acheter pour *la jolie jeune femme* des vêtements toujours très-simples, mais d'étoffes moins grossières et de formes plus élégantes. Les beaux cheveux d'Alice furent arrangés en boucles brillantes; le bonheur, la santé étendaient de vives et fraîches couleurs sur ses joues veloutées; entr'ouvraient, par un sourire séduisant, ses lèvres purpurines, qui ne se fermaient jamais complètement sur ses dents blanches et régulières que lorsqu'elle était triste; mais elle n'était plus triste

depuis qu'elle n'était plus bannie de la présence d'Ernest.

En mettant à part la grâce et la beauté vraiment rares d'Alice, elle aurait toujours eu cette distinction naturelle, apanage de son sexe, et remarquable à un degré plus ou moins grand chez les femmes très-jeunes des classes les moins élevées (excepté lorsqu'elles sont rassemblées entre elles et se livrent à des jeux bruyants). Sous ce rapport, les hommes doivent leur envier l'aptitude qu'elles ont à prendre le vernis conventionnel que notre surface angulaire reçoit si difficilement. Quelle peine, quels soins ne faut-il pas employer pour apprendre à un garçon de basse condition à faire trois pas, je ne dirai pas comme un homme bien élevé, mais comme un être pourvu d'une âme ! Donnez cependant à une petite fille du même état le moindre avantage de société ou d'instruction, vous pouvez parier mille contre un qu'elle sera complètement civilisée avant que le garçon soit capable de faire une révérence sans renverser un meuble. Les femmes ont toutes de la sensibilité, et la sensibilité raffine l'esprit et polit les manières. Chez les hommes la sensibilité est en général acquise, elle tient aux qualités intellectuelles, et dans l'autre sexe aux qualités morales.

Dans le cours des leçons de musique, Ernest saisissait l'occasion de corriger les fautes grammaticales ou la prononciation d'Alice. Elle avait une mémoire prodigieuse, en même temps facile et sûre.

Le son même de sa voix changea. Enfin, de façon ou d'autre, la distance établie par les rangs entre le maître et l'écolière s'effaçait tous les jours.

La vieille servante, quand elle vit la tournure que prenaient les choses, s'applaudit intérieurement d'avoir deviné juste, lorsqu'elle avait acheté pour Alice les habits neufs ; et ses prévisions eurent en effet l'avantage sur celles de Maltravers, bien que celui-ci se fût enfoncé jusqu'aux oreilles dans l'abîme clair-obscur de Platon, et qu'il eût écrit une douzaine de volumes de lieux communs sur Kant.

VI

Jeune homme, je le crains, ton sang est trop rouge, ton cœur trop tendre.

FISCO D'AGUILAR, acte III.

La lecture et l'écriture ne sont pas les seuls éléments de l'éducation ; aussi la belle Alice, bien que ses progrès dans ces connaissances fondamentales fussent assez lents, anticipa sur leurs résultats les plus importants, grâce à la société et aux conseils d'Ernest. Elle apprit, on peut le dire, par inoculation, la plus sûre méthode pour gagner toute science. Le raffinement d'un esprit aimable et l'élégance des manières ont en effet quelque chose de contagieux. Encouragé par la facilité qu'Alice montrait pour la musique, Maltravers essaya de suivre les instructions auxquelles leurs conversations pouvaient donner lieu ; et la conversation est une école meilleure que les parents et les instituteurs ne le croient généralement. Il fut un temps où l'on ne connaissait que l'enseignement oral ; et sans doute les Athéniens s'instruisaient mieux en écoutant Aristote que nous en le lisant. Quel délicieux renouvellement de l'Académie offraient, sous les

bosquets et les portiques champêtres de la petite chaumière, le philosophe romantique et sa belle disciple ! Le premier, dans le langage d'un sage des temps primitifs qui aurait eu pour auditeur un jeune sauvage intelligent et doux, parlait des étoiles et de leur cours, des animaux, des plantes, des nombreux enfants de la nature ; de la bonté et de la puissance de Dieu ; de l'histoire mystique et spirituelle de l'homme.

Charmé de l'attention, de la docilité de son élève, Maltravers passa enfin des légendes à la poésie. Il lui répétait les passages les plus simples de ses poètes favoris ; il composait des vers adaptés à son intelligence, et c'étaient toujours ceux-là qu'elle préférait, qu'elle retenait le plus facilement. Jamais poète jeune ne fut plus gracieusement inspiré ; jamais ce monde si peu harmonieux ne se prêta plus complaisamment aux tendres illusions. On eût dit qu'il voulait embellir le noviciat des victimes qu'il devait tout à l'heure initier à son ordre, dans lequel une fois entré, le cœur ne connaît plus de joie. Et Alice, elle creusait alors tranquillement et insensiblement les voies qui conduisaient à son servage.

Maintenant les plantes de la serre étaient confiées à ses soins. Le matin, quand Ernest descendait de sa chambre, ou quand il rentrait de ses promenades, il trouvait tout non-seulement en ordre, mais précisément comme il le souhaitait. On eût dit que ses pensées avaient été révélées à celle qui

présidait à ces arrangements. Les fleurs qu'il aimait le mieux ornaient sa table ; son fauteuil , placé dans le coin de la cheminée que l'on pouvait voir de la porte , semblait ouvrir ses bras hospitaliers pour le recevoir ; partout se montrait le génie féminin dans sa plus bénigne influence ; et quand la pendule sonnait le premier coup de huit heures , Alice entra , si jolie , si doucement souriante , paraissant si heureuse , qu'il ne faut pas s'étonner si l'heure unique consacrée aux leçons s'étendit bientôt à trois ou quatre.

Alice avait-elle de l'amour pour Ernest ? Assurément , si cela était , les symptômes de cette passion ne se manifestaient pas chez elle d'une manière ordinaire. Elle n'était pas devenue plus timide , plus réservée , plus agitée. Il n'y avait point de ver rongeur au fond de ce frais bouton de rose. Bien plus , quoiqu'elle eût été assez hardie dès le commencement des leçons , elle devenait plus libre , plus confiante , plus à son aise de jour en jour. Dans le fait , il ne lui vint pas une seule fois à l'esprit qu'elle dût être autrement. Elle n'avait pas la délicatesse conventionnelle et timorée des jeunes filles qui , dans tous les rangs , ont appris qu'il existe un mystère et un péril dans l'amour. Elle avait quelques idées vagues sur les filles qui se conduisaient mal , mais elle ignorait que l'amour fût pour quelque chose dans les fautes qu'elles pouvaient commettre ; au contraire , suivant son père ,

ces fautes concernaient l'argent , non l'amour . Tous ses sentiments étaient si naturels , si réellement purs ! Pouvait-elle ne pas éprouver du délice en l'écoutant , lui , son bienfaiteur ? pouvait-elle ne pas être peinée de le quitter ? Ce qu'elle sentait , elle l'exprimait tout simplement et non moins innocemment ; et souvent sa naïve candeur éblouissait , égarait son compagnon. Non , elle ne pouvait l'aimer d'amour : s'il en était ainsi , elle n'aurait pas dit si franchement qu'elle l'aimait , elle avait une affection fraternelle et reconnaissante. « Chère fille ! je suis heureux de penser cela , se disait Ernest en lui-même. Je savais si bien qu'il n'y avait pas de danger. »

Était-il amoureux , lui ? C'est au lecteur à en juger.

« Alice , dit un soir Maltravers , après un long intervalle de rêverie et de distraction des deux parts , tandis qu'elle repassait , sans y songer , le dernier air qu'elle avait appris sur le piano. Alice , ... non... ne vous dérangez pas , restez comme vous êtes , mais écoutez-moi. Nous ne pouvons toujours vivre ainsi. »

Alice désobéit à l'instant , elle se tourna vers lui et fixa ses grands yeux bleus sur les siens avec tant d'alarme , qu'il n'eut pas d'autre ressource que de se lever , et de chercher sa pipe dans toutes les places où il savait qu'elle n'était pas. Mais Alice , accoutumée à deviner par instinct ses moindres souhaits , la lui présenta , tandis qu'il la cherchait

dans les coins les plus reculés de la chambre. Elle était là, déjà remplie de l'odorant salonique parmi lequel brillait la pastille dorée dont le mélange, peut-être assez peu salubre, atténue la senteur piquante de la plante sédative; car Maltravers était épicurien même dans ses habitudes les moins élégantes; elle était là, dis-je, présentée par cette jolie main qu'il fallait toucher pour la prendre; et il fallait encore trembler et rougir devant ces grands yeux bleus, pendant qu'il allumerait l'herbe parfumée.

« Merci, Alice, dit-il, merci; asseyez-vous là... hors du courant, je vais ouvrir la fenêtre: la nuit est si belle! »

Il ouvrit la fenêtre à demi couverte de plantes grimpanes, et la lumière de la lune se répandait claire et tranquille sur le gazon uni. Le calme sacré de la nuit adoucit, éleva ses pensées; il s'était mis à l'abri des yeux d'Alice et il reprit d'une voix ferme quoique douce:

« Ma chère Alice, nous ne pouvons vivre ainsi plus longtemps; vous êtes maintenant assez raisonnable pour me comprendre, pour m'écouter patiemment. Une jeune personne ne manque jamais d'appui, de ressources, tant qu'elle a une bonne réputation; mais sans cela elle est toujours pauvre et méprisée. Or, la bonne réputation en ce monde se perd aussi souvent par des imprudences que par des fautes, et si vous demeuriez avec moi plus

longtemps, ce serait imprudent, et votre réputation en souffrirait à un tel point qu'il vous serait impossible de suivre aucun état. Alors, loin de vous avoir rendu service, je vous aurais fait un tort irréparable; de plus, le ciel sait qu'il peut arriver pis que de l'imprudence, car je le dis avec peine, ajouta Ernest d'un air de gravité austère, vous êtes beaucoup trop jolie et trop séduisante pour... pour... bref, cela ne peut pas durer! Il faut que je retourne dans ma famille. Mes parents auraient droit de se plaindre si je restais perdu dans cette retraite pendant plusieurs semaines de plus. Et vous, ma chère Alice, vous êtes dans le cas de recevoir de meilleures instructions que celles que nous pouvons vous donner, M. Simcox et moi. Je vous propose donc de vous conduire dans une maison respectable, où vous serez mieux placée que vous ne l'êtes ici; vous achèverez votre éducation, et, au lieu d'être enseignée, vous enseignerez à votre tour. Avec votre beauté, Alice, (et il soupira), vos talents naturels, votre aimable caractère, conduisez-vous seulement avec prudence et honnêteté: vous êtes sûre de trouver un mari digne de vous et un heureux sort. M'avez-vous entendu, Alice? Tel est le plan que j'ai formé pour vous. »

Le jeune homme pensait ce qu'il disait. Une bienveillance honnête, une noble intégrité dictaient sa conduite en ce moment; et le sacrifice qu'il s'imposait était plus pénible que le lecteur ne l'imagine

peut-être. Mais Ernest Maltravers, s'il était passionné, n'était pas égoïste; il sentait, pour user de sa propre expression, plus forte qu'éloquente; il sentait que *cela ne pouvait durer*; qu'il ne pouvait vivre plus longtemps seul avec cette belle fille, comme les deux enfants que la bonne fée tenait à l'abri du péché et du monde, dans le pavillon de roses.

Mais il faut observer ici qu'une femme n'est jamais si sûre de se perdre que lorsque son amant veut la sauver. Elle est comparativement moins exposée, si elle est persécutée, pressée avec une ardeur évidemment égoïste. Mais soit orgueil alarmé, soit sensibilité blessée ou générosité excitée, elle ne supportera certainement pas l'idée que son amant puisse lutter avec sa passion pour elle. Ainsi, repoussant la main étendue pour l'éloigner du précipice, elle ferme les yeux et court s'y jeter. Sans doute Alice était innocente de cette perversité de son sexe, car elle ne comprenait ni son danger, ni les motifs d'Ernest; mais elle prit exactement le parti le plus propre à triompher de la vertu d'un anachorète. Elle se leva pâle et tremblante, s'approcha de Maltravers et posa la main doucement sur son bras.

« Je m'en irai où et quand vous voudrez... le plus tôt sera le mieux... Demain... oui, demain... Vous êtes honteux de la pauvre Alice; et c'est très-mal à moi d'être si heureuse. » Elle lutta un moment avec son émotion et continua : « Vous savez que Dieu

peut m'entendre, et quand je serai loin de vous, quand je serai plus savante, je pourrai mieux prier; et Dieu vous bénira, monsieur, il vous rendra heureux, car je ne lui demanderai jamais aucune autre chose. »

En achevant ces mots, elle se tourna vers la porte, et marcha d'un pas ferme et fier. Mais quand elle eut atteint le seuil, elle s'arrêta, regardant autour d'elle comme pour un dernier adieu. Tous les souvenirs, toutes les associations attachées à ce lieu chéri, accablèrent son pauvre cœur : sa poitrine se gonfla; ses genoux fléchirent; elle tomba sans sentiment sur le parquet.

Maltravers était déjà près d'elle; il souleva dans ses bras son poids léger; il proféra des exclamations passionnées : « Alice ! ma bien-aimée Alice !... pardonne !... Nous ne serons jamais séparés ! » Il réchauffait ses mains dans les siennes, sa tête reposait sur son sein. Il ne put résister à la tentation de baiser ces belles paupières, jusqu'à ce qu'il les vit s'ouvrir lentement sur lui, et qu'il sentit ces bras délicats le presser involontairement.

« Alice, murmurait-il; Alice, chère Alice, je t'aime. » Et les baisers ne se bornaient plus aux belles paupières, ils effleuraient les lèvres, qui répondaient par un demi-soupir, un demi-sourire. Le baiser se prolongea... Fut-il rendu ? Il le pensa. Ernest perdit la tête... Et, tout bien considéré, Zénon lui-même en eût fait autant... à dix-huit ans.

VII

Nous sommes disposés à croire que la voix de la conscience choisit, pour se faire entendre, l'heure de minuit. Mais je pense que nous faisons tort à cette heure innocente. C'est le terrible matin du lendemain, quand la raison est bien éveillée, c'est lui que le remords attend pour attacher sur nous ses griffes aiguës. Qu'un homme ait perdu tout son bien au jeu, qu'il ait tué en duel son ami, commis un crime, encouru un ridicule, c'est le matin du lendemain qu'il verra le passé irrévocable se dresser devant lui comme un spectre; alors le cimetière de la mémoire laisse ses morts hideux sortir de leurs tombeaux; alors les démons renfermés en nous-mêmes nous tentent moins, mais nous tourmentent bien plus. La nuit nous avons un refuge, l'oubli, le sommeil. Mais le matin, le sommeil est parti; nous sommes appelés à repasser nos folies, nos infortunes, à revivre, à réagir, à subir l'amertume du repentir. Maltravers se leva repentant et malheureux; le remords était nouveau pour lui. Il se sentait coupable, non-seulement d'iniquité, mais de trahison. Cette pauvre fille était si confiante, si parfaitement innocente, sans protection, pas même

celle que donne la connaissance du mal. Il descendit accablé, désolé, désirant et craignant de revoir Alice. Il entendit ses pas dans la serre, hésita un instant, puis la rejoignit : pour la première fois, elle rougit et trembla; mais quand il lui baisa la main en silence... « Dois-je maintenant vous quitter? » dit-elle bien bas. Et Maltravers répondit avec ardeur : « Jamais! » Et le visage d'Alice rayonna d'une joie si pure, qu'en dépit de lui-même il se sentit consolé.

Alice ne sentait point de remords, bien qu'elle fût agitée et confuse. Elle ignorait qu'elle eût à jamais *perdu caste* aux yeux de son sexe. Dans le fait, elle ne pensait pas à elle-même. Toute son âme était en lui; elle lui rendait en amour l'esprit qu'elle avait tiré de ses connaissances... Et tout le jour ils se promenèrent ensemble dans le jardin, et Maltravers se réconcilia un peu avec lui-même. Il avait mal fait sans doute; mais déjà peut-être Alice s'était perdue dans l'opinion du monde en demeurant si longtemps seule avec lui, quoique innocente. Elle avait maintenant acquis un droit éternel à sa protection, elle ne pouvait plus connaître le besoin, et l'amour, qui avait conduit à la faute, pouvait lui donner un caractère moins odieux par la constance et le dévouement.

Plats et communs sophismes! *L'homme se pipe* lui-même, comme dit le vieux Montaigne. La conscience est la chose la plus élastique du monde.

Mme. L...
Aujourd'hui nous ne pouvons l'étendre à la largeur d'une taupinière, demain elle cachera une montagne.

Oh! combien ils étaient heureux alors, ces jeunes amants! Leurs jours passaient comme des songes. On doit les blâmer sans doute, les femmes le doivent en toute justice, les hommes n'ont pas tout à fait le même droit! car il n'est pas un de nous autres bipèdes mâles, qui n'ait, une fois en sa vie, goûté pareille félicité, ou désiré en jouir. Enfin, le temps marcha, l'hiver passa, le printemps revint avec son brillant soleil, image de la jeunesse du couple fortuné. Alice ne suivait pas Ernest dans ses promenades au dehors, parce qu'elle craignait de rencontrer son père, et de plus, parce que Maltravers désirait éviter toute publicité. Mais ils avaient leur petit monde d'un arpent, avec sa prairie, sa fontaine, son bosquet, et Alice ne demandait pas s'il existait un autre monde. Elle était devenue, d'après le témoignage de M. Simcox lui-même, une savante. Elle lisait tout-haut, très-couramment, copiait les vers d'Ernest en petits caractères un peu tremblotants; et il n'avait plus besoin de chercher dans son vocabulaire de courts monosyllabes saxons, pour former le pont de communication entre leurs idées respectives. Éros et Psyché sont toujours unis, et l'amour sait ouvrir tous les pétales de l'âme. Sur un seul sujet, Maltravers était alors moins éloquent. Il avait mal réussi dans le rôle de moraliste, et

n'osait plus l'aborder; d'ailleurs il y aurait eu, selon lui, une détestable hypocrisie à prêcher ce qu'il ne pratiquait point. Alice, au contraire, pauvre, douce, abusée! Alice se sentait plus délicate, plus pure, et se croyait meilleure que jamais. Elle avait composé une prière nouvelle, et elle pria aussi régulièrement, avec autant de ferveur que s'il n'y avait eu rien à redire à sa conduite. Mais le code du ciel est plus indulgent que celui de la terre; il ne dit pas que l'ignorance n'excuse pas le criminel, et si le péché d'Alice eût été soumis à un jury de chérubins, on n'y aurait peut-être pas condamné une âme témoinant contre elle-même, et prouvant ainsi son innocence.

VIII

Quelques nuages volent, rapides comme des
vautours fondant sur leur proie. . .

Le ciel a perdu sa robe d'azur, les étoiles leur
lustre radieux.

BYRON. *Ciel et Terre.*

C'était une belle soirée d'avril, le temps était
d'une sérénité, d'une douceur inaccoutumée en cette
saison dans les provinces au nord de notre île. Les
gouttes brillantes d'une récente ondée resplendis-
saient sur les bourgeons des lilas et des chèvrefeuil-
les qui entouraient la chaumière de Maltravers. La
petite fontaine qui jouait au milieu d'un bassin
circulaire sur la claire surface duquel le lis d'eau
étendait son ombre fantastique, ajoutait à la fraî-
cheur du gazon parsemé de fleurs précoces. La pluie
matinale avait donné aux jeunes plantes une vie
nouvelle, et, chargé du parfum dérobé à plus
d'un banc de violettes, l'air agitait les boucles
dorées d'Alice assise à côté de son amant distrait et
silencieux. Ils occupaient le siège rustique placé en
dehors de la maisonnette dont les fenêtres ouvertes
laissaient apercevoir l'heureuse chambre avec sa

litière de livres et d'instruments qui parlait si élo-
quemment de la poésie du *chez-soi*.

Maltravers gardait le silence. Son imagination
flexible, facile à émouvoir, conjurait mille fantômes
dans cet air transparent ou sur ces tertres semés
de violettes. Son esprit se reposait rêveur sur le
sentiment calme mais exquis de son bonheur. Alice
n'était pas absolument dans ses pensées, mais elle
les colorait toutes, et si elle eût quitté ses côtés, le
charme se serait rompu. Mais Alice, qui n'était ni
un poète ni un génie, pensait, et pensait seulement
à Maltravers. Son image, telle que le miroir à fa-
cettes, se multipliait en mille fragments sur tout ce
qui était gracieux et beau dans le petit monde
qu'elle avait sous les yeux. Tous deux cependant
avaient un point de ressemblance spirituelle, ils ne
songeaient point à l'avenir; ils sentaient le présent,
la vie actuelle: le plaisir de respirer, d'être, était
intense chez eux. Tel est le privilège des deux
extrémités de notre carrière, la jeunesse et la vieil-
lesse. L'âge moyen n'est jamais avec aujourd'hui,
il se porte sans cesse au lendemain; inquiet, affairé,
plein de soucis, souhaitant la maturité de tel plan,
la réalisation de telle espérance, tandis que chaque
vague du temps oublié rapproche de plus en plus
la fin de tout. La moitié de notre vie se passe à
désirer d'être plus près de la mort.

« Alice, dit Maltravers, sortant de sa longue
réverie, et attirant vers lui la forme légère et enfan-

tine de la jeune fille ; vous jouissez de cette heure autant que moi ! — Oh ! beaucoup plus ! — Plus que moi ! et pourquoi ? — Parce que je pense à vous, et peut-être vous ne pensez pas à vous-même. »

Maltravers sourit, lissa les jolies boucles, et baisa le front candide ; et Alice se blottit dans son sein. « Comme vous paraissez jeune à cette douce clarté ! dit-il en baissant tendrement ses regards sur elle. — M'aimeriez-vous moins si j'étais vieille ? dit Alice. — Je suppose que je ne vous aurais pas aimée de la même manière si vous aviez été vieille la première fois que je vous ai vue. — Cependant je suis sûre que je vous aurais aimé de même si vous aviez été... oh ! vieux, vieux tout à fait ! — Quoi ! avec des joues ridées, une tête branlante, une perruque noire et une bouche édentée comme M. Simcox ? — Oh ! mais vous ne pouvez jamais être comme cela ! Vous parâtz toujours jeune. Votre cœur sera toujours sur votre visage. Ce cher sourire ! ah ! vous serez beau jusqu'à la fin. — Mais Simcox, bien qu'il ne soit pas très-beau maintenant, a, je pense, été mieux que je ne suis, Alice, et je serais heureux d'être aussi bien que lui à son âge. — Vous ne serez jamais vieux pour moi, je puis vous voir juste comme il me plaît. Quelquefois, lorsque vous êtes pensif, vos sourcils se rapprochent et vous avez l'air si sévère que cela me fait trembler ; eh bien, alors je pense à vous tel que vous étiez à votre dernier sourire, je relève les yeux, et vous avez

beau continuer de froncer le sourcil, je vous vois souriant. Je suis sûre que vous êtes différent à d'autres yeux ; mais les miens, tant qu'ils pourront voir, ne changeront rien en vous. — Douce Alice, vous parlez éloquemment, parce que vous êtes inspirée par l'amour. — Mon cœur vous parle. Oh ! je voudrais pouvoir dire ce que je sens, je voudrais faire de la poésie comme vous, ou bien que mes paroles fussent de la musique. Je ne voudrais jamais vous parler dans un autre langage. J'étais ravie d'apprendre la musique, parce qu'il me semblait que je vous parlais. Je ne sais qui est l'inventeur de la musique, mais je suis sûre qu'il aimait et avait besoin de le dire. Je dis *il*, mais je crois cependant que c'était une femme. Est-il vrai ? — Les Grecs, desquels je vous ai parlé et dont la vie était tout harmonie, pensaient que la musique était une divinité. — Mais vous m'avez dit aussi qu'ils avaient fait un dieu de l'amour. Étaient-ils coupables en cela ? — Notre Dieu est amour, répondit gravement Ernest, comme les poètes l'ont dit et chanté ; mais c'est un amour d'une autre nature, d'une nature divine, non humaine. Venez, rentrons au logis, l'air devient trop frais pour vous. »

Ils rentrèrent, le bras du jeune homme entourant le corsage de la jeune femme. La tranquille chambre leur sourit ; Alice, qui n'avait pas déchargé toute la plénitude de son cœur, se mit au piano et parla d'amour à sa manière.

Mais c'était le soir du samedi, et maintenant Maltravers recevait chaque samedi soir la gazette de la province. C'était son seul moyen de communication avec le grand monde, et il le saisissait toujours avec avidité et le lisait avec intérêt. Le comté dans lequel résidait son père était limitrophe de celui où vivait alors Ernest, et la feuille contenait dans ses vastes colonnes les nouvelles des deux comtés. La conscience d'Ernest et ses inquiétudes filiales étaient donc en quelque sorte soulagées quand il avait lu de temps en temps : M. Maltravers a reçu une compagnie d'amis distingués dans son noble manoir de Lisle-Court ; ou, M. Maltravers a chassé le renard tel jour en tel endroit ; ou, M. Maltravers, avec sa munificence ordinaire, a souscrit vingt guinées pour la construction de la nouvelle prison. Ainsi donc Maltravers, en apercevant le papier impatientement attendu gisant à côté de l'urne sifflante, se hâta de le tirer de son enveloppe et de jeter les yeux sur le coin approprié au district paternel. Les premiers mots qui frappèrent sa vue étaient ceux-ci :

Alarmante indisposition de M. Maltravers.

« Nous regrettons d'avoir à dire que ce gentilhomme distingué, exemplaire, a été saisi mercredi passé d'une affection spasmodique. Le docteur***, mandé sur-le-champ, a déclaré que c'était la goutte

dans l'estomac ; les premiers médecins de Londres ont été appelés. »

« P. S. — On nous écrit de Lisle-Court que le respectable propriétaire de ce domaine est beaucoup plus mal ; on conserve peu d'espoir de le sauver. Le capitaine Maltravers, son fils aîné et son héritier, est à Lisle-Court. Un exprès a été dépêché à la recherche de M. Ernest Maltravers (le seul autre enfant survivant de M. Maltravers) lequel, entraîné par l'esprit bouillant et fier d'un Anglais, s'étant trouvé engagé dans quelques contentions avec les autorités d'un gouvernement despotique, a soudainement disparu de Gottingue, où il se distinguait déjà par ses talents extraordinaires. On le croit à Paris. »

Le papier tomba sur le plancher, Ernest renversé sur son fauteuil cacha son visage dans ses mains.

Alice avait couru à lui ; il leva les yeux et rencontra son regard terrifié. « Oh ! Alice, s'écria-t-il avec amertume, Alice, quels remords vous m'avez causés ! » Et, se levant brusquement, il sortit de la chambre.

Bientôt toute la maison fut en mouvement. Le jardinier, qui ne manquait jamais de rentrer à l'heure du souper, courait à la ville demander des chevaux. La vieille servante se désespérait, maudissant la blanchisseuse et ses retards, sa première pensée ayant été pour les chemises de *monsieur*.

Ernest s'était renfermé dans sa chambre. Alice, pauvre Alice !

Au bout de vingt minutes la chaise était à la porte. Ernest, pâle comme la mort, entra dans la chambre où il avait laissé Alice. Elle était assise à terre, la fatale feuille sur ses genoux. En vain elle y avait cherché ce qui avait si fort affecté Maltravers : ne le connaissant point sous ce nom, le terrible paragraphe ne pouvait attirer son attention.

Il prit le papier, car il avait besoin de le lire encore : quelques mots d'espérance, d'encouragement avaient pu lui échapper. Alors Alice se jeta dans ses bras, appuya sa tête sur son sein. « Ne pleurez pas, dit-il, le ciel sait que j'ai assez de ma propre affliction ! Mon père se meurt ! Ce père si bon, si généreux, si indulgent ! Oh ! que Dieu me pardonne ! Calmez-vous, mon amie, calmez-vous. Dans un ou deux jours vous aurez de mes nouvelles. »

Il l'embrassa ; mais ce baiser était froid et forcé. Il se hâta de partir. Elle entendit le bruit des roues sur les cailloux. Elle courut à la fenêtre ; mais le visage aimé n'était pas visible. Maltravers avait baissé les stores et s'était enfoncé sur la banquette pour se livrer sans contrainte à sa douleur. Un instant de plus et la voiture elle-même disparut, et devant la pauvre Alice étaient les fleurs, la pelouse éclairée par la lune, la petite fontaine jouante et le banc sur lequel, tout à l'heure, ils avaient

savouré un délice si tranquille ! Oh ! combien Alice se rappela souvent que ses derniers mots avaient été prononcés d'un ton inaccoutumé, que son dernier embrassement avait été sans amour !

Ce que tu attends de moi, ce sont des larmes, et les poignantes angoisses que la nature, l'amour, la tendresse filiale, pourront, ô mon bien-aimé père, te payer amplement.

HENRI IV, seconde partie.

La nuit était avancée quand la chaise de Maltravers s'arrêta aux portes d'une loge de parc. Il lui sembla qu'un siècle entier s'écoulait avant que le paysan gardien de la loge se réveillât du profond sommeil de la santé et du travail. « Mon père, cria le jeune homme tandis que la porte tournait sur ses gonds, mon père est-il mieux ? est-il vivant ? — Oh ! Dieu bénisse votre bon cœur, monsieur Ernest, notre maître était un peu mieux ce soir. — Ciel, je te rends grâce ! vite, avancez. »

Les chevaux tout fumants reprirent leur course au galop dans une avenue qui tournoyait à travers des bois vénérables. La lumière de la lune reposait sur les vertes pelouses, et les animaux troublés dans leur sommeil se levaient nonchalamment et regardaient le visiteur intempestif.

C'est un tableau agreste et magnifique en même temps que l'un de nos anciens et nobles parcs anglais vu à minuit, au clair de la lune, avec ses

forêts coupées en vallons, en petites collines, ses tapis de mousse recouverte de fougère, ses arbres immémoriaux qui ont assisté à la naissance et à la mort d'une centaine de générations. De tels sites sont les derniers et mélancoliques vestiges de la chevalerie normande, qui se montrent encore parmi les paysages riants de l'Angleterre cultivée. Ils produisent sur l'esprit auquel les souvenirs qu'ils rappellent ne sont pas étrangers une impression de solennité analogue à celle que fait éprouver l'aspect des antiques et saints édifices. Un bois majestueux est en effet une cathédrale naturelle avec ses perspectives mystérieuses, ses colonnades de troncs moussus, ses arceaux de riche feuillage. En des temps ordinaires cette sombre grandeur aurait paru plus délicate aux yeux d'Ernest que toutes, les plaines découvertes et parées du goût moderne; mais maintenant ces ombres l'oppressaient; la mort semblait planer sur elles, et sa voix fatale gémit dans chaque souffle du vent.

Les roues s'arrêtèrent de nouveau. Des lumières se montraient, allant et venant de place en place au rez-de-chaussée du manoir; une seule, à l'étage au-dessus, restait fixe et jetait une clarté plus pâle dans la chambre du malade. La cloche fit entendre ses sons argentins du milieu du lierre épais qui entourait le porche, la lourde porte s'ouvrit, Maltravers était déjà sur le seuil. Son père vivait, il était mieux, son fils était dans ses bras.

Z

Le chêne gardien gémissait sur le toit qu'il abritait; l'air épais était travaillé par des sons douloureux.

ELLIOT. *De Sheffield.*

Plusieurs jours avaient passé, Alice était encore seule, mais elle avait eu deux fois des nouvelles de Maltravers. Ses lettres étaient courtes, écrites à la hâte. Dans la première, il disait que son père était mieux, qu'on avait quelque espérance; l'autre fois il disait qu'on ne comptait pas qu'il pût vivre au delà de la semaine. C'étaient les premières lettres qu'Alice eût jamais reçues de lui. Ces premières lettres sont toujours un événement dans la vie d'une jeune fille, dans la vie d'Alice elles furent un événement malheureux. Ernest ne lui demandait point de lui écrire. Il avait dans le fait une extrême répugnance à lui déclarer son nom en ces circonstances, et à recevoir des lettres d'amour clandestin sous le toit de son père mourant. Il aurait pu donner une feinte adresse à quelque poste éloignée; mais il aurait fallu, pour aller chercher les lettres, quitter le chevet du malade pendant plusieurs heures; cela

était impossible. Il n'expliqua point à Alice ces difficultés.

Elle trouva d'abord singulier qu'il ne désirât point avoir de ses nouvelles; mais Alice était humble : que pouvait-elle lui dire qui valût la peine de le troubler en un pareil moment? Mais comme c'était bon à lui d'écrire! comme ses lettres étaient précieuses, bien qu'elles lui fissent répandre des flots des larmes! elles étaient si courtes, si tristes, elles contenaient si peu d'amour! et le mot *chère*, même *très-chère Alice*, ce mot, si tendre quand sa voix le prononçait, semblait froid sur ce papier sans vie. Si elle avait pu savoir au moins en quel lieu il était, c'eût été une consolation; mais elle savait seulement qu'il était parti dans la douleur, et, bien qu'il fût à peine éloigné d'elle de trente milles, elle se sentait comme si un espace immense les eût séparés. Cependant elle tâcha de se donner courage et d'accourir ses misérables journées en chantant les airs qu'il aimait, en lisant les passages qu'il lui avait recommandés. Chaque matin les arbres et les buissons étaient embellis par un nouveau sourire du printemps. Ah! sans doute ils seraient encore heureux ensemble dans cette douce retraite! Alice connut alors la vie de l'avenir; mais son jeune cœur n'avait pas appris à se méfier du seul prophète de cette vie, l'espérance!

En quittant la chaumière, Ernest avait oublié qu'Alice n'avait point d'argent. Maintenant, sentant

la nécessité de prolonger son absence, il songea à réparer cette omission. Plusieurs mémoires étaient dus, ainsi qu'une partie du loyer, et il envoya un billet de banque à Alice, et lui dit de charger la vieille gouvernante de le faire changer, et d'acquitter les petites dettes. Elle le fit, et le soir même, en rapportant à Alice l'argent de ce billet, la bonne femme parut tout à fait décomposée. Elle était pâle, tremblante; elle avait eu, suivant ses propres termes, une terrible *secousse*.

« A quelle occasion, mistress Jones? Est-ce quelque nouvelle de lui... de... de mon... de votre maître? — Non, miss, Dieu bénisse votre tendre cœur. Comment pourrais-je avoir des nouvelles de monsieur? Mais, chère miss, je ne voudrais pas vous effrayer. Cependant, voilà la chose : on parle de deux vols épouvantables dans ce voisinage. — Oh! ce n'est que cela, je rends grâce au ciel! — Ne remerciez pas le ciel pour cela, miss. C'est une chose affreuse pour deux pauvres femmes de rester seules comme nous le sommes avec des fenêtres tout ouvertes jusqu'à terre! Voici ce que c'est. J'étais chez M. Harris l'épicier, pour changer le billet à l'heure où les pauvres gens venaient acheter leur eau-de-vie pour demain (c'était le samedi soir, le second samedi après le départ d'Ernest; Alice datait toute sa chronologie de cette hégire) et tout le monde parlait des vols de l'autre nuit. Là, miss, voyez un peu, ils ont attaché la

vieille Betty, vous connaissez Betty, une femme très-respectable qui a connu le malheur et prend le thé avec moi une fois la semaine. Bien, miss, ils ont attaché, horrible chose à conter, ils ont attaché Betty à la colonne de son lit, avec rien sur elle, sauf sa chemise, pauvre vieille âme; et tandis que M. Harris me comptait mon argent (voyez, miss, que le compte y est bien exactement) et que je demandais ma petite goutte comme de juste, je vis tout contre moi une si vilaine figure d'homme, et il regardait l'argent avec de si grands yeux qu'on eût dit qu'il avait envie de le saisir sur le comptoir et de l'emporter. Aussi je le serrai bien vite et je m'en allai. Mais vous ne le croirez pas, miss, si je vous dis qu'en entrant dans votre petite avenue avant de passer la barrière, je regardai par hasard derrière moi et je vis, sûr comme je suis là, je vis le vilain homme qui courait comme un fou après moi, et je poussai un cri si perçant que le petit Dobbins qui ramenait sa vache sauta par-dessus la haie quand il m'entendit et la vache aussi avec ses cornes, Dieu la bénisse! Ainsi le mauvais garnement s'arrêta, j'ouvris la barrière bien vite et me voilà! Mais voyez donc si nous étions tous volés et assassinés! »

Alice n'avait pas attendu la moitié de cette harangue : mais le peu qu'elle avait compris n'affecta que médiocrement ses nerfs paysannés; ils furent en effet beaucoup plus excités par le bruit que fit

mistress Jones en barricadant les portes et les fenêtres, en se servant de toutes les ressources locales dont elle pouvait disposer pour se mettre à l'abri d'une attaque. Ces opérations défensives durèrent près de deux heures.

Enfin le calme se rétablit, mistress Jones se coucha, et dans les bras du sommeil oublia ses terreurs. Alice monta doucement à sa chambre, se déshabilla, fit sa prière, pleura un peu, et, les yeux encore humides de larmes, commença à rêver d'Ernest. Minuit était passé, une heure sonna à l'horloge en bas de l'escalier, aucune oreille ne recueillit ce son. Une petite pluie tombait sur les fleurs, et des nuages obscurs se rassemblaient rapidement sur tous les points du ciel.

Vers ce temps, un son bas et régulier, une sorte de raclement, se fit entendre sur les minces volets du salon; ce son avait été précédé par le bruit aigu, mais léger, de petits fragments de verre tombant sur le sable de dehors. Enfin le bruit cessa; et la lueur à demi cachée d'une lanterne parut aussitôt après sur le plafond du salon. Une seconde minute, et deux hommes étaient dans cette pièce.

« Chut! murmura l'un, découvre la lampe, et regardons autour de nous. »

La lanterne sourde fut découverte et ne montra aux voleurs rien qui pût satisfaire leur cupidité. Des livres, de la musique, des chaises, une table, un tapis, une armature de cheminée; tout cela

pouvait avoir quelque valeur dans l'inventaire d'un mobilier; mais tout cela était insignifiant aux yeux d'enfonceur de portes. Ils firent en chorus une horrible imprécation. *Worsach auf die Augen*

« Jack, dit le premier interlocuteur, il faut dénicher l'argenterie, ensuite l'argent. La vieille fille a trente pièces brillantes, de plus des brouilles. » *Worsach*

Le complice accéda par signe à la proposition, la lanterne fut encore partiellement tournée, et, d'un pas furtif et mesuré, les deux hommes sortirent de l'appartement. Plusieurs minutes après, Alice fut éveillée par un grand cri. Elle tressaillit. Le silence régna de nouveau; elle crut avoir rêvé. Son petit cœur battit d'abord très-violemment, ensuite il revint par degrés à son mouvement ordinaire. Cependant elle se leva, et plus susceptible de bonté que de crainte, elle imagina que mistress Jones pouvait être souffrante, et voulut aller vers elle. Dans cette pensée, elle s'habilla en partie; et en ce moment elle entendit très-distinctement des pas lourds et une voix étrangère dans la chambre voisine. Sérieusement alarmée, sa première impulsion fut de s'échapper de la maison; la seconde de fermer sa porte au verrou et d'appeler au secours. Mais qui pourrait entendre ses cris? Entre ces deux pensées, elle flottait indécise, et restait pâle et tremblante, assise au pied de son lit, quand tout à coup une vive lumière pénétra par les fentes

de la porte, et, une seconde après, elle sentit une main rude la saisir.

« Allons, ma mie, point de frayeur, nous ne voulons vous faire aucun mal; dites-nous seulement où est la *poussière dorée*, où est l'argent: la vieille fille prétend que vous l'avez. Qu'il sorte de sa niche à l'instant.—Grâce! grâce! John Walters! est-ce vous? — Damnation!» dit l'homme entre ses dents; et il recula d'un pas chancelant. « Vous me connaissez donc? Mais vous ne pourrez m'accuser, vous ne pourrez me perdre!»

En parlant ainsi, il l'avait encore saisie; et la tenant fortement d'une main, il tira de l'autre un long couteau. En ce moment de danger mortel, le second coquin, qui était resté en arrière occupé à s'assurer de la servante, parut dans la chambre. Il avait entendu l'exclamation d'Alice et la menace de son camarade; il s'élança vers le lit et rejeta l'assassin à l'autre bout de la chambre, en disant:

« Es-tu fou, Walters? Ne la reconnais-tu pas? C'est Alice, c'est ma fille!»

Alice s'était remise sur ses pieds, dès que le couteau de l'assassin avait cessé de la menacer; maintenant ses yeux se portèrent avec horreur sur la face repoussante de son libérateur.

« Oh! Dieu! c'est... c'est mon père!» Elle tomba sans sentiment.

« Fille ou non, dit John Walters, je ne veux pas laisser ma vie en son pouvoir. Rappelle-toi la

frayeur qu'elle nous a faite lors de sa fuite!»

Darvil resta pensif, plein d'anxiété, et son associé se rapprocha doucement, avec un regard d'une férocité si imperturbable, si profonde, que Darvil lui-même ne put le contempler sans frémir.

« Vous avez raison, murmura enfin le père, cette fille ne doit pas rester ici. Nous quittons le pays; notre chariot est couvert; j'ai le droit d'emmener ma fille; elle viendra avec nous. Rassemblons l'argent, il est là sur la table; vous avez l'argenterie, allons.» Tout en parlant, Darvil prit sa fille dans ses bras, jeta sur elle un châle et un manteau qu'il trouva sous sa main, et il fut en un moment à la porte extérieure.

« Cela ne me plaît pas beaucoup, grommelait Walters; il eût été bien plus sûr de...—Au moins, il n'y a pas eu de meurtre, répondit Darvil avec une grimace hideuse; mais dépêchons.»

Quand Alice revint à elle, le jour commençait à éclairer des collines incultes. Elle était couchée sur de la paille; elle sentait les cabots d'un grossier chariot sur le terrain inégal et rocailleux d'une route solitaire, et vit à ses côtés le sombre visage de son redoutable père.

II

Cependant il la contemple avec les yeux de l'esprit ; il voit la forme qu'il ne doit plus rencontrer... Elle est venue, elle est partie comme une pensée d'amour, tandis qu'à ses pieds le brillant ruisseau coule en murmurant...

ELLIOT. *De Sheffield.*

Trois semaines après l'affreuse nuit que je viens de conter, la chaise de Maltravers s'arrêta devant la porte de la chaumière ; ses volets étaient fermés ; personne ne répondit aux appels réitérés du postillon. Maltravers, alarmé, étonné, descendit lui-même ; il était en grand deuil. Il courut impatiemment à la porte de derrière, elle était également fermée ; aux fenêtres du salon ordinairement à demi ouvertes, même en hiver, elles étaient closes comme le reste. Il s'écria plein de terreur : « Alice ! Alice ! » La douce voix ne répondit point, il n'entendit pas ses accents étouffés par la joie ; le pas de sylphide ne vint pas à sa rencontre. Cependant il aperçut en ce moment le jardinier qui traversait la petite prairie. L'histoire fut bientôt contée : la maison avait été dévalisée, on avait trouvé un matin la

vieille femme attachée à son lit ; Alice s'était sauvée. On avait déclaré ces choses à un magistrat ; des soupçons planaient sur la fugitive. Personne, pas même la vieille servante, ne connaissait son nom, son origine. Maltravers avait naturellement et sérieusement enjoint à Alice de garder le secret à cet égard ; et elle craignait trop de retomber dans les mains de son père pour désobéir à cette injonction. Mais on savait au moins qu'elle était entrée dans la maison vêtue en pauvre villageoise ; et rien de plus commun, pour les dames d'une certaine espèce, que de s'enfuir du logis de leur amant et d'emporter par mégarde tout ce qui lui appartient. D'une pauvre fille comme Alice pouvait-on attendre une autre conduite ? Le magistrat sourit, les constables rirent aux éclats. Après tout, c'était un bon tour joué au jeune gentilhomme ! Peut-être n'ayant reçu de Maltravers aucun ordre et ne sachant où le trouver, le supposant d'ailleurs assez peu disposé à faire des poursuites, les officiers judiciaires ne poussèrent pas leurs recherches avec une grande vigueur. Mais on avait volé dans deux maisons la nuit précédente ; et leurs propriétaires furent plus zélés dans la recherche des coupables. On soupçonnait un homme de réputation infâme, nommé John Walters : il avait disparu des environs. On l'avait vu peu de temps auparavant avec un ivrogne, un mauvais sujet, qui avait, disait-on, connu de meilleurs jours, et avait été bon ouvrier, et bien

rétribué jusqu'à ce que ses habitudes d'ivrognerie l'eussent fait renvoyer par tous les maîtres. Depuis il avait été accusé de complicité avec des faux monnayeurs, et il n'avait échappé que faute de preuves suffisantes. Cet homme était Luc Darvil. Sa chaudière avait été visitée; mais on ne l'y trouva point. Les traces du chariot observées près de la porte de Maltravers donnèrent un faible indice pour la recherche des délinquants, et au bout de quelques jours on apprit que des individus auxquels s'appliquait le signalement des voleurs, accompagnés d'une jeune femme, avaient été vus dans une petite auberge, connue pour être un rendez-vous de contrebandiers, sur la côte. Là, tout vestige avait disparu.

Et tout cela fut dit à l'étonné Maltravers, le bavarde du jardinier l'ayant obligé de prendre ces informations; et le nom de Darvil lui expliqua ce qui était obscur pour les autres. Et Alice fut soupçonnée du crime le plus noir, le plus bas! Obscure, aimée, protégée comme elle l'avait été, elle ne put échapper à la calomnie de laquelle il avait espéré la garantir à jamais. Cependant partageait-il l'odieuse pensée? Non! Maltravers était trop généreux et trop éclairé.

« Drôle, dit-il en grinçant des dents et en montrant le poing au valet, ose proférer une syllabe de soupçon contre elle, et je t'assomme comme un chien. »

La vieille femme, qui avait juré que, pour le monde *universel*, elle ne voudrait pas demeurer dans la maison après cette nuit de *secousse*, ayant appris le retour de son maître, vint le trouver juste au moment de sa menace à son camarade de service.

« Ah! c'est bien fait, il mérite d'être rossé, Dieu bénisse Votre Honneur! c'est toujours ce que je lui disais. Miss voler la maison! Miss se sauver! Oh! non! soyez-en sûr, ils l'ont tuée et ont découpé son corps en morceaux. »

Maltravers suffoquait; mais sans dire un mot de plus, il remonta dans la chaise et se fit conduire chez le magistrat. Ce fonctionnaire était un homme intelligent, honnête, bienveillant, et connaissant le monde. Ernest lui confia le secret de la naissance d'Alice, et le juge crut, ainsi que le jeune homme, que la pauvre fille avait été reconnue et emmenée par son père. On fit de nouvelles recherches en prodiguant l'or. Maltravers en personne se mit à la tête de l'exploration. Mais tout cela aboutit au résultat déjà obtenu, il ne sut rien de plus; seulement, d'après la figure, le costume, les pleurs de la jeune personne qui accompagnait les hommes présumés Walters et Darvil, il fut convaincu de l'existence d'Alice; et il espéra qu'elle pourrait encore s'échapper et revenir à lui. Dans cette espérance il resta des semaines, des mois dans ces parages; mais le temps passait, et point de nouvelles.

Il fut enfin obligé de quitter un lieu si triste et si cher ; mais il s'était fait un ami du digne magistrat, et celui-ci promit de lui communiquer tout ce qu'il pourrait apprendre d'Alice ou de son père. Maltravers laissa mistress Jones dans l'aisance pour sa vie en reconnaissance de la défense qu'elle avait faite du caractère de sa première amie, si cruellement perdue. Il promit la plus ample récompense pour le moindre renseignement. Et, le cœur oppressé, l'esprit abattu, il obéit à l'invitation inquiète et trois fois répétée du tuteur aux soins duquel il avait été confié jusqu'à sa majorité.

XII

Sans doute il existe des poètes qui n'ont jamais rêvé sur le Parnasse.

DURHAM.

Retirez-vous prudemment, avant qu'un âge plus brillant arrive, et vous chasse de la scène.

POPE.

C'est pour cela que vous avez fait sagement de mettre votre confiance en moi.

DRYDEN. *Absalon.*

M. Frédéric Cléveland, fils cadet de lord Byrnam, conséquemment ayant droit au titre d'honorable, était le tuteur d'Ernest Maltravers. Il avait environ quarante-trois ans ; c'était un homme de lettres et un homme à la mode, s'il est permis d'user de cette expression surannée, comme étant du moins plus classique et plus précise qu'aucun des termes modernes inventés pour exprimer la même chose. Avec une brillante éducation, des dispositions naturelles, très au-dessus de la médiocrité, Cléveland dans sa première jeunesse avait aspiré à la gloire littéraire ; il avait écrit avec grâce et correction ; mais ces succès d'estime, comme disent les Français, ne l'avaient point satisfait. Une nou-

velle école de littérature prédominait dans le public, en dépit des critiques, une école très-différente de celle d'après laquelle Cléveland avait arrondi ses périodes élégantes et sans passion. De même que ce vieux comte, de Norwich, si je ne me trompe, qui avait été le bel esprit par excellence à la cour de Charles I^{er} et fut considéré par les courtisans de Charles II comme trop stupide même pour servir de but à leurs plaisanteries; le coin littéraire d'un siècle est démonétisé par le siècle suivant, et les productions marquées d'une vieille empreinte sont reléguées dans les cabinets des érudits et des curieux. Frédéric Cléveland ne put jamais devenir un écrivain populaire, bien qu'il fût préconisé par les coteries et déifié par les Revues, bien que les femmes de qualité et les amateurs des belles-lettres achetassent ses volumes de prose cadencée et de vers soignés, et les fissent relier précieusement. Mais Cléveland était de haute naissance et suffisamment riche; ses manières étaient parfaites, sa conversation facile, agréable, son caractère était aussi naturellement aimable que son esprit était cultivé. Il devint donc un homme extrêmement recherché dans la société, en même temps aimé et estimé. S'il n'avait pas ce qu'on appelle génie, il avait beaucoup de bon sens; il ne laissa pas aigrir son humeur affable et heureuse, dessécher son cœur bienveillant dans la poursuite d'une ombre vaine. Content d'avoir acquis une réputation honorable et enviée, il

abandonna le rêve de cette renommée plus élevée à laquelle, il le voyait clairement, ses efforts ne pouvaient atteindre, et il ne bouda point le monde, tout en blâmant ses caprices littéraires dans le secret de ses pensées. Il n'était pas marié et vivait en partie à Londres, en partie à Temple-Grove, jolie villa, près de Richemont. Là, avec une excellente bibliothèque, de belles promenades, un cercle d'amis attachés à sa personne, admirateurs de son esprit, parmi lesquels on comptait les membres les plus distingués, les plus éclairés de ce qu'on nomme emphatiquement *la bonne compagnie*, ce personnage élégamment doué menait une vie peut-être plus heureuse qu'il ne l'aurait connue si ses jeunes visions s'étaient réalisées, si sa destinée l'eût jeté dans la démocratie orageuse et rebelle des lettres.

Cléveland, en effet, s'il n'avait pas un esprit original et du premier ordre, était très-supérieur à la plupart des auteurs patriciens. En se retirant de l'arène il s'était adonné avec un zèle nouveau à l'étude des pensées, des chefs-d'œuvre des autres. Il était éclairé, il devint profondément instruit. La métaphysique et quelques-unes des sciences matérielles ajoutèrent leurs trésors à des connaissances plus légères, et donnèrent du poids, de la dignité, à un esprit qui pouvait, sans cela, devenir quelque peu frivole, efféminé. Ses habitudes sociales, son jugement droit et bienveillant, faisaient de

Cléveland un critique parfait de ces indéfinissables petites choses, de ces riens dont la totalité forme la connaissance du *grand monde*. Je dis le grand monde parce que Cléveland connaissait peu le monde qui existe hors de la sphère dans laquelle se meuvent les grands ; mais sa philosophie était profonde à l'égard de tout ce qui concernait cette orbite élevée. Ses admirateurs avaient la manie de le comparer à Horace Walpole. Toutefois, s'il ressemblait à ce littérateur diplomatique et courtisan par les points superficiels de son caractère, Cléveland avait beaucoup moins de finesse, et infiniment plus de bonté.

Feu M. Maltravers, homme assez peu lettré, mais estimant fort ceux qui l'étaient, pouvait passer pour un gentilhomme de campagne de bonnes manières, hospitalier et généreux. Il avait été un des premiers amis de Cléveland, qui fut son protégé à Éton, et ce dernier retrouva son camarade de collège Hal Maltravers, le bel Henri Maltravers, le favori des clubs, quand lui, Cléveland, fit son entrée dans le monde. Ils furent inséparables pendant une ou deux saisons ; et lorsque Maltravers, marié et charmé de son existence seigneuriale, trouva qu'il était plus grand dans ses terres immenses qu'au milieu de l'aristocratie de Londres, et s'établit paisiblement à Lisle-Court, son ami Frédéric entretint avec lui une correspondance régulière, et le visita deux fois par an. Madame Maltravers mourut en don-

nant le jour à Ernest, son second fils, et son mari, inconsolable de sa perte, avait peine à supporter la vue de l'enfant qui lui coûtait si cher. En ce moment, Cléveland et sa sœur, lady Julia Danvers, se trouvaient à Lisle-Court, et la dernière, inspirée par une délicate tendresse, offrit de garder le coupable involontaire avec ses propres enfants pendant quelques mois. La proposition fut acceptée, et le petit Ernest ne fut ramené que deux ans après dans la maison paternelle. La plus grande partie de ce temps, qui comprenait tous les événements et les révolutions de la première enfance d'Ernest, il l'avait passée sous le toit du célibataire Cléveland. Le résultat de cela fut que Cléveland aima l'enfant comme un père. Les premiers mots intelligibles d'Ernest avaient salué Cléveland du nom de *papa*, et quand le marmot eut été enfin réintégré à Lisle-Court, Cléveland confondit d'étonnement les bonnes, les berceuses, par des avis, des recommandations, des injonctions, des menaces et des promesses qui auraient fait rougir plus d'une mère passant pour soigneuse. Cette circonstance forma un nouveau lien entre Maltravers et son ami. Le dernier venait maintenant trois fois par an au lieu de deux, à Lisle-Court. On ne faisait rien pour Ernest sans consulter Cléveland ; le petit garçon ne fut mis en culottes que lorsque Cléveland eut donné à cet effet son grave consentement. Cléveland choisit l'école où l'on plaça Ernest, il l'y conduisit lui-même, et

le prenait chez lui pendant une semaine dans les vacances. Jamais l'écolier ne fit une espièglerie, ne gagna un prix, ne désira un livre, sans que Cléveland fût instruit le premier du fait. Heureusement Ernest manifesta de bonne heure des goûts que le gracieux écrivain crut analogues aux siens. Des dispositions, un amour remarquable et précoce pour la science, se développèrent chez lui, mais ces qualités étaient accompagnées d'une force de vie et d'âme, d'une énergie, d'une audace, qui donnaient à Cléveland quelque souci et ne lui paraissaient pas conformes à la réserve pensive d'un génie encore dans sa coquille, ou à la régularité pacifique d'un écolier avancé.

Cependant les relations entre le père et son fils étaient singulières. M. Maltravers avait enfin triomphé de sa répugnance dénaturée pour la cause innocente de son malheur irremédiable. Il était maintenant fier de cet enfant, comme il l'était en général de tout ce qui lui appartenait. Il le gâtait, le choyait plus encore peut-être que Cléveland ne l'avait jamais fait; mais il ne se mêlait point de son éducation. Robert, son fils aîné, n'occupait pas tout son cœur, mais tous ses soins. A Robert il liait l'idée de l'héritage de son ancien nom, des domaines de ses ancêtres. Robert n'était pas un homme de génie, et ne visait point à l'être; mais il avait ce qu'il fallait pour être un gentilhomme accompli, un grand propriétaire. Le père comprenait Robert, il pouvait

voir clairement et son caractère et sa carrière. Il se chargea sans scrupule de diriger ses études et de former son esprit. Il n'en aurait pas fait autant pour Ernest, dont il ne connaissait pas la portée. Il se sentait un peu embarrassé en sa société, et ne surmonta jamais entièrement l'espèce de sentiment qu'il avait éprouvé lorsqu'il reçut son enfant des mains de Cléveland avec les directions de celui-ci, sur la santé, le bien-être, et tout ce qui regardait le petit personnage, qui paraissait ainsi être recommandé non à un père, mais à un étranger. Il croyait en effet que son ami partageait ses droits sur l'enfant, et aurait cru mal faire de gronder Ernest, bien qu'il s'emportât souvent jusqu'à jurer contre Robert. Il est certain que plus le fils cadet grandissait, plus il devenait évident que Cléveland le comprenait mieux que son père, et ce dernier laissa sans déplaisir à son ami, la responsabilité du complément de l'éducation.

Peut-être M. Maltravers aurait été moins indifférent si les espérances d'Ernest avaient été bornées à une légitime de cadet; il aurait alors pris soin de le préparer pour une profession quelconque. Mais Ernest avait hérité du côté maternel d'un domaine de quatre mille livres sterling de rente, et il devint ainsi indépendant de son père. Cela rompit un autre lien entre eux, et M. Maltravers finit par considérer Ernest non comme un fils qu'il devait conseiller, réprimander ou diriger, mais comme un aimable

jeune homme, qui, par des chances heureuses et antérieures à sa naissance, se trouvait en passe de faire honneur à la famille, et de satisfaire ses fantaisies sur un revenu de quatre mille livres. La première fois que M. Maltravers fut sérieusement inquiet à l'égard d'Ernest, ce fut lorsque l'écolier de seize ans, après avoir de lui-même étudié l'allemand, et monté son imagination ardente par la lecture de *Werther* et des *Brigands*, déclara le désir (qui sonnait presque comme une demande) d'aller à Gottingue au lieu d'aller à Oxford. Jamais les idées de M. Maltravers sur le complément de l'éducation d'un gentilhomme ne furent plus complètement et plus rudement choquées. Il bégaya un refus, et courut à sa bibliothèque écrire une longue épître à Cléveland, qui, en sa qualité de lauréat d'Oxford, devait, selon Maltravers, voir la chose sous le même jour que lui. Cléveland répondit à la lettre en personne. Il écouta en silence tout ce que le père avait à dire, puis il se promena dans le parc avec le jeune homme. Le résultat de cette dernière conférence fut que Cléveland se déclara en faveur d'Ernest.

« Mais, mon cher Frédéric, dit le père étonné, j'espérais que ce garçon remporterait tous les prix à Oxford. — J'en ai remporté plusieurs, Henri; mais je ne vois pas quel bien cela m'a fait. — Oh, Cléveland! — Je parle sérieusement. — Mais c'est une si singulière fantaisie! — Votre fils est un jeune homme assez singulier. — Je le crains, je le crains,

pauvre garçon! — Mais qu'apprendra-t-il à Gottingue? — Les langues et l'indépendance. — Et les classiques, les classiques! vous êtes un si bon helléniste! — Il y a de grands hellénistes en Allemagne; d'ailleurs Ernest ne peut oublier ce qu'il sait déjà. Mon cher Maltravers, Ernest, comme la plupart des jeunes gens d'un esprit supérieur, a besoin d'action, d'aventures, d'excitement; il faut qu'il suive ses impulsions, autrement il sera toute sa vie un rêveur à vide ou un enthousiaste intraitable. Laissons-le user son ardeur... Ainsi Robert entre dans les gardes? — Mais il a d'abord été à Oxford. — Hum! c'est un beau garçon! — Pas si grand qu'Ernest, mais... — Mieux de visage, dit Cléveland. C'est un fils dont vous pouvez être fier. Ernest aussi, je l'espère, vous fera honneur dans un autre genre. Voulez-vous me montrer votre nouveau cheval de chasse? »

.
.
C'était vers la maison de ce gentilhomme, si judicieusement choisi pour son tuteur, que l'étudiant de Gottingue dirigeait maintenant ses pas mélancoliques.

XIII

S'il vous plaît de prendre un léger exercice, pour donner plus de charme au repos, cela n'est point défendu ici. Vous pouvez cultiver les Muses parmi les bosquets, ou contempler les fleurs, parure de l'année printanière.

Château de l'indolence.

La maison de Clévealand était une villa italienne adaptée au climat anglais. Un arc d'ordre ionique servait d'entrée à un domaine de trente à quarante arpents, si bien plantés, si artistement disposés, que l'espace renfermé dans leur clôture inaperçue paraissait beaucoup plus grand. L'avenue tournait à travers la plus verte pelouse, sur laquelle des arbres d'un âge respectable étaient égayés par des buissons et des fleurs, tantôt rassemblées dans des corbeilles, entrelacées de plantes grimpantes, tantôt étalant leurs couleurs variées dans des vases étrusques, placés, avec un goût classique, à l'endroit juste où ils complétaient l'harmonie de la scène. Là, pas un chêne revêtu de lierre, pas un modeste saule pleureur n'avait crû, sans recevoir de la main du maître un caractère particulier. Ce-

pendant rien n'était trop minutieusement élaboré, défaut ordinaire dans les maisons de plaisance des gens riches. L'air même prenait presque une odeur différente, suivant les différentes végétations devant lesquelles on passait, et les nuances des fleurs et du feuillage changeaient à chaque détour de l'avenue. Enfin, quand, au-dessus d'une plaine gracieusement inclinée vers un lac transparent, la maison paraissait ombragée de tilleuls et de marronniers, et adossée à une petite colline boisée, le tableau recevait le trait qui le complétait, le trait qui déterminait son expression.

La maison était peu élevée et très-étendue en largeur. Un portique profond, qui soutenait le toit, régnait le long de la façade, et comme il était élevé sur un soubassement, il avait l'apparence d'une terrasse couverte. De beaux escaliers avec de massives balustrades sur lesquelles étaient placés des aloès et des orangers, conduisaient à la pelouse devant la maison, et sous le péristyle étaient rangées des statues d'anciens Romains et des plantes exotiques rares. Du côté opposé, et sur le bord même du lac, une grande terrasse, ornée à longs intervalles de sculptures et de vases, contrastait avec l'autre rive doucement penchée; et de là on découvrait, par des échappées entre les arbres, de lointains paysages, au milieu desquels serpentait la majestueuse Tamise. L'intérieur correspondait au style de l'extérieur. Toutes les pièces principales,

même les chambres à coucher, étaient sur le même étage. Une petite salle d'entrée conduisait à une suite de quatre pièces. A l'une des extrémités était une salle à manger, sur le plafond de laquelle on avait copié les *Heures* du *Guide*, et des paysages, peints très-agréablement par Cléveland, étaient enchâssés dans les panneaux. Un seul morceau de sculpture, le faune jouant de la flûte, sur lequel des draperies orange et pourpre jetaient des teintes qui ressemblaient à celles de la chair, se dessinait sur la grande fenêtre en arcade qui formait sa niche, et dont il faisait valoir la lumière par son opposition. De là, on entrait dans un cabinet de tableaux. L'on n'y voyait aucun de ces joyaux immortels que les rois se disputent; car la fortune de Cléveland suffisait seulement, grâce à une discrète et libérale économie, à tous ses élégants désirs. Mais ces tableaux avaient tous un intérêt, outre celui de l'art; et leurs sujets étaient à la portée d'un amateur d'une richesse ordinaire. Ils formaient une suite, composée de quelques originaux et de copies (souvent meilleures que les premiers) de portraits des auteurs favoris de Cléveland. Au centre, à la place d'honneur, le visage épuisé et pensif de Pope semblait présider sur les autres, et ce seul trait caractérisait le maître du logis. Cette pièce servait assez convenablement de vestibule à la bibliothèque, la plus grande pièce de la maison et la plus ornée. Elle avait près de soixante pieds de

long. Les tablettes, en bois de rose incrusté de dorures, étaient couronnées de bustes en bronze, et, d'espace en espace, des travées, dont le fond était occupé par des glaces, avaient l'apparence de galeries aboutissant à celle où l'on se trouvait, et contribuaient à lui donner une expression de légèreté et de repos. Les fenêtres étaient en harmonie avec ces travées; elles ouvraient sur le péristyle et montraient les fleurs, les statues des terrasses et le lac sous un aspect si délicieux, qu'on croyait voir un de ces poétiques jardins qui couronnent les collines de Rome; et les teintes vaporeuses et dorées, produites par la couleur riche et foncée des draperies et les glaces dépolies des panneaux supérieurs, complétaient l'illusion.

Cléveland était particulièrement amateur de sculpture; il sentait la puissante impulsion que cet art a reçue en Europe, surtout en Angleterre, dans ce dernier demi-siècle. Il était même capable de soutenir que Flaxman l'emporte sur Canova, opinion encore trop contestée chez nous. Il aimait la sculpture, non-seulement pour sa beauté, mais pour l'effet intellectuel, embellissant, qu'elle produit où elle est admise.

« C'est, disait-il, une grande erreur de goût de ranger une foule de statues en longues et monotones files. Un bas-relief, une statue, un buste isolé, placé convenablement dans une petite chambre d'habitation, nous charme cent fois plus que ces

musées gigantesques où les statues sont entassées pêle-mêle, dans des pièces où l'on n'entre jamais que pour satisfaire la curiosité, et où l'on frissonne de froid. D'ailleurs cet usage, considéré par le grand nombre comme si orthodoxe, a l'inconvénient de soustraire l'art au patronage du public. Il n'y a pas une douzaine de personnes dans une grande ville qui puissent avoir une galerie; tandis que tout particulier aisé peut avoir une statue, un buste. Et la vue habituelle des monuments, du seul art impérisissable qui s'exerce sur des matériaux physiques, doit influencer puissamment sur l'esprit. En regardant les marbres grecs, nous faisons insensiblement connaissance avec le caractère, les mœurs et la littérature des Grecs. Cet Aristide, ce génie funèbre, ce fragment sans pareil de la Psyché, sont des commentateurs qui valent mille Scaliger.»

« Avez-vous quelquefois jeté les yeux sur la traduction latine, en lisant Eschyle? » demandait un écolier à Cléveland.

« Voici ma traduction latine, » dit Cléveland en montrant le Laocoon.

La bibliothèque aboutissait à un petit cabinet de médailles et de curiosités, lequel conduisait, toujours en enfilade, à un long belvédère terminé par un pavillon d'été circulaire, qui se trouvait, par un détour soudain du lac, presque perpendiculairement au-dessus des ondes transparentes, et qui, de loin, paraissait suspendu en l'air, tant ses minces

colonnes et son dôme étaient élégants et légers. Une autre porte de la bibliothèque ouvrait sur un corridor qui conduisait aux chambres à coucher; la porte la plus voisine était celle du cabinet de Cléveland communiquant à son cabinet de toilette et à sa chambre; les autres pièces étaient destinées à ses amis et portaient leur nom.

M. Cléveland avait été informé, par quelques lignes, des mouvements de son pupille, et il le reçut avec un sourire de bienvenue, quoique son œil fût humide et ses lèvres tremblantes; car le jeune homme ressemblait à son père! Une génération nouvelle commençait pour Cléveland.

« Soyez le bienvenu, mon cher Ernest, dit-il; je suis si content de vous voir, que je ne veux pas vous gronder de votre mystérieuse absence. Voici votre chambre; vous voyez votre nom sur la porte. Elle est plus grande que celle que vous aviez coutume d'avoir; car vous êtes maintenant un homme. Et voilà votre *sanctum* allemand, tout à côté, pour Schiller et la pipe!... Mauvaise chose que la pipe, mais non pas pire que le Schiller peut-être. Vous voyez que vous entrez de chez vous dans le péristyle. L'odeur du tabac est, je crois, bonne pour les fleurs, ainsi n'ayez point de scrupules. Mais, mon cher enfant, comme vous êtes pâle! Prenez courage! tâchez de surmonter votre chagrin. Eh bien! il faut que j'aie moi-même me recomposer; votre mal me gagne. »

Et il s'éloigna rapidement. Il pensait à son ami défunt. Ernest tomba sur le premier siège, et cacha son visage. Le valet de chambre de Cléveland entra, défit le portemanteau, prépara la toilette du soir ; mais Ernest ne leva point les yeux, ne proféra pas une parole. La première cloche sonna ; la seconde retentit également inentendue de lui. Ses émotions l'avaient entièrement accablé. Les premiers sons de la voix amie de Cléveland avaient touché une corde sensible, que des mois d'anxiété et d'excitation avaient tendue jusqu'à l'angoisse, sans jamais la frapper de manière à produire le soulagement des larmes. Ses nerfs étaient ébranlés, ses nerfs jeunes et forts ! Il pensa à son père mort, lorsqu'il vit Cléveland ; maintenant, en regardant autour de lui, en remarquant les soins qu'on avait pris pour son bien-être, l'affectueuse attention avec laquelle on s'était rappelé ses plus petites habitudes, l'image d'Alice, de la modeste, de la vigilante, de l'aimante Alice, s'était élevé devant lui. Surpris des retards de son pupille, Cléveland entra dans sa chambre, et le trouva encore assis, le visage couvert de ses mains. Cléveland les écarta doucement ; Ernest sanglota comme un enfant. Il était facile d'exciter les larmes de ce jeune homme : une pensée tendre ou généreuse, une vieille chanson, la plus simple mélodie suffisait pour faire mouvoir cette touche de primitive nature. Mais c'était la première fois qu'il éprouvait,

après ces émotions véhémentes qui appartiennent au sexe le plus fort et sont plus fortes que lui, le soulagement de cette orageuse amertume.

ZIV

La musique semblait triste à son esprit morose.

SPENCER.

On vit s'élever, sous la fumée de l'autel, un horrible fantôme.

IDEM. *Superstition.*

Neuf fois sur dix, c'est sur le pont des soupirs que nous passons de la jeunesse à l'âge mûr. Cet intervalle est ordinairement rempli par une affection mal placée ou malheureuse. Nous guérissons et nous nous trouvons renouvelés dans tout notre être. L'intelligence s'est trempée en passant par le feu. L'esprit profite toujours en effet des naufrages de chaque passion, et nous pouvons mesurer la route qui nous a conduits à la sagesse par les douleurs que nous avons endurées. Maltravers était encore sur le pont, et il resta quelque temps faible et abattu au moral et au physique. Son tuteur avait assez de sagacité pour découvrir que les affections étaient pour beaucoup dans le changement qu'il voyait avec une si profonde peine; mais il avait trop de délicatesse pour solliciter directement la confiance du jeune homme. Cependant petit à petit il tourna

si adroitement autour du cœur d'Ernest, qu'un beau soir Ernest lui conta de lui-même toute son histoire. Dans son caractère d'homme du monde, Cléveland se réjouit presque de voir qu'il n'y avait rien de pire: il avait craint en effet un engagement présent, peut-être avec une femme mariée. Mais dans son caractère d'homme, bien meilleur que le monde en général, il plaignit l'infortunée jeune fille qu'Ernest lui dépeignit sous des couleurs fidèles, et il s'abstint longtemps d'offrir des consolations qu'il jugeait inutiles. Il était sûr qu'Ernest n'était pas de nature à perdre l'été de sa vie « sous l'ombrage des myrtes »; il le savait trop vif, trop bouillant, trop ferme, pour ne point se relever de lui-même d'un accablement qui pouvait en effet lui laisser une crainte salutaire, et n'était pas sans doute exempt de remords. Il savait aussi qu'on ne devint jamais un grand auteur ni un grand homme (et il croyait Ernest destiné à être l'un ou l'autre) sans avoir passé par les épreuves des passions dans lesquelles le Wilhelm Meister de la vie réelle doit accomplir son apprentissage. Cependant il eut enfin de sérieuses alarmes sur la santé de son pupille. Un sombre tristesse semblait le conduire au tombeau. En vain Cléveland, qui désirait secrètement le voir entrer dans une carrière publique, tâchait d'éveiller son ambition: l'ardeur du jeune homme était éteinte; et la visite d'un personnage politique ou la mention d'un écrit politique le renvoyait à

l'instant dans sa chambre solitaire. Il devint tout à coup religieux, mais religieux avec une exaltation morbide que j'appellerai pseudo-religieuse. Son jugement droit et son goût cultivé ne lui permettaient pas de goûter les extravagantes rapsodies des fanatiques illettrés; cependant il évoqua de la terre bénigne et simple de l'Écriture un fanatisme aussi noir, aussi intense que celui des plus violents sectaires. Il perdit de vue le Dieu paternel, et nuit et jour il songea au Dieu vengeur. Sa vive imagination pervertie ne produisait plus que des spectres d'une colossale terreur. Il frémissait à la vue de ses propres créations; et la terre et le ciel lui apparaissaient également couverts du voile lugubre de l'éternelle colère. De tels symptômes déroutaient et désolaient Cléveland; il ne savait quel remède administrer, d'autant plus qu'il reconnut avec une surprise, une douleur inexprimables, que son pupille, dans le véritable esprit de la bigoterie, le regardait, lui Cléveland, l'aimable, l'indulgent Cléveland, comme aussi éloigné de la grâce qu'il croyait l'être lui-même. Maintenant, aux yeux du jeune enthousiaste, ses études, jadis chéries, n'étaient plus que les récréations de Mammon et du monde corrompu. Enfin, il était de toute probabilité qu'Ernest Maltravers mourrait dans une maison d'aliénés, ou bien qu'il arriverait, dans la supposition la plus favorable, aux illusions de Cowper, sans avoir ses intervalles de sérénité.

ZV

Esprit sagace, hardi, turbulent, inquiet, ne pouvant s'arrêter à aucune place, à aucun principe.

DRYDEN.

Quiconque possède un grand nombre d'idées intéressantes pour la société dans laquelle il vit sera regardé dans cette société comme un habile homme.

HELVÉTIUS.

Au moment où Maltravers était si mal qu'il ne pouvait plus empirer, un jeune visiteur arriva à Temple-Grove. Son nom était Lumley Ferrers, son âge vingt-six ans, sa fortune huit cents livres de rente; il ne suivait aucune profession. Lumley Ferrers n'avait pas ce qu'on appelle ordinairement du génie, c'est-à-dire qu'il n'était pas susceptible d'enthousiasme; et si le mot talent signifie proprement l'aptitude à faire quelque chose mieux que les autres, Ferrers ne pouvait se vanter à un degré notable de cette sorte de distinction. Il n'avait pas de talent pour écrire ni pour parler en public, ni pour la musique, ni pour la peinture, ni pour le cercle banal des *accomplissements*; et jusqu'alors il n'avait pas déployé d'une manière bien remarquable le

talent plus austère, mais plus utile, des affaires. Mais Ferrers avait ce qui vaut souvent plus que le génie et le talent ; il avait un esprit puissant et d'une très-grande finesse. De plus ses manières étaient animées, sa conversation spirituelle, abondante, piquante, originale ; son assurance, imperturbable ; sa confiance en ses propres ressources, profonde. L'intrigue, les stratagèmes, les mystifications le divertissaient, le tenaient en haleine. Il avait aussi un grand pouvoir épigrammatique et logique, et prenait en général un empire surprenant sur tous ceux avec lesquels il se trouvait en rapport. Sa vivacité et quelque chose d'ouvert et de franc déguisaient les grands défauts de son caractère, l'insensibilité et l'absence de toute moralité. Sans être aussi instruit que Maltravers, il pouvait passer pour éclairé. Il avait exploré la surface de plusieurs sciences, et, satisfait d'en connaître les principes, il avait cessé de les étudier, sûr de ne jamais oublier ce qu'il savait (car sa mémoire n'était que trop fidèle), et non moins sûr de n'avancer jamais au delà. A cela il joignait la connaissance de ce qu'on regarde, généralement, comme les pièces normales de la littérature actuelle. Ce qui n'était admiré que d'un petit nombre, Lumley ne prenait pas la peine de le lire. Il vivait au milieu des futilités et savait les rendre intéressantes et nouvelles par sa manière de les voir, de les traiter. Là, en effet, se manifestait un vrai talent, le talent

de la vie sociale, le talent de jouir le plus possible avec le moins possible de soucis personnels. C'était un de ces hommes que chacun appelle excessivement spirituels, sans que personne puisse dire en quoi ils sont spirituels. Il possédait enfin ce pouvoir indicible attaché à l'habileté et qui rend supérieur en masse, quand on n'aurait rien de remarquable dans les détails. Je pense que c'est Goethe qui a dit qu'en lisant la vie des plus grands génies on trouve qu'ils ont toujours été liés avec quelques hommes supérieurs à eux-mêmes, et qui néanmoins n'atteignirent jamais la célébrité. Lumley Ferrers pouvait être placé dans cette classe d'hommes supérieurs mystiques. Le moindre journaliste aurait pu l'emporter sur lui dans les diverses branches de la composition littéraire ; cependant, bien peu d'hommes de génie se seraient sentis au-dessus de lui sous le rapport de la force de conception, de l'étendue, de la finesse des vues. Il reste seulement à dire, pour compléter le portrait de ce singulier jeune homme, dont le caractère n'était encore qu'à demi développé, qu'il avait déjà connu le monde sous bien des faces et savait s'accommoder de toute espèce de société : chasseurs, érudits, légistes, poètes, patriciens ou parvenus, tout était également bon pour Lumley Ferrers.

Ernest était dans sa chambre comme de coutume, lorsqu'il entendit, le long du corridor, cette sorte de bruit tracassier qui annonce une arrivée. A ce

bruit succéda un rire éclatant, puis une voix claire, timbrée et forte, entra dans les oreilles d'Ernest comme une dague. Ernest se leva sur-le-champ dans toute la majesté d'une morosité indignée, et il se rendit sur la terrasse du portique pour éviter d'être de nouveau troublé. Là il reprit le cours de ses rêveries hypocondriaques et décousues en se promenant dans la partie du péristyle la plus éloignée des endroits habités, et, les bras croisés, les yeux baissés, les sourcils froncés, montrant la puissance de l'ange des ténèbres sur ce noble visage qui semblait naguère défier le monde et le démon, il suivit la pensée pernicieuse qui le dominait. Soudain, quelque chose arrête ses pas, un obstacle qu'il n'avait pas auparavant rencontré. Il tressaillit et vit devant lui un jeune homme, en habit simple et de bon goût, et d'une apparence distinguée, d'une figure remarquable.

« Monsieur Maltravers, je pense, » dit l'étranger; et Ernest reconnut la voix qui l'avait fait fuir; « heureuse rencontre ! nous pouvons nous présenter nous-mêmes l'un à l'autre, car il m'a paru que Cléveland comptait nous rendre amis intimes. M. Lumley Ferrers, monsieur Ernest Maltravers. Là, maintenant, je suis le plus âgé et je tends la main le premier, en grimaçant convenablement : on grimace toujours quand on fait une nouvelle connaissance. Voilà qui est fait. De quel côté dirigez-vous votre promenade ? »

Maltravers pouvait, quand il lui plaisait, prendre un air aussi froidement digne que s'il n'était jamais sorti de son pays. Il se redressa avec un étonnement mêlé de déplaisir, dégagea sa main, et dit très-sèchement : « Excusez-moi, monsieur, j'ai maintenant affaire ; » et il rentra dans sa chambre. Il se jeta sur son fauteuil, et commençait à se remettre de cette dernière importunité, lorsque, à son inexprimable surprise, à sa colère non moins grande, il entendit de nouveau la voix aiguë et claire à côté de lui.

Ferrers l'avait suivi par la fenêtre, à la française. « Vous avez affaire, dites-vous, mon cher ? J'ai quelques lettres à écrire ; nous ne nous dérangerons point l'un l'autre, ne faites pas attention à moi. » En même temps, il s'assit devant le secrétaire, trempa une plume dans l'écritoire, plaça devant lui le buvard et le papier dans l'ordre convenable, et fut bientôt occupé à couvrir, page après page, du griffonnage le plus rapide et le plus indéchiffrable qui ait jamais excité l'impatience et fatigué les yeux d'un petit-maitre ou d'une jolie femme. « Présomptueux fat ! » grommela Maltravers à demi intelligiblement ; mais, forcé de sortir de lui-même, il examina avec une sorte de curiosité celui qui s'introduisait si cavalièrement chez lui, et il ne put s'empêcher d'avouer que la physionomie de Ferrers n'était pas celle d'un fat.

Un front tendu et ferme comme un bloc de mar-

bre surmontait de petits yeux pétillants et spirituels, d'un noisette clair. Les traits étaient beaux, cependant le nez un peu trop pointu, un peu trop dans le système des renards; le teint, sans être extrêmement coloré, était de ce ton vigoureux qui annonce une constitution robuste, une surabondance de vie; le menton était massif, et sa forme, suivant Lavater, indiquait l'énergie et la décision; mais les lèvres, pleines et fortes, étaient celles d'un homme senseul, et leur mouvement continu, leur demi-sourire habituel, exprimaient une gaieté originale, bien qu'elles eussent, dans les rares instants où elles étaient en repos, quelque chose de furtif et de sinistre.

Maltravers le regardait dans un grave silence; mais quand Ferrers eut terminé sa quatrième page en aussi peu de temps qu'il aurait fallu à tout autre pour en écrire une seule, il regarda Maltravers à son tour avec des regards si pénétrants et d'une gaieté si communicative; il y avait je ne sais quoi de si comique, de si singulier dans l'expression du hardi visiteur et même dans toute la scène, que Maltravers se mordit les lèvres pour retenir un sourire, le premier qu'il eût connu depuis plusieurs semaines.

« Je vois que vous lisez, Maltravers, dit Ferrers en feuilletant négligemment les volumes qui se trouvaient sur la table. C'est fort bien: nous devons commencer la vie avec des livres; ils multiplient

les moyens d'action; c'est une sorte de capital; mais vous savez qu'un capital n'est rien, si l'on n'emploie l'intérêt qu'il produit. Les livres ne sont que des paperasses inutiles, si nous ne dépensons pas en actions la sagesse que nous avons gagnée par la pensée. L'action, Maltravers, l'action, c'est la vie pour nous. A notre âge, nous avons la passion, l'imagination, le sentiment; nous ne devons pas gaspiller tout cela dans la lecture ou le griffonnage; c'est un fonds sur lequel il faut vivre largement, mais économiquement. »

Maltravers fut frappé. Ce n'était pas là l'enuyeux frivole qu'il s'était représenté.

Il se leva languissamment et dit :

« La vie, monsieur Ferrers... — Arrêtez, *mon cher*, arrêtez, ne m'appellez pas monsieur. Nous devons être amis; je n'aime point à retarder, ne fût-ce que par un mot superflu, ce qui doit arriver. Je suis Ferrers; vous, Maltravers. Mais vous alliez parler de la vie; ne vaudrait-il pas mieux pratiquer un peu ce sujet, en ce moment, que d'en parler? Nous avons une heure d'ici au dîner, allons faire un tour dans les jardins: j'ai besoin de gagner de l'appétit; d'ailleurs, j'aime la nature, quand je ne suis pas obligé de grimper sur une montagne suisse avant d'arriver à une perspective. — Excusez..., commençait à dire Maltravers, moitié intéressé, moitié fâché. — Que le ciel me confonde, si je vous laisse! venez. »

Ferrers présenta à Maltravers son chapeau, prit son bras, et ils étaient sur la terrasse, contre le lac, avant qu'Ernest eût eu le temps de se reconnaître.

Qu'il était animé, facile, inattendu, le *parlage* de Ferrers! car c'était du *parlage*, non de la conversation, puisqu'il tenait toujours le dé. Les livres, les hommes, les choses, il remuait tout, il jouait avec tout comme avec un volant; puis, c'était le récit de cent aventures, dont il avait été le héros, et qu'il contait de manière à faire rire de lui et avec lui; et la femme, la brillante femme, était toujours le nœud de toutes ses histoires.

ZVI

Alors la brillante étoile du matin, précurseur du jour, vint en dansant du côté de l'orient.

MILTON.

Ernest n'avait jamais rencontré jusqu'alors un esprit capable d'exercer une influence puissante sur le sien. Au logis paternel, au collège, à Gottingue, partout il avait été meneur, il avait pu persuader ou dominer de plus vieilles têtes que la sienne; et même Cléveland lui cédait toujours, bien qu'il ne s'en aperçût point. Dans le fait, nous sommes rarement influencés d'une manière décisive par des personnes beaucoup plus âgées que nous. C'est notre aîné de deux à dix ans qui nous séduit, nous captive. Il suit les mêmes objets, recherche les mêmes plaisirs; mais il a, sous ces rapports, plus d'art et d'expérience que nous ne pouvons en avoir. Il marche sur la route que nous devons explorer, et contre les dangers de laquelle la génération précédente voudrait en vain nous prémunir. D'ailleurs, où il n'existe pas sympathie complète, l'influence ne peut être que très-faible. C'était donc une époque dans la vie de Maltravers, que sa rencontre

avec un être qui pouvait avoir de l'empire sur lui. Peut-être aussi l'état de ses nerfs le rendait alors moins apte à se défendre de l'absolutisme demi-brutal, mais toujours amusant et gai, de Ferrers.

Chaque jour, cet étranger devenait de plus en plus maître de Maltravers; mais, comme le premier était un parfait égoïste, il ne demanda point à son nouvel ami de lui confier ses secrets, les secrets des autres ne valant pas un brin de paille à ses yeux, à moins qu'ils ne fussent utiles à quelqu'un de ses projets. Cependant il parlait avec tant de plaisir, tant de grâce de lui-même, des femmes, de la vie tumultueuse, excitante des villes, que le jeune esprit d'Ernest se réveilla de sa léthargie, sans aucun effort de sa part. Les noirs fantômes s'évanouirent, la raison sortit de son nuage; il sentit, comme jadis, que Dieu a créé un soleil pour éclairer le monde pendant le jour, et qu'il a voulu qu'une armée d'étoiles répandît encore la lumière sur les ténèbres de la nuit.

Peut-être toute autre personne eût réussi moins bien que Ferrers à guérir Maltravers de son fanatisme morbide. Un incrédule moqueur et dur n'aurait pas été écouté; un théologien éclairé et tolérant eût été méprisé comme un mondain rusé qui accommode les lois du ciel aux coutumes de la terre. Mais Lumley Ferrers, avec sa logique de fer, qu'il modelait à coups de marteau, faisant jaillir de sa surface terne d'éclatantes étincelles, Lumley

Ferrers était l'homme qu'il fallait pour résister à l'imagination de Maltravers et convaincre sa raison. Dès l'instant où ce sujet fut mis en discussion, la cure était accomplie; car nous avons beau nous tourmenter nous-mêmes par nos visions, nos fantaisies et les inventions les plus ingénieuses d'un mysticisme fantastique, aucun de nous ne pourra ni mathématiquement, ni syllogiquement soutenir qu'un monde créé par un Dieu et visité par un sauveur est destiné à la damnation.

Et un soir, Ernest monta furtivement à sa chambre, où il ouvrit le Nouveau Testament et lut ses moralités divines avec des yeux assainis. Après sa lecture, il tomba à genoux et pria le Tout-Puissant de pardonner à ce cœur ingrat, qui, plus coupable que l'athée, avait avoué l'existence de Dieu, en niant sa bonté! Et cette nuit-là, le sommeil d'Ernest fut doux et profond, et ses rêves agréables; et le lendemain matin, il se réveilla réconcilié avec Dieu et avec les hommes.

ZVII

En certains moments, on peut nous distraire de nos erreurs, et l'on ne pourrait nous en éloigner par des sermons. Certains docteurs guérissent par hasard une dangereuse maladie, bien qu'ils soient de pauvres médecins, même de dangereux charlatans.

STEPHEN MONTAGUE.

Lumley Ferrers, l'agent accidentel de la régénération d'Ernest Maltravers, n'était rien moins qu'un saint; mais ce ne sont pas toujours les meilleurs outils qui font la meilleure besogne, et, s'il n'en était pas ainsi, Martin Luther n'aurait pas été choisi pour servir de moteur à la réforme. Ferrers s'était fait une loi d'utiliser pour lui-même toute personne et toute chose. Ferrers avait l'intention de passer quelques années dans l'étranger; il lui fallait un compagnon de voyage et parce qu'il n'aimait pas la solitude, et parce qu'un compagnon de voyage partagerait la dépense, objet important pour un homme accoutumé à toutes les jouissances du luxe, et qui n'avait que huit cents livres de rente. En ce moment Ferrers se plaisait assez avec Ernest; il convenait à Ferrers d'avoir des amis plus riches

qu'il ne l'était lui-même, et, dès la première visite qu'il fit à Temple-Grove, il arrangea dans sa tête qu'Ernest serait son compagnon de voyage. La résolution une fois prise, il était facile de l'exécuter.

Maltravers était fort attaché à son nouvel ami, et très-avide de changement. Cléveland était peiné de se séparer de lui, mais il craignait une rechute si le jeune homme restait dans ses mains. Le consentement du tuteur fut donc obtenu; on acheta une voiture de voyage pourvue de toutes les impériales, de toutes les malles et poches imaginables; un valet de chambre courrier, suisse, fut arrêté; on alloua une pension de mille livres à Ernest; et, par une douce et belle matinée d'octobre, Ferrers et Maltravers se trouvèrent à mi-chemin de Douvres.

« Combien je suis joyeux de quitter l'Angleterre! dit Ferrers; c'est le pays des riches; mais avec huit cents livres de rente, sans profession, sinon celle du plaisir, on a peine à se fournir de poivre et de sel chez nous, et l'on peut vivre dans l'abondance ailleurs. — Je croyais avoir entendu dire à Cléveland que vous seriez un jour très-riche. — Oh, oui! j'ai ce qu'on appelle des espérances. Je suis établi sur deux selles, l'une aristocratique, l'autre opulente; mais je ne vous rappellerai pas le proverbe. Le présent lord Saxingham, autrefois tout uniment Frank Lascelles, et mon père, étaient cousins germains. Deux ou trois parents eurent la complaisance de mourir, et Frank Lascelles devint comte; »

mais les terres ne suivirent pas le titre : il était pauvre, il épousa une héritière. La dame mourut, le domaine était substitué à son unique enfant, la plus belle petite fille que vous ayez jamais vue ! Jolie Florence, souvent je souhaite pouvoir lever les yeux jusqu'à vous ! Sa fortune sera presque toute à sa disposition à sa majorité ; mais, pour le moment, elle est encore aux tartines de beurre et de miel. Mon père, moins heureux et moins sage que son cousin, jugea à propos de se marier à une miss Templeton, une personne de rien. La branche des Saxingham rompit avec lui à cette occasion. Maintenant ma mère avait un frère, homme habile et entreprenant dans ce qu'on appelle les affaires. Il devint riche, puis extrêmement riche ; mais mon père et ma mère moururent sans avoir tiré le moindre avantage de la fortune de ce frère. A ma majorité, je me trouvai donc possédant pour unique bien ces huit cents livres de rente si souvent citées. Mon oncle le richard est marié, il n'a point d'enfant, je suis en conséquence son héritier présomptif ; mais mon oncle est dévot et fort serré malgré son ostentation. La querelle entre l'oncle Templeton et les Saxingham subsiste. Templeton est en colère quand je vois les Saxingham ; et ceux-ci, milord, du moins, ne sont pas assez sûrs que je serai l'héritier de Templeton, pour ne pas craindre de me voir un jour ou l'autre presser sa seigneurie de me faire obtenir une place ; vous savez qu'il fait

partie du ministère. Il résulte de tout cela que j'occupe dans la société une position amphibie qui me déplaît. D'une part, je suis un noble parent accueilli volontiers par la branche des parvenus ; de l'autre, je suis un cadet de famille à demi dépendant, que les parents titrés regardent avec une civilité répulsive. Quelque jour, lorsque je serai las de l'oisiveté et des voyages, je viendrai lutter avec ces petites difficultés. Je me mettrai bien avec l'oncle méthodiste et le cousin courtisan. Présentement je suis propre à quelque chose de mieux qu'à m'avancer dans le monde. C'est le bois sec, non le bois vert, qui fait le feu le plus brillant. Mais comme ce maraud de postillon nous mène doucement. Holà, hé ! l'ami, un peu plus vite ! Douze milles à l'heure et six pence par mille. Donnez-moi votre bourse, Maltravers, il convient que je sois le banquier, comme le plus âgé et le plus sage ; nous réglerons nos comptes à la fin du voyage. Par Jupiter ! quelle jolie fille ! »

LIVRE II.

Θνητῶν δ' ἄφρα τις ἀνθον ἔχη πολυήρατον ἦδης,
Κοῦφον ἔχων θυμῶν, πόλλ' ἀτέλεστα νοεῖ.

A celui qui possède la fleur de la jeunesse,
les vains songes et le cœur sans repos.

SIMONIDE.

Il y eut certainement quelque chose de singulier dans mes sentiments pour cette charmante femme.

ROUSSEAU.

On donnait un bal splendide à l'hôtel de l'ambassadeur d'Autriche à Naples ; une foule de ces oisifs, jeunes ou vieux, qui s'attachent au char de la beauté régnante, se pressait autour de madame de Ventadour. En général, le caprice décide plus souvent que le goût dans l'élection d'une reine d'Idalie. Rien ne cause plus d'étonnement à un étranger que la première vue de celle à laquelle le monde a donné la pomme d'or. Cependant il finit le plus souvent par tomber dans l'idolâtrie populaire, et passe avec une incroyable rapidité du scepticisme indigné à la vénération superstitieuse. En effet, mille choses, outre la pure régularité des traits, contribuent à composer la Cithérée de l'heure : le tact social, le charme des manières, certain éclat piquant, indéfinissable ; où le monde trouve les Grâces, il proclame Vénus. Il faut dire encore que peu de personnes arrivent à la suprême

matie, en quelque genre que ce soit, sans le concours de circonstances fortuites et étrangères au sujet de la célébrité. Quelques qualités ou quelques faits singuliers jettent en général du mystère ou de l'attrait sur ces personnes. Monsieur tel possède-t-il un si grand génie? madame telle une si rare beauté? dites-vous d'un air incrédule. Oh! oui, dira-t-on; savez-vous toute son histoire? Il ou elle est telle chose, telle aventure lui est avenue. L'idole est intéressante par elle-même, et l'on adore ses attributs.

En ce moment madame de Ventadour était la beauté de Naples; et bien qu'il y eût dans la salle cinquante femmes plus belles qu'elle, personne n'aurait osé le dire. Les femmes reconnaissaient aussi sa prééminence, parce qu'elle possédait, à un degré rare, même en France, l'art de la toilette; et les dames admettent avec assez de candeur le mérite de cet art essentiellement féminin, que toutes étudient et dans lequel un si petit nombre a le bonheur d'exceller. Jamais une femme ne conviendra de la beauté d'un visage coiffé d'un chapeau mal tourné, ou ne consentira à déclarer laide une femme dont les bonnets sont irréprochables. Madame Ventadour exerçait de plus le pouvoir enchanteur d'une politesse aisée et noble, à laquelle l'habitude avait mis la dernière main, mais que le rang semblait avoir empruntée à la nature. Dans tous ses mouvements, dans l'air de son visage, elle était

grande dame. Descendue de l'une des plus anciennes maisons de France, on l'avait mariée, à seize ans, à un homme de naissance égale à la sienne, mais vieux, sot et prétentieux, véritable caricature du seigneur français, espèce maintenant presque tout à fait perdue. Cependant la vertu de la dame était sans tache; les uns disaient: Grâce à son orgueil; d'autres: Grâce à sa froideur. Son esprit avait l'agrément, la finesse de l'esprit de cour dans sa meilleure acception; sa vivacité était accompagnée de mesure; mais ses formes, toutes françaises, étaient bien éloignées de la taciturne et léthargique imperturbabilité anglaise. Il est facile en effet aux gens silencieux de se donner un vernis de distinction. Un laquais avait épousé une dame riche; il avait peur d'être ridicule aux yeux des hôtes que sa nouvelle fortune rassemblait à sa table; un ecclésiastique d'Oxford lui donna cette excellente recette pour se tirer d'affaire. « Portez un habit noir et retenez votre langue. » Le laquais suivit le conseil, et bientôt on le cita comme un des gentilshommes de la province qui se présentaient le mieux. La conversation est l'unique pierre de touche de la vraie délicatesse, de la grâce subtile dont se compose l'idéal moral des grandes manières.

Madame de Ventadour était assise un peu loin des danseurs; derrière son fauteuil, le silencieux dandy anglais lord Taunton, vêtu avec une recherche exquise, se tenait debout, ne perdant pas un

pouce de sa taille superbe ; le sentimental baron allemand Von Schönberg, couvert d'ordres, les cheveux et les favoris ajustés par une main savante, soupirait à sa gauche ; et le ministre de France, avisé, disert, affable, occupait le siège à sa droite ; autour d'elle se pressait une foule de secrétaires diplomatiques et de ces princes italiens dont la banque est une table de jeu, qui n'ont pour tout bien que leur galerie, et qui vendent un tableau comme un gentilhomme anglais fait couper un bois quand les cartes ne leur sont pas favorables. La charmante Française avait des attraits pour tous : des sourires pour le silencieux, du badinage pour le gai, de la politique pour le Français, de la poésie pour l'Allemand, pour tous l'éloquence de la beauté aimable. Elle était dans ses jours les plus brillants ; la plus légère nuance de rouge possible animait sa peau transparente, faisait valoir ses grands yeux parlants, dans lesquels certaine douceur secrète, presque particulière à la France, se montrait à travers leurs vives étincelles, une douceur également éloignée de la langueur inintellectuelle de l'œil espagnol et de la fierté majestueuse et arrêtée du regard italien. Sa robe de velours noir, son chapeau gracieux, orné de plumes élégantes, contrastaient heureusement avec la blancheur d'albâtre de ses bras et de son cou ; et le critique le plus froidement minutieux, en voyant ces yeux enchanteurs, ce teint délicieux, ces lèvres si fraîches, ces petites dents

d'ivoire, n'aurait pu observer que le menton était un peu trop pointu, la bouche trop grande, et que le nez, si beau de face, était loin d'être parfait de profil.

« Êtes-vous allée à la Strada Nuova, aujourd'hui, madame ? dit l'Allemand d'un son de voix aussi doux que s'il eût prononcé le vœu d'un éternel amour. — Oui, sans doute ; et pourrions-nous passer notre matinée autrement, nous autres femmes ? répliqua madame de Ventadour. Notre vie, du berceau à la tombe, est une flânerie perpétuelle. Promenade et foule, voilà tout ! et toujours le même cercle. Nous ne voyons le monde que du haut de notre calèche. — C'est la plus agréable manière de le voir, dit le Français. — *J'en doute*. La pire des fatigues est celle qu'on gagne sans exercice. — Voulez-vous me faire l'honneur de valser ? » dit le grand Anglais, qui croyait comprendre que madame de Ventadour aimait mieux danser que de rester assise. Le Français sourit. « Lord Taunton comprend et désire pratiquer votre théorie, madame, » dit l'ambassadeur.

Lord Taunton sourit parce que les autres souriaient, et aussi parce qu'il avait de belles dents ; mais il semblait attendre une réponse avec anxiété.

« Non pas ce soir, milord ; je danse rarement, dit la belle dame. Mais quelle est, je vous prie, cette jolie personne ? Ces Anglaises ont des teints d'un éclat délicieux ! Et ce monsieur là-bas ? le jeune,

je veux dire, continua-t-elle sans attendre la réponse à sa première question; ce monsieur qui s'appuie contre la porte, qui est-il? — L'homme aux moustaches noires? dit lord Taunton. C'est un de mes cousins. — Oh! non, je ne parle pas du colonel Belfield, je le connais; il est très-amusant! Non, celui dont je parle n'a point de moustaches. — Ah! c'est ce grand Anglais, à l'œil brillant, au front élevé, dit le diplomate français: il vient d'arriver de l'Orient, si je ne me trompe. — C'est une physionomie frappante, dit madame de Ventadour; il y a quelque chose de chevaleresque dans ce caractère de tête. Il est noble sans doute, lord Taunton? — Il est ce que vous appelez *noble* et ce que nous appelons *gentilhomme*, répliqua le lord. Son nom est Maltravers, M. Maltravers. Il a depuis peu atteint sa majorité, et possède, je crois, une propriété assez considérable. — M. Maltravers seulement, monsieur? répéta madame de Ventadour. — Vous savez, dit le ministre français, qu'un gentilhomme anglais n'a pas besoin d'un *de* ou d'un titre pour se distinguer d'un roturier. — Je sais cela, mais ce jeune homme me paraît au-dessus des simples gentilshommes. Il a une sorte de grandeur; ce n'est pas, à vrai dire, la grandeur de convention qui tient au rang. Peut-être il paraîtrait le même quand il serait né paysan. — Vous ne le trouvez pas beau, j'imagine? dit lord Taunton presque avec colère (car lord Taunton était une beauté mâle, et les beautés mâles sont

quelquefois jalouses, comme celles de l'autre sexe). — Beau, je ne dis pas cela, répliqua madame de Ventadour en souriant. Il a plutôt une belle tête qu'un beau visage. Je voudrais savoir s'il a de l'esprit; mais tous vos Anglais, milord, sont bien élevés. — Oui, profonds, profonds, nous sommes profonds, et non superficiels, dit lord Taunton en tirant ses manchettes. — Madame de Ventadour veut-elle bien me permettre de lui présenter un de mes compatriotes? dit l'ambassadeur anglais en s'approchant du groupe, M. Maltravers. »

Madame de Ventadour sourit à demi, rougit à demi, lorsqu'en levant les yeux, elle vit le visage fier et sérieux qu'elle venait de remarquer penché vers elle avec admiration.

La présentation faite, les monosyllabes ordinaires échangés, le diplomate français se leva et se promena dans la salle avec le ministre anglais. Maltravers eut le bonheur de s'emparer du siège vacant.

« Avez-vous été longtemps hors de votre pays? demande la dame. — Quatre ans seulement; et cependant assez longtemps pour me demander si je ne serais pas plus étranger en Angleterre qu'ailleurs. — Vous avez été en Orient? j'envie cette bonne fortune. La Grèce, l'Égypte, quels souvenirs! En voyageant dans le passé, vous avez accompli le souhait de madame d'Épinay; vous avez échappé à la civilisation pour rentrer dans le roman. — Cependant madame d'Épinay a passé sa vie à

faire de jolis romans au milieu d'une très-agréable civilisation. — Ah! vous connaissez ses Mémoires?» dit madame de Ventadour; et son visage se colora légèrement. « Peu de gens trouvent le temps, dans le courant entraînant d'une littérature plus excitante, de lire les écrits de second ordre du siècle précédent. — Ces écrits du second ordre ne sont-ils pas souvent les plus charmants, surtout quand l'infériorité intellectuelle semble tenir à une délicatesse, peut-être à une faiblesse de sentiment aimable, touchante? Les Mémoires de madame d'Épinay ont ce caractère. Ce n'était pas une femme vertueuse, mais elle sentait la vertu et l'aimait. Ce n'était pas une femme de génie, mais elle était susceptible de toutes les impressions auxquelles le génie est sujet. Certaines personnes ont en effet les goûts, le tempérament du génie sans son pouvoir créateur. Elles ont le même système nerveux, et n'ont pas tout à fait les mêmes facultés d'intelligence. Elles sentent vivement, et cependant elles expriment faiblement. Ces personnes ont toujours une tendance inexplicable à l'exagération, et la plupart sont les créatures d'une civilisation de cour. Les Mémoires français fourmillent d'exemples de ce genre. Il est intéressant d'observer la lutte de ces êtres sensitifs contre la léthargie d'une société insipide, mais brillante, qui les endormait en les éblouissant. Et ces exemples nous intéressent directement : car, ajouta Maltravers d'un ton de voix

plus grave, combien en est-il parmi nous qui peuvent y voir leur image comme dans un miroir ! »

Et le baron allemand, qu'était-il devenu? il faisait l'aimable à l'autre bout de la salle. Et le lord? il laissait tomber ses nonchalants monosyllabes parmi les dandys de l'embrasure de la porte. Et les satellites inférieurs? ils dansaient, chuchotaient, faisaient l'amour ou buvaient de la limonade. Et madame de Ventadour était restée seule avec le jeune étranger au milieu d'une foule de huit cents personnes; et leurs lèvres parlaient sentiment, et leurs yeux en faisaient l'application involontaire.

Pendant qu'ils causaient ainsi, Ernest tressaillit presque en entendant derrière lui une voix aigre et pédante dire en français : « Hein ! hein ! je vois les choses à ma manière. »

Madame de Ventadour se retourna et sourit. « C'est mon mari, dit-elle d'un ton calme; permettez-moi de vous le présenter. »

Maltravers se leva, et salua un petit homme fluet dont la toilette était extrêmement soignée et dont le nez long et pointu portait d'immenses lunettes.

« Enchanté de faire votre connaissance, monsieur ! dit M. Ventadour. Êtes-vous depuis longtemps à Naples?... beau temps ! mais il ne peut durer; hein ! hein ! j'ai ma manière de voir. Point de nouvelles de votre parlement?... il sera dissous incessamment ! L'opéra était bien mauvais à Londres cette année;... hein ! hein ! j'ai ma manière de voir. »

Ce rapide monologue fut débité avec les gestes convenables. M. de Ventadour commençait chaque phrase par une sorte de salut, et quand il arrivait à la conclusion invariable qui attestait sa perspicacité, il faisait un signe mystérieux en passant son index le long de son nez, lequel prenait part, de son côté, à la démonstration par trois froncements convulsifs qui semblaient ébranler sa base.

Maltravers regardait, muet de surprise, l'associé conjugal de la gracieuse créature assise à côté de lui; et M. de Ventadour ayant dit tout ce qu'il croyait nécessaire de dire, termina son éloquent discours en assurant qu'il serait charmé de voir M. Maltravers à son hôtel. Alors se tournant vers sa femme, il l'assura en termes non moins explicites que l'heure était avancée et qu'il était à propos de se retirer. Maltravers s'éloigna, et en regagnant la porte il fut saisi par notre vieille connaissance Lumley Ferrers.

« Venez, mon cher, dit celui-ci, je vous attends depuis une demi-heure. Allons! Mais peut-être, parce que je meurs d'envie d'être dans mon lit, vous aurez la fantaisie de rester au souper. Certains gens se soucient peu des sentiments des autres! — Non, je suis à vos ordres. » Et les jeunes amis descendirent l'escalier et s'acheminèrent le long de la Chiaja vers leur hôtel. En arrivant au large espace sur lequel il était situé en face de la mer qui semblait dormir, belle et tranquille, entre les bras

de la rive circulaire, Maltravers, qui avait jusqu'alors prêté l'oreille en silence à la volubilité de son ami, s'arrêta brusquement, et s'écria :

« Regardez la mer, Ferrers..., quel spectacle! quel air délicieux! Comme la clarté de la lune est suave et douce! Ne vous figurez-vous pas les anciens aventuriers grecs, premiers fondateurs de cette divine Parthénope, la favorite de l'Océan, admirant ces belles vagues et cessant de regretter leur patrie? — Je ne saurais me figurer rien de semblable, dit Ferrers. Croyez-moi, les susdits messieurs étaient, à pareille heure, étendus dans leur lit, à moins qu'ils ne fussent occupés de quelque entreprise de piraterie; car ces anciens colons grecs étaient de grands coquins. — Avez-vous quelquefois composé des vers, Lumley? — Assurément j'en ai fait. Quel homme un peu intelligent n'a pas été poète une fois en sa vie? La poésie et la petite vérole sont deux maladies inévitables. — Et avez-vous senti la poésie? — Comment? — Oui, par exemple, si vous placez la lune dans vos vers, la sentez-vous briller dans votre cœur? — Mon cher Maltravers, si j'emploie la lune dans mes vers, ce ne peut être que pour rimer avec brune, lagune, etc. La nuit avec sa robe brune vient assez bien à la fin d'un premier hexamètre; et la lune est marquée comme le relais suivant: rentrons. — Non, je veux rester ici. — Cela n'a pas le sens commun. — Au clair de lune, il n'y a pas de bon sens à avoir le

sens commun. — Quoi ! nous qui avons grimpé sur les pyramides et navigué sur le Nil, et vu la magie du Caire ! nous qui avons failli être assassinés, bosphorisés à Constantinople parce que vous vous êtes obstiné à suivre une vieille femme... — Ah ! ne parlez pas de cela... Ma belle Géorgienne ? — Bien, dis-je, est-ce à nous, après avoir couru tant d'aventures, vu tant de scènes, ramassé en quatre ans des événements suffisants pour satisfaire le plus vorace cormoran de roman, quand il vivrait âge de phénix, est-ce à nous de faire les gentils et de soupirer à la lune, comme des écoliers sans cravate, à bord du paquebot de Margate ? C'est extravagant, je le répète ; nous avons vécu trop longtemps pour conserver notre sensibilité imberbe. — Peut-être avez-vous raison, Ferrers ; cependant je puis encore jouir d'une belle nuit. — Oh ! si vous aimez les mouches dans votre soupe, comme le disait l'homme à son hôte en replaçant ces noirs insectes dans la soupière ; si vous aimez les mouches dans la soupe, c'est bel et bon, vous êtes bien le maître. *Buona notte.* »

Ferrers avait sans doute raison en théorie. Quand on a connu les aventures réelles, on devient d'une sensibilité moins morbide. La vie est un sommeil dans lequel on rêve plus au commencement et à la fin ; le milieu est trop absorbant pour permettre les songes. Toutefois, Maltravers n'avait pas tort de son côté, en disant que l'on peut toujours sentir

le charme d'une belle nuit, spécialement sur les rives de Naples.

Maltravers se promena quelque temps ; son cœur reprit du calme. De vieilles poésies retentissaient à son oreille, d'anciens souvenirs passaient dans son cerveau. Mais les doux regards de madame de Ventadour éclairaient les ombres du passé. Délicieuse ivresse ! liqueur du vase couleur de rose, qui ressemble à l'amour et qui n'est que de la fantaisie !



Alors le porteur de palme parla ainsi : Malheur à l'homme qui lâche la bride aux passions ! Elles sont faibles , à peine imperceptibles à leur commencement ; mais bientôt , grâce à notre indulgence , elles prennent un accroissement effrayant . Il ne faut pas attendre , pour les combattre , qu'elles soient dans toute leur force .

SPENCER.

Maltravers allait souvent à l'hôtel de Ventadour, où l'on recevait grand monde deux fois la semaine, et, trois autres jours, seulement les amis. Bientôt le jeune Anglais fut admis dans cette dernière classe de visiteurs. Madame de Ventadour avait passé une partie de son enfance en Angleterre, ses parents ayant émigré ; elle parlait anglais correctement et facilement, et cela plaisait beaucoup à Maltravers, parce que, si la langue française lui était assez familière pour la conversation ordinaire, il n'aurait pas aimé à risquer ses meilleures pensées sur un terrain étranger, et tout homme qui compte plus sur son esprit que sur ses avantages personnels, partage avec lui ce sentiment. Nous sommes peu soucieux des fautes d'accent, de grammaire ou

d'idiomes, que nous pouvons commettre en disant des riens ; mais si nous voulons exprimer quelque chose de la poésie renfermée dans notre âme, nous frémissons à l'idée du plus insignifiant solécisme.

Cette crainte de mal dire, Ernest devait plus qu'un autre l'éprouver, d'abord parce qu'il venait à peine de passer de l'insouciance de l'adolescence à l'état d'homme, et l'orgueil à cet âge est extrêmement chatouilleux ; ensuite il avait l'amour inné de l'ordre, de la convenance ; ce penchant se montrait dans les moindres bagatelles, et l'avait préservé de cette affectation de négligence personnelle commune à beaucoup de jeunes gens. Une netteté habituelle et militaire, et l'observation rigide des règles du bon goût, lui tenaient lieu d'attention laborieuse à l'égard de ses équipages et de sa toilette.

Maltravers ne s'était pas demandé deux fois en sa vie s'il était beau ; il savait, comme la plupart des hommes qui connaissent les femmes, que, pour obtenir leur amour, la beauté est peu de chose ; l'air, les manières, la conversation, telle qualité, telle circonstance à laquelle on peut s'intéresser, voilà ce qui fait aimer. L'homme beau ne gagne souvent rien de plus, outre l'admiration de ses tantes, que le plaisir d'entendre les servantes s'écrier : *C'est un Amour !*

Pour terminer la digression, nous disions donc que Maltravers était charmé de pouvoir parler sa

langue avec madame de Ventadour. Leur conversation commençait généralement en français, et tournait tout doucement vers l'anglais. Tous deux étaient éloquents; mais ils présentaient le contraste le plus marqué dans les vues mentales et les particularités d'expression. Madame de Ventadour voyait tout en femme du monde; ses pensées avaient de la justesse; elle ne manquait pas de sentiments tendres et délicats, mais tout cela était jeté dans le moule social. Les influences sociales l'avaient formée, et son esprit trahissait son éducation. En même temps vive, spirituelle et mélancolique, mélange plus commun qu'on ne pense, elle était disciple de cette philosophie caustique, produite par la satiété. Dans la vie qu'elle menait, ni son cœur, ni sa tête n'étaient occupés. Elle sentait parfois avec angoisse le vide du grand monde, et n'avait qu'une opinion assez basse de la nature humaine. C'était en effet la femme des Mémoires français, une de ces séduisantes et spirituelles Aspasiades de boudoir, qui intéressent par leur grâce légère, leur raffinement exquis, et savent échapper au reproche de frivolité superficielle par une connaissance consommée du système social dont elles font partie, et de plus par un mécontentement touchant, et à demi voilé, des futilités sur lesquelles leurs talents et leurs affections sont forcés de s'exercer. Ce sont ces sortes de femmes qui souvent, après une jeunesse de faux plaisirs, finissent par une

vieillesse de fausse dévotion. Elles forment une classe particulière dans les pays et dans les rangs où l'on voit briller et s'attrister cet être si gai en apparence, et au fond si malheureux, la femme qui n'a point de *chez-soi*.

Valérie de Ventadour était un spécimen de la vie humaine, tout nouveau pour Maltravers, et celui-ci était peut-être également nouveau pour l'aimable Française. Ils se délectaient dans la société l'un de l'autre, bien qu'ils fussent rarement du même avis.

Madame de Ventadour montait à cheval, et Maltravers était un de ses compagnons ordinaires; un de ses compagnons, car elle avait trop de respect pour la bienséance pour se permettre un *cavalier seul*. Et quels beaux paysages ils exploraient dans leurs excursions journalières!

Maltravers était familier avec les immortels ouvrages des anciens; mais la poésie, la manière de penser, les habitudes des aimables Grecs, des voluptueux Romains, ne lui étaient pas moins connues, et formaient la partie usuelle de ses souvenirs, de ses sources de pensées. Son esprit s'était saturé du Pactole de l'antiquité; et chaque flot détachait un grain d'or du classique Tmolus. Cette connaissance des morts, souvent inutile, est d'un charme indicible appliquée aux lieux dans lesquels vécurent ces morts illustres. On se soucie peu des anciens sur la colline de Highgate; mais à Baies, à Pompéi, sous les ombrages virgiliens, on a soif

d'intimité avec les grands personnages de l'antiquité. Quel *cicerone* précieux était Ernest Maltravers pour la curieuse et vive Française ! Comme elle écoutait les récits d'une vie plus élégante que celle de Paris, d'une civilisation que le monde ne reverra jamais, et c'est *tant mieux*, car elle était corrompue jusqu'à la moelle, en dépit de ses couleurs de glorieuse santé. Ces noms si froids, ces ombres sans substance sur lesquels madame de Ventadour avait si souvent bâillé en lisant des squelettes d'histoires, maintenant, ressuscités par l'éloquence de Maltravers, ils brillaient, se mouvaient, s'asseyaient à leurs festins, chantaient leurs amours, étaient sages et fous, joyeux et tristes comme des êtres vivants. D'autre part, Maltravers apprenait mille nouveaux secrets du monde actuel, de la bouche de la pénétrante Valérie ; quel pas immense dans la philosophie franchit un jeune homme d'une intelligence supérieure, quand il compare ses théories et son expérience avec celles d'une femme du monde, spirituelle et capable de réfléchir ! Peut-être ce pas ne l'élève point, mais il l'éclaire et le raffine. Quelle infinité de mystères du caractère humain, minutieux et cependant très-importants, que de sagesse pratique il peut tirer sans s'en apercevoir du persiflage étincelant d'une telle compagne ? Notre éducation est difficilement complète sans cette dernière touche.

« Ainsi, vous pensez que ces majestueux Romains

n'étaient pas après tout si différents de nous ? » disait un jour Valérie en jetant les yeux sur la même terre, la même mer qui furent contemplées par le voluptueux mais auguste Lucullus.

« Dans les derniers temps de leur république, un coup d'œil sur leur état social suffit pour montrer sa ressemblance générale avec le nôtre. Leur système politique était, comme chez nous, une aristocratie nombreuse et forte, une aristocratie agitée, tumultueuse, mais dont l'ambition et la culture intellectuelle étaient entretenues par le grand océan démocratique qu'elle entendait incessamment hurler au-dessous et autour d'elle. Là vous voyez une immense séparation entre le riche et le pauvre, une noblesse somptueuse, opulente, éclairée, cependant à peine élégante et raffinée ; un peuple aspirant ardemment à une liberté plus parfaite, mais toujours sujet, dans les moments de crise, à se laisser subjugué par une vénération antique et profondément enracinée pour cette même aristocratie contre laquelle il luttait ; une brèche largement ouverte dans toutes les murailles des privilèges, des coutumes pour tous les genres de talents ; mais un respect si profond, si universel pour la richesse, que l'esprit le plus noblement organisé devenait avare, vénal, rapace, presque sans s'en douter ; que l'homme du peuple élevé à la grandeur ne se faisait aucun scrupule de s'enrichir par les abus qu'il affectait de déplorer avant son élévation ; que l'homme

qui serait mort pour sa patrie ne pouvait s'empêcher de la piller. Cassius, ce patriote grave et inébranlable, avec son cœur de fer, avait, vous le savez, une main avide et qui ne pouvait résister à la vue de l'or ! Mais quel coup fut porté aux espérances, aux rêves du monde par la défaite du parti de la liberté après la mort de César ! Combien de générations d'hommes libres sont tombées à Philippes ! En Angleterre peut-être nous aurons enfin la même lutte ; en France, de même (théâtre plus vaste avec de plus inflammables acteurs), on prévoit déjà cette tempête qui ébranla Rome dans ses fondements, et finit par remplacer le généreux César par l'hypocrite Auguste, qui détruisit le patriciat colossal pour faire place aux nains de cour, et voler au peuple la substance de la liberté en lui en laissant l'ombre. Comment finira le conflit dans le monde moderne ? qui peut le dire ? Mais, lorsqu'une nation jouit déjà d'un degré de liberté constitutionnelle, les efforts du principe démocratique et du principe aristocratique doivent être périlleux et terribles. S'il s'agit d'un peuple contre un despote, il ne faut pas être grand prophète pour prédire la fin de la contestation. Mais le changement d'un état aristocratique à un état populaire présente une perspective sans bornes où l'on ne distingue que des ombres vagues, des nuages, des ténèbres. Si la tentative manque, l'horloge du temps est au retard pour des siècles ; si elle réussit...

Maltravers s'arrêta.

« Et si elle réussit ? dit Valérie. — Alors les hommes auront réalisé une de leurs utopies, s'écria Ernest l'œil étincelant. Mais du moins, reprit-il, dans l'Europe moderne, le champ est bien préparé pour l'expérience. Nous n'avons plus cette malédiction de l'esclavage, cette lèpre qui corrompait tous les systèmes des anciens, et entretenait une guerre alternative entre le riche et le pauvre. Et nous avons la presse, qui sert non-seulement de soupape de sûreté pour les passions, mais de registre où sont consignés les gains et les pertes, résultat des épreuves de chaque jour, de chaque heure. Non, le peuple qui conserve et consulte de tels registres, ne peut faire banqueroute. A l'égard de la société, des plaisirs, des occupations, des goûts, des originalités d'esprit chez les anciens Romains, la satire d'Horace nous montre à quel point ils nous ressemblaient sous ces rapports ; nous y voyons nos propres folies comme dans un miroir, et l'on pourrait croire ces pages faciles écrites à la Chaussée-d'Antin, ou dans May-Fair. Cependant une seule chose rend le monde moderne bien différent de l'ancien. — Quelle est-elle ? — Les anciens ne connaissaient point cette délicatesse dans les tendres affections qui caractérisent les descendants des Goths, dit Ernest ; et sa voix trembla légèrement ; ils cédaient aux sens le monopole de ce qu'ils auraient dû pour le moins partager avec la raison

et l'imagination. Leur amour était un brillant et volage papillon, non le papillon emblème de l'âme.»

Valérie soupira, regarda timidement le jeune philosophe; mais il avait détourné ses yeux.

« Peut-être, dit-elle après une courte pause, notre vie se passe plus heureuse sans amour. Dans notre système social moderne, nous avons, je pense (et elle pensait en effet ce qu'elle disait, bien que cette opinion soit peu commune chez les femmes), oui, nous avons donné trop de prépondérance à l'amour sur les autres stimulants de la vie. On nous apprend à le rêver dans notre enfance; dans la jeunesse, nos livres, nos conversations, nos jeux, nos spectacles en sont remplis. On nous élève à considérer l'amour comme le point essentiel de l'existence, et cependant quand vient le moment de l'épreuve, le moment de satisfaire des désirs inculqués et fomentés, il arrive neuf fois sur dix, que nous nous trouvons malheureuses, perdues à jamais. Non, monsieur Maltravers, ce n'est pas en ce monde qu'il faut prêcher la philosophie de l'amour. — Et Valérie de Ventadour parle-t-elle par expérience? dit Ernest en regardant fixement le visage changeant de sa compagne. — Non, et j'espère n'avoir jamais cette expérience, » répondit Valérie avec force.

La lèvre d'Ernest se releva légèrement, son orgueil était piqué.

« Je donnerais la plus grande partie de mes

rêves d'avenir, pour vous entendre révoquer ce sentiment, dit-il. — Nous avons dépassé nos compagnons, monsieur, dit froidement Valérie; et elle retint son cheval. Ah! monsieur Ferrers, reprit-elle, lorsque ce dernier et le bel Allemand sentimental la rejoignirent, vous êtes trop galant; je reconnais à présent que vous vouliez me faire un compliment, en assurant que vous ne pourriez me suivre; votre ami n'a pas été si poli. — Non, repartit Ferrers qui n'était pas homme à faire un compliment sans en espérer un retour satisfaisant, ce n'est pas cela; mais comme vous étiez, vous et Ernest, perdus parmi vos vieux Romains, notre ami le baron a profité de cette occasion pour me nommer toutes les dames qui l'ont adoré. — Ah! monsieur Ferrers, que vous êtes malin! dit Schomberg d'un air de confusion convenable. — *Malin?* point du tout. Je ne parle pas par envie; jamais je n'ai été adoré, Dieu merci: cela doit être furieusement ennuyeux! — Je vous félicite de la sympathie qui existe entre vous et Ferrers, » dit tout bas Maltravers à Valérie.

Elle rit; mais pendant le reste de la promenade elle fut pensive et distraite. Plusieurs jours après, les courses à cheval furent suspendues; madame de Ventadour ne se portait pas bien.

III

O amour, ne m'abandonne pas ! mon lot serait trop sombre, trop solitaire si j'étais privée de toi.

HEMANS.

Ernest Maltravers n'était pas aussi moralement bon qu'il l'était à son dernier départ de l'Angleterre. Il avait vécu en des pays où l'opinion publique manque à la fois d'influence et de sévérité, et cela ne rend pas les hommes meilleurs. De plus, jeté dans la vie active avec des passions ardentes et une supériorité intellectuelle très-marquée, les premières l'avaient entraîné dans plus d'une erreur, des suites desquelles il avait été délivré par l'autre ; il avait donc senti la nécessité de renforcer celle-ci afin de la mettre en état de résister à la fraude aujourd'hui, demain à la violence. Il avait endurci son cœur à la surface, mais le fond était encore frais et vivant. Une grande partie de sa vénération chevaleresque pour les femmes avait disparu ; il commençait à les voir plutôt comme des jouets que comme des idoles, et pensait qu'elles trompaient aussi souvent qu'elles étaient trompées. D'ailleurs,

il croyait avoir aperçu que leurs sentiments étaient en général moins profonds qu'elles ne le prétendaient, et qu'on pouvait les trahir sans craindre de briser leurs cœurs. Ajoutons à cela que Maltravers avait passé ces deux dernières années sans aucun objet de poursuite arrêté et important ; il avait donc vécu sur le capital de ses facultés et de ses affections, comme un prodigue imprévoyant ; et c'est une chose très-pernicieuse, pour un homme ardent et capable, que l'absence d'un but principal dans son existence.

En considérant toutes ces circonstances, on sera peu surpris que Maltravers fût tombé dans une sorte d'égoïsme involontaire et non calculé qui l'induisait à chercher son amusement sans trop s'occuper du mal que d'autres ou lui-même pourraient en souffrir par la suite ; enfin, il était devenu plus personnel, moins généreux.

À l'égard de ses rapports actuels avec madame de Ventadour, il n'avait formé aucun plan : il était intéressé, excité. Les manières de Valérie, qui, tour à tour, flattaient et piquaient son amour-propre, avaient donné la vanité et l'orgueil pour auxiliaires à l'imagination. Il était déterminé à prendre de l'empire sur cet esprit dont la singulière combinaison l'étonnait et le charmait ; cela devint pour lui un objet d'ambition ; et, certes, un objet bien plus insignifiant que la conquête de Valérie de Ventadour aurait pu concentrer toute l'attention, toute l'énergie d'un homme moralement inoccupé. Mal-

travers, il est vrai, n'aurait jamais songé à s'emparer même de la plus tiède partie des affections d'une femme mariée, s'il avait aimé, estimé son mari, s'il avait seulement pensé qu'il fût capable de sentir sa perte. Mais M. de Ventadour, Français frivole et dépravé, semblait tout à fait indifférent à la conduite de sa femme; et cette femme vivait dans une société où chaque dame avait son cavalier : en sorte que, s'il lui plaisait d'aimer Ernest Maltravers, Ernest Maltravers, en profitant d'une si bonne fortune, n'aurait pas cru faire le moindre tort soit à son mari, soit à elle-même. Ernest ne regardait pas au delà des effets individuels; il comptait pour rien les vastes résultats de tout acte vicieux sur la morale sociale. Il vivait alors avec le monde, et le monde le modifiait comme il modifie tous les hommes. Toutefois, il sentait par moment, au fond de son cœur, qu'il ne remplissait pas sa destinée, ses devoirs; et, quand il échappait une minute au théâtre des brillants et froids plaisirs, il était encore hanté par ses anciens et familiers élans vers le beau, le grand, le vertueux. Cependant l'enfer est pavé de belles intentions; et, malgré ces louables velléités, Ernest se laissait captiver par la délicieuse présence de Valérie.

Un soir Ernest, Lumley, le petit ambassadeur français, une jolie Italienne, la princesse de*** composaient seuls la société réunie chez madame de Ventadour. La conversation tomba sur les aven-

tures scandaleuses relatives aux Anglais, et si communes sur le continent.

« Serait-il vrai, monsieur, dit le ministre français gravement en s'adressant à Lumley, que vos compatriotes soient plus immoraux que les autres peuples? C'est une chose étrange, mais en chaque ville où je suis entré, on racontait quelque histoire de laquelle des Anglais étaient les héros. Du scandale français ou italien, je n'en ai pas souvent ouï parler; ce sont *toujours les Anglais* qui figurent dans les anecdotes galantes. — Parce que nous sommes choqués de ces choses et que nous en faisons grand bruit, tandis que vous les prenez tranquillement. Le vice est notre épisode et... votre épopée. — Supposons ce fait vrai, dit le Français en affectant un grand sérieux, si nous trichons au jeu, si nous faisons la cour à une belle dame, nous y mettons de la décence, et nos voisins ne se croient pas obligés de remuer ciel et terre pour cela; ils nous passeront peut-être leur épée à travers le corps, mais ils ne s'aviseront pas de nous citer devant les tribunaux. Chaque peccadille chez vous est regardée comme une affaire d'intérêt public que l'on doit discuter, sur laquelle on doit parler, se récrier, qui doit être proclamée à son de trompe. — J'approuve le système de scandale, dit madame de Ventadour brusquement; dites-en ce que vous voudrez, la crainte préserve la vertu d'un grand nombre de nous autres faibles créatures. Le péché pourrait paraître moins

odieux, si les conséquences entraînées, même par les apparences, ne nous faisaient pas trembler.— Hein! hein! grommela M. de Ventadour en parcourant le salon dans sa tournée de politesse; comment vous portez-vous? comment vous portez-vous? Charmé de vous voir. Soirée maussade... Je soupçonne que nous aurons de la pluie. Hein! hein! j'ai ma manière de voir. Ah! monsieur Ferrers, comment cela va-t-il? Voulez-vous me donner ma revanche à l'écarté? J'ai dans l'idée que je suis ce soir en veine de bonheur. Hein! hein! — A l'écarté! volontiers, » dit Ferrers.

Ferrers jouait bien.

La conservation resta un moment suspendue. Toute la petite société se rassembla autour de la table, toute... à l'exception de Valérie et d'Ernest. Les fauteuils abandonnés laissaient un intervalle entre eux; mais ils furent bientôt près l'un de l'autre; et ils se sentaient embarrassés, parce qu'ils se sentaient seuls.

« Jouez-vous quelquefois? demanda madame de Ventadour, après une pause.—J'ai joué, dit Ernest, je connais ce genre de tentation: je n'ose plus jouer maintenant. J'aime l'excitation du jeu, mais j'ai été humilié par la dégradation qu'elle amène. C'est une ivresse morale plus dangereuse que l'ivresse physique.— Vous en parlez avec chaleur.— Parce que je sens vivement ce que j'exprime. Je gagnai une fois l'argent d'un homme que je respectais et

qui était pauvre. Ses angoisses furent pour moi une terrible leçon. Je rentrai au logis et je fus saisi d'horreur en songeant que la peine d'un autre m'avait causé tant de plaisir. Depuis cette soirée, je n'ai jamais touché les cartes.— Si jeune et si décidé! dit Valérie; et ses yeux et sa voix exprimaient l'admiration. Vous êtes une étrange personne. D'autres auraient été guéris par la perte, vous l'avez été par le gain. C'est une belle chose d'avoir des principes à votre âge, monsieur Maltravers.— Je crains d'avoir plus d'orgueil que de principes. Quelquefois l'erreur est douce; mais il n'est rien de douloureux comme une erreur qui nous fait rougir. Je ne pourrais me résoudre à être honteux de moi-même.— Ah! murmura Valérie, c'est l'écho de ma pensée! » Elle se leva et se rapprocha de la fenêtre. Maltravers resta un moment indécis, puis il la suivit. Peut-être croyait-il à demi que ce mouvement était une invitation.

Devant eux gisait la rue silencieuse, avec ses faibles et rares lumières; au delà, quelques étoiles, luttant contre une atmosphère plus nuageuse que de coutume, montraient partiellement la mer grondante. Valérie s'appuya contre le mur; et les draperies de la fenêtre la dérobaient aux regards de tous ses hôtes, excepté à ceux de Maltravers; mais entre elle et lui était un grand vase de marbre rempli de fleurs. A cette clarté incertaine, les joues brillantes de Valérie semblaient d'une douce et mé-

lancolique pâleur. Jamais Maltravers n'avait senti plus d'amour pour la belle Française.

« Ah ! madame, dit-il d'une voix émue, il est une erreur, si l'on peut la nommer ainsi, qui ne me causera jamais de honte ? — Réellement ? » dit Valérie avec un tressaillement non affecté, car elle ne le croyait pas si près d'elle. En parlant, elle cueillait les fleurs du vase qui les séparait : petit manège féminin assez ordinaire. Cette main délicate, presque transparente, Ernest la contemplait, ses yeux se reportaient ensuite sur le visage, puis encore sur la jolie main. Les objets extérieurs nageaient devant lui... un instant de plus, et par une impulsion irrésistible, la belle main était dans la sienne.

« Pardon ! pardon ! dit-il d'une voix étouffée, cette erreur, elle est dans le sentiment que j'ose avouer pour toi. »

Valérie leva sur lui ses grands yeux rayonnants et ne fit aucune réponse.

Ernest continua : « Tu peux me gronder, me mépriser, me haïr, si tu le veux, Valérie, je t'aime. »

Valérie retira sa main et resta silencieuse. « Parle-moi, dit Ernest en se penchant vers elle ; un mot, je t'implore, parle-moi ! »

Il s'arrêta ; point de réplique. Il écoutait, respirant avec peine, et il entendit des sanglots retenus. Cette femme du grand monde, si fière, si sage, si supérieure, était en ce moment aussi faible que la plus simple jeune fille qui ait jamais écouté un

amant. Mais combien les sentiments qui la rendaient faible étaient compliqués ! quelles émotions douces et graves se mêlaient dans ce qu'elle éprouvait !

« Monsieur Maltravers, dit-elle en recouvrant sa voix, encore profonde, cependant plus ferme, moins voilée qu'elle ne l'était ordinairement ; le dé est jeté ; je viens de perdre l'ami pour lequel j'aurais consenti à mourir, ne pouvant vivre pour son bonheur. J'aurais dû prévoir cela ; mais j'étais aveugle. Pas un mot de plus ; venez me voir demain ; et maintenant, laissez-moi ! — Mais, Valérie !... — Ernest, dit-elle en posant légèrement sa main sur celle du jeune homme, *il n'est rien d'aussi douloureux qu'une erreur qui nous fait rougir.* »

Avant qu'il eût pu répliquer à la citation de son malencontreux aphorisme, Valérie était assise à la table à jeu, à côté de la princesse italienne.

Maltravers aussi rejoignit le groupe. Il attachait ses regards sur madame de Ventadour ; il vit son visage calme ; pas la plus légère trace d'émotion ne s'y montrait. Sa voix, son sourire, ses gracieuses manières de cour, tout cela était comme à leur première entrevue.

Ces femmes, de quelle hypocrisie profonde elles sont douées ! murmurait en lui-même Ernest ; et ses lèvres se contractaient par un mouvement dédaigneux, qui troublait maintenant assez souvent l'expression bienveillante et sereine, dominante sur ses traits dans sa première jeunesse, avant qu'il eût

appris à mépriser. Mais Maltravers se trompait à l'égard de la femme qu'il osait mépriser.

Il sortit bientôt du palais, et rentra à son hôtel. Il allait et venait dans son cabinet de toilette, quand Ferrers le rejoignit. Le temps où celui-ci exerçait de l'influence sur Maltravers était passé. L'adolescent était devenu l'égal de l'homme dans le maniement de cette épée à deux tranchants, la raison. Maintenant Ernest avait la conscience calme de sa supériorité. Il ne pouvait confier à Ferrers ce qui s'était passé entre lui et Valérie. Lumley Ferrers avait une rudesse de sentiment qui le rendait peu propre à servir de confident, lorsqu'il s'agissait de matières dans lesquelles le cœur était pour quelque chose. En des moments de folle gaieté, au milieu d'aventures frivoles, Ferrers était charmant; mais dans la tristesse ou dans les heures d'excitation profonde, Ferrers était l'homme qu'on aurait souhaité à mille lieues!

« Vous êtes maussade ce soir, *mon cher*, dit Lumley en bâillant, je suppose que vous avez envie de dormir. Certaines personnes sont si impolies, si égoïstes, qu'elles ne pensent jamais à leurs amis. Qui s'aviserait de me demander ce que j'ai gagné à l'écarté? Mais ne vous levez pas trop tard demain, je ne puis souffrir de déjeuner seul, et je ne reste jamais au lit plus tard que neuf heures moins un quart; je hais les égoïstes, les gens mal élevés. Bonne nuit. »

Ainsi disant, Ferrers se retira dans sa chambre, où il eut avec lui-même le soliloque suivant, tandis qu'il se déshabillait lentement : « Je pense que j'ai tiré de cet homme tout ce que je puis en tirer. Nous ne pouvons pas rester attelés ensemble plus longtemps. Je commence peut-être à me lasser moi-même de ce genre de vie. Mais c'est trop tôt. Je deviendrai ambitieux, quand il le faudra; user de la jeunesse, ce n'est pas un mauvais calcul; à trente-quatre ou trente-cinq ans, il est temps de considérer quel rôle on jouera à cinquante! »

IV

La plus dangereuse tentation est celle qui nous pousse au mal, en aimant la vertu.

Mesure pour mesure.

La voir demain?... Ce demain est arrivé ! pensait Ernest en quittant, le jour suivant, une couche que le sommeil n'avait point visitée. Cependant, avant qu'il eût obéi aux appels impatients de Ferrers, qui lui avait fait dire qu'il ne faisait jamais attendre personne, son domestique entra avec un paquet venu d'Angleterre. Il avait été apporté par un de ces rares courriers envoyés de notre île à cette Naples qui serait un marché si lucratif pour le commerce anglais si les rois napolitains s'embarrassaient un peu du commerce et les sénateurs anglais de la politique étrangère. Les lettres d'intendants et de banquiers furent parcourues à la hâte ; et Maltravers réserva pour la dernière une longue épître de Cléveland. Après quelques détails d'affaires, et quelques commentaires insignifiants sur les remarques insignifiantes de la dernière missive d'Ernest, Cléveland continuait ainsi :

« J'avoue, mon cher Ernest, que je désire vive-

ment vous revoir en Angleterre. Vous avez été assez longtemps à l'étranger, pour connaître les autres pays ; n'y restez pas assez longtemps pour les préférer au vôtre. Et c'est à Naples que vous êtes ; je tremble pour vous ! Je la connais bien, cette vie délicieuse, rêveuse, cette vie de fête de l'Italie, si douce pour les hommes doués d'instruction et d'imagination, si douce pour la jeunesse, si favorable aux plaisirs ! Mais, Ernest, ne sentez-vous pas déjà combien elle énerve ? combien ce suave *far-niente* rend incapable de sérieux exercices ? Les hommes peuvent devenir trop délicats, trop raffinés pour les fins utiles de la vie ; et nulle part ils n'arrivent à ce résultat plus rapidement et plus complètement qu'en Italie. Mon cher Ernest, je vous connais bien ; vous n'êtes pas fait pour devenir un *connaisseur* avec un cabinet plein de médailles, une tête pleine de tableaux ; encore moins le sigisbée de quelque beauté italienne, dont le cœur sera rempli par une seule passion, et l'esprit par deux idées ; et cependant j'ai vu des hommes aussi spirituels transformés par cette enchanteresse Italie en l'un ou l'autre de ces êtres efféminés. Ne vous reposez pas sur la pensée que vous avez beaucoup de temps devant vous. Il n'en est rien. A votre âge, avec votre fortune (plût au ciel qu'elle fût moins grande !) les fêtes d'une année deviennent l'habitude quotidienne de l'année suivante. Si vous voulez être un homme utile et distingué en Angleterre, il faut

travailler. Mais le travail est doux, lorsqu'on s'y accoutume de bonne heure. Nous sommes une nation dure, mais grande et mâle; et le théâtre sur lequel nous nous exerçons est le plus excitant de l'Europe, celui qui présente les objets les plus dignes d'une noble et honnête ambition. Peut-être me direz-vous que vous n'êtes pas ambitieux. Maintenant, c'est possible; mais vous le serez un jour; et, croyez-moi, il est peu d'êtres aussi misérables que l'ambitieux sans espoir de succès; qui désire la renommée et n'a plus le pouvoir de la gagner; qui voudrait arriver au but et n'a pas le courage de quitter ses pantoufles pour courir dans l'arène. Ce que je crains pour vous, c'est un de ces deux maux: un mariage précoce, ou une liaison fatale avec une femme mariée. Le premier est certainement le moindre, cependant il serait encore très-grand pour vous. Avec votre sensibilité romanesque, vos désirs morbides d'un bonheur idéal, le simple bonheur domestique vous semblerait bientôt insipide et banal. Vous chercheriez de nouveaux stimulants; le dégoût, l'inquiétude s'empareraient de vous. Il faut que vous vous débarrassiez de la fièvre décevante de la vie, avant de prendre des engagements éternels. A peine connaissez-vous actuellement votre propre caractère, et ce que vous pourriez aimer longtemps et dans tous les instants. Dans le choix d'une compagne, vous seriez décidé par quelque caprice chimérique ou par quelque impulsion du

moment, non par la connaissance exacte et profonde des qualités réellement en harmonie avec les vôtres. Pour vivre ensemble heureusement, deux personnes doivent être *appropriées* l'une à l'autre. La modestie complaisante doit cadrer avec l'orgueil impérieux, la douceur avec l'impatience. On parle de sympathie, mais elle doit exister dans les sentiments plutôt que dans le caractère.

» Non, mon cher Maltravers, ne pensons pas pour le présent au mariage, et, si vous vous sentez en danger de franchir ce pas important, venez à moi sur-le-champ. Mais si je vous invite à vous garder d'un lien légitime, je vous engage bien plus fortement à fuir un amour illicite. Vous êtes précisément à l'âge, et vous avez les dispositions qui rendent les tentations de ce genre puissantes et mortelles. Pour vous, ce ne serait pas une erreur d'un instant, ce serait un esclavage éternel. Je connais votre honneur chevaleresque, votre cœur aimant, je sais que vous seriez fidèle à celle qui se serait sacrifiée pour vous. Mais cette fidélité, à quelle annulation de tous vos talents, de toute votre énergie elle vous condamnerait! Quelle calamité pour un caractère bouillant et fier de se trouver en guerre avec la société en commençant la vie! Quelle entraves seront mises à tous vos dessein, à toutes vos entreprises, par le contrôle qu'exercera sur votre destinée une femme qui s'intéressera à votre amour, non à votre gloire! Je

pourrais en dire plus, mais je me flatte que ce que j'ai dit est superflu, et, s'il en est ainsi, je vous prie de m'en donner la certitude. Comptez sur ceci, Ernest Maltravers : si vous ne remplissez pas la tâche pour laquelle la nature vous a fait, vous serez un misanthrope morbide ou un indolent voluptueux, ennuyé, blasé dans l'âge mûr, aigri, incapable de joie dans la vieillesse. Mais si vous voulez suivre votre destination, il vous faut commencer bientôt votre apprentissage. Que je vous voie travailler, aspirer à quelque chose, n'importe à quoi : travaillez, travaillez, c'est tout ce que je vous demande.

» Je voudrais que vous vissiez votre vieux manoir ; il a l'air le plus vénérable, le plus romantique : pendant votre minorité on a laissé le lierre couvrir trois côtés de ses murs. Montaigne aurait aimé à l'habiter.

» Adieu, très-cher Ernest.

» Votre inquiet et affectionné tuteur,

» FRÉDÉRIC CLÉVELAND.

» P. S. J'écris un livre, cela m'occupera dix ans, cela m'occupera sans me fatiguer ; écrivez aussi. »

Maltravers achevait de lire cette lettre quand Lumley entra d'un air de mauvaise humeur.

« Voulez-vous monter à cheval ? dit-il. J'ai renvoyé le déjeuner, j'ai vu qu'il n'y avait pas d'espoir pour le déjeuner aujourd'hui, et mon appétit avait

passé.—Bah ! dit Maltravers.—Bah ! bien répondu. Pour moi ; j'avoue que j'aime les gens qui savent vivre. — J'avais reçu une lettre de Cléveland. — Et que diable cette lettre avait-elle de commun avec le chocolat ? — Ferrers, vous êtes insoutenable, vous ne pensez jamais qu'à vous-même, et toujours sous le rapport animal. — Mais, oui, et je crois avoir grande raison en cela, répliqua Ferrers d'un air de parfaite satisfaction de soi-même. Je connais la vraie philosophie de la vie. Nous sommes tous des animaux, vous n'en doutez pas. Si la Providence m'avait fait animal herbivore, j'aurais mangé de l'herbe ; elle m'a fait carnivore, culinaire, et je croque la côtelette ; je maugrée les sauces mal faites, et je ris de votre mépris auguste pour les aliments sans lesquels nous cesserions d'exister ; est-ce là ce que vous appelez être égoïste ? »

L'après-midi était avancée quand Maltravers se trouva au palais de madame de Ventadour. Il fut surpris, mais agréablement surpris de se voir admis pour la première fois dans ce réduit, ce *sanctum sanctorum*, qui porte le nom vulgaire de boudoir. Mais l'asile matinal de madame de Ventadour, dans lequel elle lisait, elle écrivait, elle pensait, ne ressemblait en rien aux élégants cabinets désignés par cette appellation : c'était une pièce d'une noble simplicité, remplie de livres, meublée avec une grâce modeste ; c'était plutôt la chambre d'une Cornélie que le salon d'une Aspasia.

Valérie n'était pas là, et Maltravers resté seul, après avoir jeté un coup d'œil autour de la chambre, s'appuya pensif contre la muraille, et oublia tous les avertissements de Cléveland. Bientôt la porte s'ouvrit et Valérie entra. Elle était d'une pâleur extrême, et Maltravers crut apercevoir sur ses paupières des traces de larmes. Il fut attendri, son cœur battit violemment.

« Je vous ai fait attendre, je le crains, dit Valérie en lui désignant de la main un siège à quelque distance de celui sur lequel elle se plaça; mais vous me pardonnerez, ajouta-t-elle avec un léger sourire. Alors, observant qu'il allait parler, elle continua rapidement : Écoutez-moi, monsieur Ernest; avant de parler, écoutez-moi ! Vous avez, l'autre soir, proféré des paroles qui n'auraient jamais dû m'être adressées; vous m'avez dit que... vous m'aimez. — J'ai dit ! — Répondez-moi, dit-elle avec une soudaine énergie, non comme un homme à une femme, mais comme une créature humaine à une de ses semblables. Du fond de l'âme, de votre conscience, je vous adjure de me dire la pure, la simple vérité. M'aimez-vous autant que votre cœur, votre génie vous rendent capable d'aimer?—Je vous aime sincèrement, passionnément ! » dit Ernest surpris et confus; mais sa voix musicale, ses regards sérieux, exprimaient toujours l'enthousiasme.

Valérie le regarda comme si elle eût voulu pénétrer dans son âme. Il continua : « Oui, Valérie,

quand nous nous sommes rencontrés, vous avez éveillé un sentiment délicieux longtemps assoupi; mais, depuis, quelles émotions profondes ce sentiment a fait naître ! Votre aimable esprit, vos nobles pensées, sages et cependant féminines, ont achevé la conquête commencée par vos traits et par votre voix. Valérie, je vous aime, et vous... vous, Valérie... Ah ! je ne puis me tromper, vous aussi... — J'aime, interrompit Valérie en rougissant profondément, mais d'une voix calme, j'aime Ernest Maltravers, je ne le nierai point; honnêtement, franchement, je confesse ma faute. J'ai examiné mon cœur pendant cette nuit sans sommeil, et j'avoue que je vous aime. Maintenant, écoutez-moi : nous ne devons plus nous revoir. — Quoi ! dit Ernest en tombant involontairement à ses pieds, et en essayant de retenir la main qu'il avait saisie, quoi ! maintenant que vous avez donné un nouveau charme à la vie, vous voulez à l'instant le détruire ! Non, Valérie, non, je ne veux pas vous écouter. »

Madame de Ventadour se leva, et dit avec une froide dignité :

« Écoutez-moi avec calme, ou je sors, et ce que je voulais dire maintenant ne sera jamais dit. »

Ernest se leva, croisa ses bras d'un air de hauteur, se mordit les lèvres, et son attitude en face de Valérie était plutôt celle d'un accusateur que celle d'un suppliant.

« Madame, dit-il gravement, je ne vous offenserai

plus. Je croirai votre physionomie, vos manières, si je ne puis croire vos paroles. — Vous êtes cruel, dit Valérie en souriant avec tristesse; mais tous les hommes sont ainsi. Maintenant, laissez-moi me faire comprendre, me faire connaître. Je fus promise dans mon enfance à M. de Ventadour; et je le vis pour la première fois un mois avant notre mariage. Mon goût ne fut point consulté: en France les filles de mon rang ne choisissent point leur époux. On nous maria. Je n'avais aucun autre attachement. J'étais vaine, orgueilleuse; la fortune, l'ambition, les distinctions sociales, occupèrent suffisamment, pour un temps, mon esprit et mon cœur. Enfin, je devins inquiète, malheureuse. Je sentis qu'il manquait quelque chose à mon existence; ce fut une sœur de M. de Ventadour qui, la première, me conseilla la ressource commune de notre sexe, du moins en France, un amant. Je fus surprise, offensée; car j'appartenais à une famille dans laquelle toutes les femmes étaient vertueuses, et tous les hommes braves. Cependant, je commençais à regarder autour de moi, à considérer la philosophie du vice. Parmi les femmes sincèrement et profondément dévouées à un amour illicite, je n'en trouvai pas une qui ne fût malheureuse. Je vis aussi combien est vraie cette hideuse maxime de la Rochefoucauld: *Il est plus facile de n'avoir point d'amants que de s'en tenir à un seul.* Une femme est abandonnée, elle ne peut supporter sa douleur,

son insolement; elle remplace l'idole perdue par une autre; pour elle il ne s'agit plus de tomber de la vertu à la dépravation, elle glisse imperceptiblement d'erreur en erreur jusqu'au moment où la vieillesse arrive et la laisse sans amour et sans respect. Je raisonnais de sang-froid; mes passions n'aveuglaient point mon jugement. Je ne pouvais aimer les égoïstes qui m'entouraient. J'arrangeai ma carrière d'avance; et maintenant, dans le trouble d'un entraînement puissant, je persiste à la suivre. La vertu est mon amant; elle est l'orgueil, la consolation, la vie de ma vie. Si vous m'aimez, vous ne voudrez pas m'enlever ce trésor!... Je vous ai vu, et pour la première fois j'ai senti pour un être humain un intérêt vague et enivrant; mais je n'imaginai aucun danger. Quand nous vîmes à nous connaître mieux, je formai un plan romanesque, délicieux. Je voulais être votre plus solide, votre plus fidèle amie, votre confidente, votre conseil, et peut-être, dans les époques importantes de la vie, votre inspiration, votre guide. Je le répète, je ne croyais courir aucun danger dans votre société. Je me sentais plus noble, meilleure. Je me sentais plus indulgente, plus exaltée. Je voyais le monde à travers le prisme flatteur de mon admiration pour une âme sensible et généreuse, pour un esprit heureusement doué. Je pensais que nous pourrions être toujours ainsi, l'un pour l'autre, une aide, une consolation mutuelle. J'allais même

jusqu'à penser avec plaisir à votre mariage avec une autre; je me disais que j'aimerais votre femme, que je concourrais avec elle à votre bonheur; mon imagination me faisait oublier que nous sommes composés d'un limon fragile. Soudain, toutes ces visions se sont dissipées, le palais de fées a été renversé, et je me suis éveillée au bord de l'abîme. Vous m'aimiez d'amour, vous me l'avez dit; et à cet aveu fatal le masque est tombé; j'ai vu mon cœur; j'ai vu que vous m'étiez devenu trop cher. Encore un moment d'attention, par grâce. Je ne vous parlerai pas des émotions, des combats que j'ai soutenus pendant ces dernières heures, la crise d'une vie. Je vous dirai seulement la résolution que j'ai formée. J'ai cru vous devoir cet aveu de mes sentiments, et je ne l'ai pas jugé indigne de moi. Il eût été peut-être plus conforme à la délicatesse de mon sexe d'agir autrement; mais mon cœur a quelque chose de masculin dans sa contexture. J'ai une grande foi en votre noble caractère. Je le sais, vous savez compatir aux principes les moins blâmables de nos faiblesses, et j'ose vous dire que je vous aime; je m'abandonne à votre générosité. Je vous supplie de prêter votre appui au sentiment de droiture qui vit en moi; je vous supplie de penser bien de moi, de m'honorer... et de me quitter!»

Pendant la dernière partie de cette singulière et franche confession, la voix de Valérie était

devenue d'une sensibilité touchante. La tendresse perceait malgré ses efforts dans toute son action; et quand elle cessa de parler, ses lèvres tremblaient, des larmes retenues avec peine brillaient sous ses paupières, ses mains étaient entrelacées l'une dans l'autre, son attitude exprimait l'humilité, non l'orgueil.

Ernest restait comme sous un charme magique. Enfin il s'avança, plia le genou, baisa la main de Valérie de l'air d'un respectueux hommage, et il se tourna pour sortir de la chambre, n'osant se hasarder à parler.

Valérie le regardait, inquiète, alarmée. « Oh ! non, non ! s'écria-t-elle, ne me quittez pas encore; c'est notre dernière entrevue, la dernière ! Dites-moi du moins que vous me comprenez, que vous me voyez aussi éloignée d'une coquetterie insensible que d'une faiblesse coupable ! Dites-moi que vous voyez, malgré ma dureté apparente, que je n'ai point joué avec votre bonheur, que même en ce moment je ne suis pas égoïste. Votre amour, hélas, je ne le demande plus, mais votre estime, votre bonne opinion ! Oh, parlez, parlez, je vous en prie ! — Valérie, dit Ernest, si je garde le silence, c'est parce que mon cœur a trop de choses à dire. Vous avez élevé tout votre sexe à mes yeux. Je vous aimais, et maintenant je vous révère, je vous adore ! Votre noble franchise, si différente de la fragilité irrésolue, et des misérables détours des

femmes ordinaires , a fait vibrer une corde de mon cœur, muette depuis des années. En vous quittant, j'emporte une meilleure opinion de la nature humaine. Ah! continua-t-il , hâtez-vous d'effacer tout ce qui peut vous coûter une peine dans le souvenir que vous conserverez de moi. Laissez-moi penser que , même dans l'absence et la tristesse , votre amitié pour moi , puisque ce doit être de l'amitié, ne perdra point cette influence ennoblissante de laquelle vous avez parlé. Et si , par la suite , mon nom est cité avec éloge, avec honneur, dites-vous, Valérie, que j'ai cherché à me consoler de la perte de votre amour en devenant digne de votre confiance, de votre estime. Oh , pourquoi ne nous sommes-nous pas rencontrés avant qu'il n'existât aucune barrière entre nous ! — Allez , allez , bégaya Valérie presque suffoquée ; Dieu vous bénisse ; allez ! »

La vertu de Maltravers fut en grand péril lorsqu'il vit Valérie lutter contre elle-même. Il fit même un pas vers elle. Mais son bon ange était là, il s'arrêta, murmura quelques paroles inintelligibles et incohérentes , et s'élança hors de la chambre.

V

Les hommes de bon sens, ces idoles du vulgaire, sont très-inférieurs aux hommes de passions. Ce sont les fortes passions qui, en nous sauvant de la paresse, peuvent seules nous donner cette attention sérieuse et continue, nécessaire aux grands efforts intellectuels.

HELVÉTIUS.

Quand Lumley Ferrers rentra ce jour-là de sa promenade à cheval, il vit avec surprise les abords et la moitié de l'appartement qu'il occupait en commun avec Ernest encombrés de malles, de sacs de nuit, de livres, et le valet de chambre suisse de Maltravers donnant des ordres aux porteurs dans la langue qu'il s'était faite, une mosaïque de français, d'italien et d'anglais.

« Eh bien, dit Lumley, que veut dire tout cela ? — Il ignore va partir, *ser*; ah, mon Dieu ! tout un soudain. — Ah ! ah !... et où va-t-il ? »

Ferrers sauta par-dessus ce chaos de voyage, et entra sans cérémonie dans la chambre de Maltravers, qu'il trouva enfoncé dans un fauteuil, les bras tombant sur ses genoux, la tête penchée, toute son attitude exprimant la douleur et l'abattement.

« Qu'y a-t-il, mon cher Ernest ? Avez-vous tué

un homme en duel? — Non! — Qu'est-ce donc? Pourquoi partez-vous; où allez-vous? — Peu vous importe, laissez-moi en repos. — C'est amical et civil, dit Ferrers. Et que deviendrai-je, moi? quel compagnon aurai-je dans ce damné repaire d'antiquaires et de lazzaroni? Vous n'avez point de sentiment, monsieur Maltravers. — Voulez-vous venir avec moi? dit Maltravers, tâchant vainement de reprendre quelque empire sur lui-même. — Mais où allez-vous? — Partout, à Paris, à Londres. — Non; j'ai arrangé ma campagne d'été. Je ne suis pas aussi riche que certaines personnes. Je hais les changements; de plus, ils sont trop dispendieux. — Mais, mon cher ami... — Est-ce là bien agir envers moi? reprit Lumley, qui pour la première fois de sa vie, était vraiment en colère. Si j'étais un vieil habit que vous auriez trainé sur votre dos pendant cinq ans de côté et d'autre, vous ne me jetteriez pas de côté avec plus d'insouciance. — Ferrers, pardonnez-moi. Il est de mon honneur de quitter cette ville. Mais j'espérais que vous resteriez encore mon hôte en mon absence. Vous savez que j'ai loué pour trois mois cet appartement. — Hom! dit Ferrers, s'il en est ainsi, je ferai aussi bien de rester ici. D'ailleurs j'ai sur les bras une petite Sicilienne. Mais à quoi bon faire le mystérieux avec moi? Avez-vous séduit madame de Ventadour? son sage mari aurait-il conçu quelques soupçons, grâce à sa manière de voir, hein! hein! »

Ernest réprima son indignation à cette grossièreté; et peut-être il n'est pas de plus difficile épreuve pour la patience que les remarques désobligeantes et indécates d'un ami sur nos relations de cœur.

« Ferrers, dit-il, si vous avez pour moi la moindre considération, n'articulez jamais un mot irrespectueux sur madame de Ventadour; c'est un ange! — Mais pourquoi partez-vous? — Ne me tourmentez pas davantage. — Bonjour, monsieur, » dit Ferrers grandement mortifié; et il sortit de la chambre. Ernest ne le revit point avant son départ.

La nuit était venue, quand Maltravers se trouva enfin seul dans sa voiture, suivant à la clarté des étoiles l'ancienne et mélancolique route de Gaète. Cette solitude était une jouissance pour le voyageur; surtout il se sentait heureux d'être délivré de Ferrers, dont la dure logique, l'absolutisme inflexible, sous des formes badines, et la sensualité grossière, eussent été insupportables à Ernest dans l'état d'esprit où il se trouvait.

En se levant le lendemain matin, il aperçut de sa fenêtre les orangers fleuris du môle de Gaète, et respira leur suave parfum. On était au commencement du printemps: l'air, la terre respiraient la fraîcheur, la santé. Peu de sites, même en Italie, égalent en attraits le môle de Gaète; et la mer, chérie de l'alcyon, qui baigne cette rive, présente un aspect aussi brillant, aussi enchanteur que celui des belles vagues devant Sorrente et Naples.

Après un déjeuner hâtif et à peine touché, Ernest erra parmi les bosquets d'orangers, et gagna la baie. Là, étendu nonchalamment près de l'onde murmurante, il essaya pour la première fois, depuis sa séparation de Valérie, de recueillir, d'examiner ses pensées et ses sentiments. A sa grande surprise, il ne se trouva pas aussi malheureux qu'il s'y attendait. Au contraire, il sentait une sorte de délice indéfinissable flotter sur tous ses souvenirs de la belle Française. Peut-être le secret gisait en ceci : Son orgueil n'était point mortifié, et sa conscience était tranquille. Peut-être aussi n'avait-il pas aimé Valérie aussi profondément qu'il l'avait pensé. L'aveu et le départ étaient heureusement arrivés avant que sa présence fût devenue un *besoin de la vie*. Dans l'état actuel des choses, il éprouvait l'espèce de soulagement que doit sentir un homme qui s'est réconcilié avec lui-même et avec le reste du monde par quelque sacrifice mystérieux et sacré. Il s'éveillait de son délirant sommeil plus juste et plus haut appréciateur de la nature humaine, de la nature féminine spécialement. Il avait trouvé l'honnêteté, la candeur, la vertu, où il les aurait le moins attendues, dans une femme de cour, entourée de gens frivoles et vicieux, dans une femme qui n'avait aucune garantie contre les douces tentations, ni dans les mœurs et l'opinion de son pays, ni dans la protection de son mari et le respect qu'il pouvait lui inspirer; enfin, dans une femme du monde,

une femme de Paris! Oui! ce désappointement dissipa les brouillards qui, s'élevant des marais du grand monde, avaient par degrés obscurci la lumière pure de son âme. Valérie de Ventadour lui avait enseigné à ne point mépriser son sexe, à ne point juger sur les apparences, à ne point se laisser décourager à la vue de la bassesse, de l'hypocrisie de la foule. Il cherchait dans son cœur l'amour de Valérie, il y trouva l'amour de la vertu. De même, en tournant les yeux sur ses pensées, il reconnut par degrés l'empreinte réellement gravée sur elle. Il sentit que sa tristesse, ses regrets les plus amers ne portaient pas sur lui-même, mais sur elle! Quelles angoisses devait avoir souffertes cet esprit élevé, avant de se soumettre à un tel aveu! Cependant, même dans cette affliction, il finit par trouver une idée consolante. Un esprit aussi énergique pouvait supporter et guérir les plaies du cœur. Il se disait que Valérie de Ventadour n'était pas faite pour s'abandonner mollement à l'attrait d'émotions morbides blâmables. Il ne se flattait pas au point de supposer qu'elle ne chercherait pas à déraciner un amour dont elle se repentait; et il soupira en avouant que tôt ou tard elle réussirait. « Qu'il en soit ainsi, dit-il presque haut, je prépare mon cœur à se réjouir, quand j'apprendrai qu'elle se souvient de moi, seulement comme on se souvient d'un ami. Après la béatitude de son amour, la plus grande est celle de son estime. »

Tel fut le sentiment dans lequel se terminèrent ses rêveries ; et à chaque lieue qui l'éloignait du Midi , ce sentiment prenait plus de force et de solidité.

Ernest Maltravers reconnut alors que toute affection renferme quelque chose qui purifie et élève l'âme ; et que , même l'erreur d'un amour illégitime , conçu sans dessein froidement calculé , et combattu noblement quand sa nature est comprise , nous laisse plus tolérant , plus tendre de cœur , agrandit la sphère de nos idées. La philosophie bornée à la raison peut régler les mouvements de l'automate de cabinet ; mais pour les êtres appelés à jouer un rôle sur la scène du monde , l'expérience et la sagesse doivent être tirées de la philosophie des passions.

LIVRE III.

Ἄπολλον οὐ παντὶ αἰνεῖται,...

Ὅς μιν ἴδῃ, μέγας οὔτος.

Apollon ne se montre pas à tous les hommes.
Celui qui le voit, celui-là est grand.

CALLIMAQUE. *Ex hymno in Apollinem.*

I

Ici nous nous reposerons, et nous laisserons les sons de la musique se glisser dans nos oreilles, et la douce tranquillité de la nuit servira de clavier à la suave harmonie.

SHAKSPEARE.

CHANT DES BATELIERS SUR LE LAC DE COME.

I.

Beau climat ! terre d'amour ! belle Italie ! Le ciel a toujours pour toi des sourires, des regards maternels. Chaque fleur qu'il fait éclore, chaque rayon qu'il fait briller sur ton sein est un don de son amour.

II.

Beau lac des Lariens ¹ ! la reine des chasseresses et ses nymphes n'eurent jamais un bain semblable à toi. Et vois ! la divine Phébé et ses suivantes radieuses sont encore à demi plongées dans tes ondes.

III.

Aimable enfant des monts solitaires, puisse ton sommeil être toujours heureux ! Depuis ta naissance innocente, les larmes de la terre n'ont jamais attristé ton gracieux et perpétuel sourire. Couché dans ton berceau de fleurs, les heures,

¹ Ancien nom du lac de Côme.

vigilantes abeilles, ne t'apportent que des suc's d'une exquise et pure douceur.

Telles étaient, en y joignant l'harmonieuse suavité de la langue italienne et celle des vers, imparfaitement traduits, les notes qui flottaient, un beau soir d'été, le long du lac de Côme. Le bateau, duquel s'élevaient les chants, voguait doucement sur les eaux étincelantes, se dirigeant vers les rives moussues d'une prairie en pente, au sommet de laquelle brillaient les blanches murailles d'une villa, adossée à des vignes. Au bord de la prairie, une jeune et belle femme, appuyée sur le bras de son mari, semblait arrêtée pour écouter le chant; mais son délice devint bientôt plus intense, lorsque les bateliers, en approchant de terre, changèrent la mesure de leur musique, et qu'elle comprit qu'elle était exécutée à son intention.

SÉRÉNADE A LA CANTATRICE.

I.

Doucement, doucement, posons nos rames, respectons les vagues qui soupirent sur ces bords. Il est sacré le sol où les ondes étoilées se rencontrent avec la baie, où le parfum des citronniers est si doux. Un charme nous entraîne sur ces ondes vers la dernière de nos Muses, le génie du chant. L'aigle à l'antique renommée; la couronne de fer du Lombard; le nom célèbre de Milan, toutes ces appellations ne nous appartiennent plus. Mais la plus jeune des filles de l'harmonie a sauvé de la foudre une branche de nos lauriers.

II.

Ils ont entendu ta voix, Térésa, ces Teutons, ces Gaulois qui

ont élevé les rudes dominations du Nord sur nos débris; ils ont entendu ta voix et salué la puissance de tes chants. L'influence de ton souffle éthéré est universelle comme celle de l'amour sur les cœurs, de la lune dans les airs, de l'âme sur notre froide argile. Honneur à la brillante interprète des grands mystères de l'art. Tandis que les tyrans écoutent tes accents, la triste Rome oublie ses chaînes: le monde, perdu par l'épée, est reconquis par le chant.

« Tu ne regrettes point, ma Thérèse, d'avoir renoncé à ta brillante carrière pour un logis terne et paisible et un mari assez vieux pour être ton père? dit le mari à la jeune femme, avec le sourire d'un homme sûr de la réponse qui lui serait faite. — Oh! non! dit-elle, et cet hommage qui me plaît perdrait son charme si tu l'entendais avec moi. »

C'était une célèbre cantatrice italienne, la signora Cesarini, maintenant madame de Montaigne. Elle avait paru fort jeune sur la scène, avec un éclat qui promettait une suite de succès; mais après une courte et glorieuse apparition, elle épousa un Français riche et de grande famille, et quitta le théâtre. Elle passait sa vie alternativement dans les gais salons de Paris et sur les bords rêveurs du lac de Côme, où son mari avait acheté une charmante villa. Pour son plaisir et celui de son cercle privé, elle exerçait toujours son art enchanteur; et, comme c'était une jeune femme distinguée par la culture des plus heureux dons naturels, elle joignait à son talent musical celui de l'improvisation. Madame de

Montaigne venait d'arriver à sa retraite d'été, et une compagnie de jeunes enthousiastes milanais avait voulu fêter son retour par cet hommage.

Cette coutume est un aimable vestige des jours brillants de l'Italie, et moi-même j'ai entendu avec délices, sur les eaux de ce beau lac, un semblable salut adressé à un génie bien plus grand, à la divine Pasta, la Sémiramis du chant. Et tandis que ma barque s'arrêtait et que l'enthousiasme des musiciens commençait à me gagner, mon batelier me toucha le bras, me montra du doigt un endroit du lac et me dit : « Ici, monsieur, se noya l'un de vos compatriotes, bellissimo giovane ! » Oui ! à cette place, dans l'orgueil d'une brillante jeunesse, d'une beauté noble, presque céleste, devant les fenêtres, sous les yeux de sa fiancée ; les vagues, sans interrompre, par une seule ride menaçante, leur sourire paisible, se fermèrent sur l'idole de tant de cœurs, l'aimable et brave L...e. Sur sa tombe s'étendait ce ciel voluptueux, flottait cette musique triomphante ! C'était la moralité des poètes latins, invitant les hommes à jouir de la vie au nom de l'oubli qui suit la mort.

Quand le bateau toucha le rivage, madame de Montaigne avança, et, remerciant franchement les musiciens d'un compliment si délicatement offert, les invita à descendre. Les Milanais (ils étaient six) acceptèrent l'invitation et amarrèrent leur bateau à la saillie de la baie. Alors M. de Montaigne fit

remarquer à sa femme un autre bateau qui flottait doucement sous l'ombre de la rive. Il était occupé par un jeune homme qui avait paru écouter la musique avec ravissement, et avait joint au chœur une voix d'une justesse parfaite et si puissante, si souple, si nourrie dans ses profondes intonations, qu'elle avait excité l'admiration des acteurs de la sérénade.

« Ce monsieur n'est-il pas de votre compagnie ? demanda M. de Montaigne à l'un des Milanais. — Non, signor, nous ne le connaissons pas ; son bateau s'est approché du nôtre à l'improviste pendant que nous chantions. »

Pendant ce dialogue, le jeune homme avait quitté son poste, et ses rames commençait à couper la surface luisante du lac justement en face de Montaigne. Avec la courtoisie de son pays, le Français leva son chapeau, et arrêtant de l'œil et du geste le rameur solitaire, lui dit : « Voulez-vous nous faire l'honneur de vous joindre à notre petite société ? — C'est un plaisir que je désire trop pour le refuser, » répliqua le jeune homme avec un léger accent étranger, et l'instant d'après il était sur le rivage. Son extérieur était remarquable, ses longs cheveux châtain flottaient avec une grâce négligée sur un front plus calme et plus réfléchi que son âge ne semblait le comporter. Ses manières étaient singulièrement posées, et ne manquaient pas d'une certaine fierté que sa haute stature rendait plus

frappante. Ses traits avaient beaucoup de noblesse, et son regard, son sourire exprimaient une douce mélancolie qui semblait habituelle. « Vous croirez sans peine, dit-il, que malgré la froideur généralement reprochée à mes compatriotes (je suppose que vous vous êtes déjà aperçu que je suis Anglais), je n'ai pu m'empêcher de partager l'enthousiasme de ceux qui m'entourent, en errant si près du sol consacré à l'inspiration. Du reste, ma résidence actuelle est cette villa en face de la vôtre, mon nom est Ernest Maltravers, et je suis ravi de cette occasion de connaître personnellement celle dont la célébrité est venue jusqu'à moi. »

Il y avait, dans le ton et les manières de l'Anglais, une aisance polie qui rendit son compliment très-agréable à la dame, et en cinq minutes, sous l'influence de l'heureuse facilité continentale, la compagnie sembla composée de gens qui se connaissaient depuis dix ans. Du vin, des fruits et d'autres rafraîchissements simples et sans prétentions, furent apportés sur une table rustique, autour de laquelle les convives se rangèrent; la lune brillait sur eux, et le lac au-dessous dormait sous son voile d'argent. C'était une scène digne de Boccace ou du Lorrain.

La conversation tomba naturellement sur la musique; c'est presque la seule chose que les Italiens, en général, puissent se vanter de connaître; et même cette connaissance, ainsi que la lecture et

l'écriture de Dogberry¹, leur est *venue par nature*; car dans la science musicale, les amateurs italiens sont peu instruits. Cependant, aussi vains de ce dernier débris du naufrage de leur génie national, que les anciens Romains l'étaient de l'empire de tous les arts et des armes, ils regardent avec mépris et traitent de barbares les mélodies des autres pays; ils ne peuvent apprécier ni comprendre la puissante musique allemande, cette musique de la philosophie, de l'héroïsme, de l'intelligence et de l'imagination, à côté de laquelle les chants de la moderne Italie sont effeminés, fantastiques, faibles avec recherche. Rossini est le Canova de la musique; c'est du joli, du joli à profusion, et rien de grand.

La petite société parlait musique avec goût, avec amour, et cela charmait la mélancolie d'Ernest qui, depuis plusieurs semaines, n'avait eu d'autre compagnie que ses pensées; et, qui, dans tous les temps, était prêt à sympathiser avec les enthousiastes de cet art. Il écoutait avec attention, mais parlait peu; et quand la conversation tombait un instant, il examinait ses compagnons. Les six Milanais n'avaient rien de remarquable dans leurs figures ni dans leurs discours; ils avaient l'énergie, la volubilité italienne, avec un certain degré de la

¹ Personnage ridicule dans les *Joyeuses Commères de Windsor*.
Note du trad.

dignité mâle qui distingue le Lombard de l'Italien méridional, et une teinture de ce poli que les habitants de Milan doivent au contact des Français. Ils appartenaient évidemment à la classe moyenne, qui promet pour l'avenir de grands résultats. Mais aucun de ces jeunes gens ne semblait différent de mille de leurs concitoyens que Maltravers avait rencontrés dans les rues ou les cafés de leur noble cité. L'hôte avait quelque chose de plus intéressant ; c'était un grand et bel homme d'environ quarante-huit ans, avec un front élevé et des traits empreints d'une sagesse douce et pensive. Il y avait peu de vivacité française dans ses manières, et, sans voir son visage, on aurait pu deviner facilement qu'il était le plus âgé de la compagnie. Sa femme était au moins de vingt-quatre ans plus jeune que lui, elle était gaie, folle comme un enfant ; mais une certaine douceur féminine et charmante régnait dans ses gestes, dans son maintien, et sa brillante hilarité naturelle semblait soumise aux règles d'une bienséance de bon goût. Des cheveux d'un brun foncé relevés sans art, un front large, ouvert, des yeux noirs et rians, un petit nez droit, un teint d'une douce nuance olivâtre, animée par une rougeur sans cesse renaissante pour disparaître aussitôt ; une joue arrondie, à fossettes gracieuses, une bouche d'une forme ravissante, des dents de perles, enfin une taille légère et délicate, un peu au-dessous de la moyenne sta-

ture, complètent le portrait de madame de Montaigne.

« Ah ! s'écria le signor Tirabaloschi, le plus loquace et le plus sentimental des convives, en remplissant son verre, il est des heures dont le souvenir doit se conserver toute la vie ; mais nous ne pouvons espérer que la signora se rappelle longtemps ce que nous ne pourrons jamais oublier. *Paris*, dit le proverbe français, *est le paradis des femmes* ; et en paradis, l'on ne se rappelle guère, à ce que j'imagine, ce qui s'est passé sur la terre. — Oh ! dit madame de Montaigne avec un joli petit rire musical, à Paris on a la rage de mépriser la vie frivole des villes, et d'affecter des sentiments romanesques. Nos belles dames, nos écrivains à la mode, donneraient tout au monde pour avoir à parler d'une scène semblable à celle-ci. N'est-il pas vrai, *mon ami* ? Et elle se tourna affectueusement vers Montaigne. — Très-vrai, dit-il, mais vous n'êtes pas digne d'une telle scène, vous riez du sentiment, du roman. — Seulement du sentiment à la française, du roman de la Chaussée-d'Antin. Vous autres Anglais, continua-t-elle en secouant sa jolie tête et en regardant Ernest, vous nous avez gâtés, corrompus ; non contents de vous imiter, nous voulons vous surpasser ; nous ajoutons l'horreur à l'horreur, de l'extravagance nous nous précipitons dans la frénésie ! — La fermentation de la nouvelle école vaut mieux peut-être que la stagna-

tion de l'ancienne, dit Ernest. Cependant, vous-mêmes, *signori*, dit-il en s'adressant aux Italiens, vous qui par votre Pétrarque, votre Dante, votre Arioste, donnâtes les premiers à l'Europe l'exemple du sentimental, du romantique, élevant parmi les ruines de l'école classique, au milieu de ses colonnes corinthiennes, de ses portiques réguliers, les clochers et les créneaux gothiques : vous aussi, vous désertez vos anciens modèles, et conduisez la littérature en des chemins nouveaux et plus larges. Telle est la voie du monde, un éternel progrès est un éternel changement. — C'est très-possible, dit le signor Tirabalschi (lequel n'entendait rien à ce qu'on venait de dire), cela est même extrêmement profond; en y réfléchissant bien, c'est beau, superbe ! Vous autres Anglais, vous êtes si..., si..., bref, c'est admirable. Ugo Foscolo est un grand génie, Monti aussi; et quant à Rossini, vous connaissez son dernier opéra : *cosa stupenda!* »

Madame de Montaigne regarda furtivement Ernest, frappa l'une contre l'autre ses petites mains, et rit de tout son cœur. La contagion gagna Ernest, il rit avec elle; mais pour réparer la pédanterie qu'il avait commise en parlant sur un sujet trop sérieux pour le moment, il prit la guitare que les jeunes Milanais avaient apportée avec les autres instruments de leur sérénade, et dit, après avoir promené un instant ses doigts sur les cordes : « Après tout, madame, en votre société et avec ce

beau clair de lune réfléchi sur ce beau lac, la musique seule devait être notre moyen de conversation. Prions ces messieurs de nous favoriser encore de quelques morceaux. — Vous avez deviné mon intention, » dit l'ancienne cantatrice, et Maltravers tendit la guitare à Tirabalschi : celui-ci, qui mourait d'envie de rentrer en scène, prit l'instrument avec une légère grimace de modestie, et dit à madame de Montaigne : « Voici des couplets composés par un de mes jeunes amis; les dames les admirent beaucoup, bien qu'ils me semblent à moi d'un genre un peu trop sentimental. »

Et il chanta les stances suivantes (comme tout habile chanteur peut le faire), avec autant de sensibilité que s'il les avait comprises.

LA NUIT ET L'AMOUR.

I.

Quand les étoiles sont sur le ciel tranquille, c'est le temps où je languis le plus après toi ! Oh ! que ne puis-je voir tes beaux yeux, calmes et tendres, me regarder comme les étoiles regardent la mer !

II.

Nos pensées, ainsi que les vagues, coulent plus paisibles à la clarté des étoiles; et la flamme de mon amour terrestre s'effacerait sous le ciel de ton chaste amour.

III.

Il est une heure où les anges gardent les hommes avec une plus intime surveillance; à cette heure, les âmes grossières sont plongées dans le sommeil : alors, doux esprit, viens à moi !

IV.

Il est une heure où les songes les plus beaux, les songes sacrés, se glissent sous la paupière endormie. A cette heure mystique tu dois être près de moi.

V.

Ton idée est trop sainte pour la lumière commune du jour. Je ne puis te voir que comme mon étoile, mon ange, mon rêve.

Et l'exemple, les louanges de la belle hôtesse, excitant une émulation générale, la guitare fit le tour du cercle, et chacun des Italiens paya son tribut. On aurait cru assister à l'une de ces fêtes des anciens Grecs, où la lyre et la couronne de myrte passaient de main en main.

Cependant ni les Italiens, ni l'Anglais n'auraient pu croire la fête complète s'ils n'avaient pas entendu la célèbre cantatrice et improvisatrice qui présidait à ce petit banquet; et madame de Montaigne, avec le tact d'une femme, prévint la demande qu'elle était sûre de recevoir, prit l'instrument des mains du dernier chanteur, et se tournant vers Ernest, lui dit :

« Vous avez sans doute entendu quelques-uns de nos plus éminents improvisateurs, et cependant j'ose vous prier de me donner un sujet, dussé-je vous prouver que ce talent n'est pas général parmi nous. — Ah! dit Ernest, j'ai entendu en effet de vieux messieurs très-lairs, avec d'énormes favoris et des gestes d'une alarmante férocité, lancer à pleine voix de véhéments impromptu, mais je n'ai

pas encore eu le bonheur d'entendre improviser une jeune et belle dame. Je croirai à l'inspiration quand la Muse elle-même daignera la manifester. — Bien, je ferai de mon mieux, pour mériter vos compliments. Mais c'est à vous à me donner le thème. »

Ernest réfléchit un moment et indiqua l'influence de la louange sur le génie.

L'improvisatrice s'inclina en signe d'assentiment, et après un court prélude, déclama, d'une voix délicieusement douce, une suite de vers d'un mètre libre, dans lesquels un goût exquis, une profonde sensibilité se faisaient remarquer. Les auditeurs enchantés se figuraient que tel devait être le langage d'Armide; cependant cette poésie, ainsi que toute effusion spontanée, ne pouvait ni se graver dans la mémoire, ni soutenir l'analyse.

Quand elle se tut, on n'entendit pas éclater de bruyants applaudissements. Les Italiens étaient trop affectés par la manifestation de l'art, et l'Anglais par le sentiment, pour recourir à la louange banale. Ce silence d'extase durait encore, lorsqu'un nouveau personnage descendit des bosquets par lesquels se terminait la colline derrière la maison, et se trouva inopinément au milieu du cercle.

« Ah! mon cher frère! s'écria madame de Montaigne, en se levant avec vivacité, et en passant son bras tendrement sous celui de l'étranger, pour-

quoi êtes-vous resté si longtemps dans les bois? vous si délicat! Et comment vous sentez-vous? Comme vous êtes pâle!— C'est le reflet de la lune, Térésa, dit le jeune homme. Je suis bien. En parlant ainsi, il regardait le cercle à la dérobee, et paraissait disposé à s'éloigner. — Non, non, lui dit tout bas Térésa, restez un moment, laissez-moi vous présenter à mes hôtes; nous avons là un Anglais qui vous plaira, qui vous intéressera. »

Et elle le traîna presque vers la table, et le présenta aux visiteurs. Le signor Cesarini rendit leurs salutations avec un mélange de timidité et de hauteur, dans lequel la gaucherie n'excluait pas une sorte de grâce; et murmurant quelques mots de politesse inintelligibles, il se jeta sur un siège et sembla perdu à l'instant dans la rêverie. Ernest, le regardant avec attention, trouva dans son air quelque chose d'original qui ne lui déplut pas. Il était excessivement mince et frêle, ses joues étaient creuses et décolorées, et une profusion de boucles noires et soyeuses descendaient presque jusqu'à ses épaules. Ses yeux, très-enfoncés, étaient grands et d'un éclat singulier, et une légère moustache, tombant sur la lèvre, donnait une expression encore plus sévère à une bouche serrée avec une fermeté sombre et presque sarcastique. Son costume n'était pas celui de tout le monde. Il portait une blouse de camelot brun, un large col de chemise renversé, et une cravate de soie noire

tortillée plutôt que nouée autour de son cou; des pantalons collants, et une paire de bottines à la hussarde complétaient son ajustement. Il était évident que ce jeune homme (il avait au plus dix-neuf ans) visait dans sa toilette au pittoresque, genre de coquetterie plus commun chez les gens vaniteux que la coquetterie de la mode.

Je ne sais pourquoi l'arrivée d'un seul personnage de plus dans une société suffit pour détruire l'harmonie familière précédemment établie entre ses membres. Et cet effet a lieu même quand le nouveau venu est agréable et communicatif; mais dans l'occasion actuelle un spectre n'aurait pas été un visiteur moins accueillant et moins accueilli. La présence de cet homme silencieux, sauvage et dédaigneux, refroidit à l'instant le groupe. Le jovial Tirabaloschi découvrit qu'il était temps de partir... personne n'y avait songé jusqu'alors; mais certainement il était assez tard. Les Italiens commencèrent à s'agiter, à rassembler leurs instruments, à faire de belles phrases, de belles protestations, à saluer, à sourire; puis ils s'embarquèrent à la hâte et navigèrent vers la petite auberge de Côme, où ils avaient retenu leur gîte pour la nuit. Tandis que leur barque glissait sur l'eau, et que deux des jeunes gens ramaient, les autres entonnèrent un chant d'adieu.

Il était minuit, le repos de la nature était devenu plus profond. Une merveilleuse puissance de

silence se faisait sentir, et dans l'air lumineux et parmi les ombres jetées sur les vagues par le rivage et par les collines éloignées; et le bruit cadencé des rames, mêlé au son des voix et des instruments, produisait en s'éteignant par degrés un effet magique.

Le petit groupe, resté sur la rive, ne parlait point. Dans l'œil brillant de Térésa nageait une larme de reconnaissance, tandis qu'elle semblait chercher l'appui de la stature imposante de Montaigne, en se pressant contre lui. Peut-être la différence de leur âge rendait l'attachement de Térésa pour son mari et plus profond et plus tendre. Une jeune personne qui vient à aimer un homme, non tout à fait vieux, mais beaucoup plus âgé qu'elle, l'aime d'un amour si confiant, si dévoué, si fortement empreint de déférence, de vénération!

Ernest se tenait un peu éloigné du couple sur le bord de la rive, les bras croisés, l'air pensif; et disait, sans s'apercevoir qu'il parlait presque haut: « Comment se peut-il faire que les plus communs des mortels soient capables de nous donner des émotions de plaisir supérieures à toutes les délices du monde? Quel contraste existe en effet entre ces musiciens et cette musique! Cependant, vues à cette distance, les formes indistinctes des créateurs de ces sons ravissants sembleraient appartenir à des êtres d'une espèce différente de la nôtre. C'est ainsi peut-être que la poésie du passé résonne à

nos oreilles, d'autant plus puissante et plus divine qu'elle est séparée de cette argile qui fut l'habitation du poète. O magie de l'art! combien tu nous embellis et nous élèves! Que serait la nature sans toi? — Vous êtes poète, signor, » dit une voix claire et douce à côté d'Ernest. Ernest tressaillit de surprise en s'apercevant qu'il avait été écouté par le jeune Cesarini. « Non, dit Maltravers, je cueille les fleurs, mais je ne cultive pas le sol. — Et pourquoi non? dit Cesarini avec une brusque énergie; vous êtes Anglais, vous avez un public, vous avez une patrie, vous avez une scène vivante, un auditoire qui se meut, qui respire; nous, les Italiens, nous n'avons que les morts. »

En regardant ce jeune homme, Ernest fut étonné de l'animation subite qui vint éclairer son pâle visage.

« Vous m'avez fait une question que je vous adresse à mon tour: Vous êtes poète? — J'ai pensé que je pourrais l'être; mais la poésie, chez nous, est un oiseau dans un désert; il chante par instinct, mais son chant se dissipe dans l'air sans avoir été entendu. Oh! si j'appartenais à un pays vivant: à la France, à l'Angleterre, à l'Allemagne, à l'Amérique! et non aux restes corrompus d'un géant mort; car telle est maintenant la terre de la lyre antique. — Voyons-nous encore et bientôt, » dit Ernest en tendant la main au jeune homme.

Cesarini hésita un moment, puis accepta et rendit

la salutation cordiale. En dépit de sa réserve habituelle, il se sentait entraîné vers l'Anglais, par les qualités qui fascinent le plus ces malheureux excentriques.

Peu de minutes après, Ernest avait pris congé des propriétaires de la ville, et sa barque légère glissait rapidement vers le lac.

« Que pensez-vous de l'Anglais? » dit madame de Montaigne à son mari pendant qu'ils s'acheminaient vers la maison. Ils ne dirent pas un mot des Milanais. « Il se présente très-noblement pour un homme si jeune; il paraît avoir vu le monde, et avoir profité et souffert de ses rapports avec lui. — Ce sera une acquisition pour notre société en ce pays, repartit la jeune dame; il m'intéresse, et vous, Castruccio? » poursuivit-elle en se tournant pour chercher son frère; mais déjà Cesarini, avec son pas furtif et léger accoutumé, avait disparu dans la maison. « Hélas, mon pauvre frère! dit-elle, je ne puis le comprendre; qu'est-ce qu'il désire? — La renommée! répliqua Montaigne; une ombre vaine! il n'est donc pas surprenant qu'il se tourmente en vain. »

III

Hélas! que gagnez-vous à ce perpétuel souci, à ces méditations austères pour une muse ingrate? Ne vaudrait-il pas mieux aller avec ceux qui folâtrèrent sous les bosquets avec Amaryllis, ou s'amusent à dénouer les belles tresses de Nérée?

MILTON. *Lycidas.*

Il n'est rien de plus salutaire pour les hommes actifs que les intervalles de repos accidentels. Alors on regarde en dedans, on examine presque insensiblement (car je tiens l'examen volontaire et précis de soi-même pour chose beaucoup plus rare qu'on ne le soupçonne), on examine ce qu'on a fait, ce qu'on est capable de faire. On arrête avec le passé un compte par *doit* et *avoir*, avant de se lancer dans de nouvelles spéculations.

Ernest jouissait alors d'un de ces intervalles d'inaction. Dans un complet isolement d'intimité sociale, il venait de passer plusieurs semaines occupé à faire connaissance avec son caractère, son esprit. Il avait lu et pensé beaucoup, mais sans but déterminé. C'est Montaigne, je crois, qui dit quelque part : « Il m'arrive rarement de penser sur un

sujet déterminé, sinon lorsque je prends la plume. Et non-seulement je crois que les gens qui écrivent pensent plus que les gens qui n'écrivent point ; mais il me paraît en outre que toute pensée exacte, bien suivie, bien développée, et entièrement opposée à la méditation vague, doit être liée à un plan, à un objet défini. » Il faut donc écrire sur les hommes et sur les choses, si nous désirons mesurer la force, dérouler tous les replis de nos facultés de raisonnement. Ernest ne sentait point encore cette vérité ; mais il éprouvait un besoin intellectuel qu'il ne s'expliquait pas. Ses idées, ses souvenirs, ses rêves, se pressaient confusément dans son cerveau ; il voulait les mettre en ordre et ne le pouvait pas. Il était accablé par la richesse désorganisée de son imagination, de son entendement. Souvent (même dans son enfance) il avait imaginé qu'il ferait quelque chose dans le monde ; mais il n'avait jamais sérieusement considéré ce que ce serait ; s'il deviendrait homme de livres ou homme d'action. Il avait écrit de la poésie dans ses instants d'émotion ; mais il avait regardé ces effusions d'un œil insouciant et froid, quand l'enthousiasme qui les avait fait naître avait disparu.

Ernest Maltravers ne pouvait être fortement rongé par le désir de la renommée ; les hommes d'un vrai génie le sont peut-être rarement, jusqu'à ce que ce désir soit créé artificiellement chez eux. Les intelligences saines, correctes, dans lesquelles tous les

dans se balancent congrûment, ont une conscience calme de leur pouvoir ; elles sentent que leur vigueur, pleinement déployée sur un sujet, doit avoir le résultat ordinaire de la vigueur. Les esprits de second ordre sont au contraire irritables et nerveux ; ils aspirent avec fièvre à une célébrité qu'ils n'estiment point d'après leurs talents, mais d'après ceux des autres. Ils voient une tour, ils mesurent son ombre, et se figurent que leur propre hauteur, de laquelle ils n'ont pas une juste idée, doit produire sur la terre une ombre semblable. C'est l'homme de petite stature qui marche le nez au vent, aussi droit qu'une pique ; l'homme grand se courbe, l'homme fort n'use pas toujours de sa force.

Ernest n'avait pas encore senti le désir de la célébrité, il ne connaissait pas les douceurs et les amertumes de ce fatal breuvage, qui, lorsqu'on l'a une fois goûté, engendre une soif inextinguible. Il n'avait point d'ennemis, point de dépréciateurs à confondre par les témoignages de son mérite, et c'est là un des motifs d'excitation les plus ordinaires pour les esprits orgueilleux. Il passait, il est vrai, très-généralement pour un homme d'esprit, et les sots avaient peur de lui ; toutefois, comme il ne traversait activement les prétentions de personne, personne n'avait intérêt à le proclamer un étourdi, un homme superficiel. A cette époque, c'était donc tout naturellement, tout tranquillement, que son esprit cherchait sa direction légitime : il

commença par noter négligemment ses idées, ses impressions. Ce qu'il consigna ainsi sur le papier donna lieu à de nouvelles pensées, celles-ci devinrent plus lucides à ses propres yeux; la page, telle qu'un miroir, lui montra sa ressemblance morale.

D'abord il écrivit avec rapidité et sans méthode. Son objet unique était de s'amuser et de soulager son esprit surchargé; et ses écrits, comme la plupart de ceux des jeunes gens, roulaient sur des sujets personnels. On commence souvent par le petit noyau de la passion et de l'expérience, ensuite le cercle s'agrandit; et la plupart des maîtres les plus profondément, les plus universellement versés dans la science de la vie et du cœur humain, ont été dans l'origine écrivains *égoïstes*. Il existe dans l'homme de haute capacité une perception fine et sensitive de lui-même; et l'être susceptible de vives impressions a dix fois autant de vie que le sot, celui-ci eût-il la vigueur d'Hercule. L'homme impressionnable, doué d'une imagination ardente, se multiplie en mille choses diverses avec lesquelles il s'identifie. Il considère le monde et les objets infinis qu'il renferme comme une partie de son être individuel. Plus tard, lorsqu'il se calme et rassemble ses forces dans la citadelle, il n'oublie point le territoire étendu qu'elles ont couvert, il ne cesse point d'y prendre intérêt. Il comprend les autres, car il a vécu dans les autres vivants et morts. Il a été un jour Brutus, le lendemain César; il s'est figuré comment il aurait agi

dans presque toutes les circonstances imaginables. Ainsi, quand il veut peindre des caractères humains essentiellement différents du sien, il les voit, il peut les décrire, comme il pourrait décrire une maison qu'il aurait jadis habitée pendant un temps très-court. De là vient cette justesse, cette vérité, que les grands écrivains d'histoires, de romans, de drames, déploient dans la peinture de leurs personnages. Leurs créations ne sont point des ombres, des automates; elles ont de la chair et des os.

Je devrais peut-être quelque apologie pour faire passer ces réflexions, mais j'aurais trop souvent l'occasion de la renouveler dans cette narration; car mon intention, je l'avoue, est de mêler l'essai philosophique au roman; et je me suis suffisamment abstenu de me livrer au didactique dans mes deux dernières fictions, pour qu'il me soit permis de suivre mon penchant dans celle-ci.

Ernest Maltravers fut donc égoïste en commençant ses ébauches irrégulières, *décousues*. son style, je l'ai dit, était négligé comme celui de tout homme qui n'a pas encore compris que l'expression est un art. Cependant, tels qu'ils étaient, ces essais non châtiés, peu estimables, sous les rapports littéraires, ces confessions arrachées à son cœur, avaient pour lui un charme indicible. Il connut l'ivresse d'auteur; il connut le délice des premières amours de la muse, et cette joie profonde qui nous saisit quand nous avons su donner une forme palpable à des visions si

longtemps flottantes et intangibles, quand le beau sceptre de l'idéal peut être évoqué dans nos retraites studieuses par notre plume, cette baguette magique de notre profession.

Vers midi, le jour qui suivit la connaissance d'Ernest avec les Montaigne, le premier se trouvait dans sa chambre favorite, celle qu'il avait choisie pour cabinet d'étude parmi les nombreuses pièces de son habitation vaste et solitaire. Il était assis dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte donnant sur le lac, devant une table couverte de livres épars, et il notait avec insouciance des critiques sur ce qu'il lisait, et ses impressions sur ce qu'il voyait. C'est le genre de composition le plus agréable, et il n'est point de livres plus intéressants que les *souvenirs* d'un homme qui travaille dans la retraite, qui observe dans la société, qui peut sentir, admirer tout. Ernest était donc livré à cette douce occupation lorsque Cesarini fut annoncé.

« Je me suis prévalu bien vite de votre invitation, dit en entrant le jeune frère de Térésa. — Et je vous en remercie, dit Ernest en pressant la main timidement étendue vers lui. — Vous écriviez, je le vois. J'étais sûr que vous aimiez et cultiviez la littérature. Votre visage, votre voix me l'ont appris, dit Cesarini en s'asseyant. — J'employais assez vainement un vain loisir, répliqua Ernest. — Mais vous n'écrivez pas pour vous seul, vous avez en vue les grands tribunaux littéraires, le public et la posté-

rité? — Non, je vous le proteste, répondit l'Anglais en souriant. Examinez les livres qui sont sur ma table, vous verrez les chefs-d'œuvre anciens et modernes. Ce sont là des études qui découragent les novices. — Ou qui les inspirent. — Je ne le pense pas. Des modèles peuvent former le goût comme critique, mais ils n'excitent pas à devenir auteur. J'imagine que nos propres émotions, nos sentiments sur notre destinée sont les grands leviers des matériaux inertes accumulés dans notre cerveau. Regarde dans ton cœur et écris, dit un vieil auteur anglais¹, lequel toutefois ne pratiquait point ce qu'il prêchait. Et vous, signor?... — Je ne suis rien et je voudrais être quelque chose, répondit le jeune homme avec une laconique amertume. — Et comment un semblable désir n'amène-t-il pas la réalisation de son objet? — Purement, parce que je suis Italien; nous n'avons point de public littéraire, point de classe lisante un peu nombreuse; nous avons des *dilettanti* et des *litterati*, des étudiants et même des auteurs, mais tout cela forme des coterics, non un public. J'ai écrit, j'ai publié, personne ne m'a écouté. Je suis un auteur sans lecteurs. — Le cas n'est pas rare en Angleterre, » dit Ernest.

L'Italien poursuivit : « J'espérais vivre dans la bouche des hommes, éveiller des pensées longtemps muettes, faire résonner les cordes de l'ancienne

¹ Sir Philippe Sidney.

lyre. Vain espoir ! Tel que le rossignol, je chante seulement pour briser mon cœur par une fausse et mélancolique émulation des notes des autres. — Il est en tous pays, dit Ernest avec douceur, des époques dans lesquelles certaines veines spéciales de la littérature sont abandonnées, et le plus éminent génie ne pourrait les remettre en vogue. Mais comme vous le disiez très-sagement, il existe deux tribunaux suprêmes, le public et le temps. Vous avez encore l'appel à ce dernier. Vos grands historiens italiens ont écrit pour ceux qui n'étaient pas nés ; leurs ouvrages ne furent même publiés qu'après leur mort. Cette indifférence pour la renommée vivante a, selon moi, quelque chose de sublime. — Je ne puis les imiter... et ils n'étaient pas poètes, dit Cesarini avec chaleur. Pour le poète, la louange est un aliment nécessaire, l'indifférence est la mort. — Mon cher signor Cesarini, dit l'Anglais avec sensibilité, ne vous laissez pas dominer par de telles pensées. Dans une saine ambition doit se trouver l'étoffe grossière, mais solide, d'une patience persévérante. Elle doit vivre dans un avenir de gloire, qui, tôt ou tard, ne peut manquer à ceux dont les travaux méritent cette récompense. — Mais peut-être les miens ne la méritent pas. Je le crains quelquefois !... c'est une horrible pensée ! — Vous êtes encore très-jeune, dit Maltravers ; à votre âge, il est bien rare d'avoir cette soif de célébrité. Le premier pas est peut-être la moitié du chemin vers le but. »

Je ne suis pas certain qu'Ernest pensât exactement ce qu'il disait ; mais c'était la consolation la plus délicate qu'il pût offrir à un homme dont la franchise inattendue l'embarrassait et lui faisait peine. Le jeune Italien hocha la tête d'un air découragé. Maltravers, pour changer le sujet de la conversation, se leva, se mit au balcon, parla du temps, admira le délicieux paysage, en indiqua avec goût, avec sentiment, les détails les plus minutieux, et les beautés les plus secrètes. Le poète devint plus animé, plus serein, il devint même éloquent, il cita des vers, il les commenta. Ernest s'intéressait de plus en plus à lui. Il était curieux de savoir si ses talents égalaient ses aspirations ; et il exprima à Cesarini le dessein de connaître ses œuvres. C'était justement tout ce que souhaitait le jeune auteur. Pauvre Cesarini ! c'était beaucoup pour lui de trouver un nouvel auditeur ; car il imaginait que tout auditeur de bonne foi devait être un admirateur passionné. Mais avec la mauvaise honte de sa caste, il affecta de la répugnance et de l'hésitation, et se fit un jeu de sa propre impatience. Son hôte, pour aplanir le chemin, proposa une excursion sur le lac.

« Un de mes gens tiendra la rame, dit-il, vous récitez, je vous écouterai, et je serai pour vous ce que la vieille Laforêt était pour Molière. »

Ernest était d'une bonté extrême, quand son cœur était touché, bien qu'il ne fût pas abondamment pourvu de ce qu'on appelle humeur facile,

prévenante, qui flotte à la surface, et se montre par des sourires et de douces paroles à tout et pour tous. Il avait en lui une grande dose du lait de la nature humaine, mais fort peu de son huile.

Le poète accepta la proposition, et bientôt ils furent sur le lac. C'était un jour brûlant et le soleil était dans toute sa force; ainsi le bateau se glissa lentement sous l'ombre de la rive, et Cesarini tira de son sein quelques manuscrits d'une petite et belle écriture. Qui ne connaît le soin respectueux que prend un jeune poète de donner un bel habit à ses vers bien-aimés?

Cesarini lisait bien et avec sensibilité. Tout favorisait le lecteur : ses traits poétiques, sa voix, son enthousiasme à demi comprimé, l'intérêt préalable de l'auditeur, le charme rêveur de la scène et de l'heure (car le temps fait beaucoup en ces sortes d'affaires). Ernest écoutait avec une grande attention. Il est très-difficile de juger du mérite réel de la poésie, dans une langue étrangère, même lorsqu'on connaît bien cette langue, tant les petites finesses de style et la magie intraduisible de l'expression ont de part au mérite des vers. Cependant Maltravers, fraîchement sorti, comme il l'avait dit lui-même, de l'étude des écrivains originaux et grands, ne pouvait s'empêcher d'avouer qu'il prêtait l'oreille en ce moment à la médiocrité mélodieuse. C'était la poésie non des choses, mais des mots. Il pensa toutefois qu'il y aurait de la cruauté à se

montrer critique sévère, et il débita tous les lieux communs d'éloges dont il put s'aviser. Le jeune homme était ravi. « Et cependant, disait-il, je n'ai pas de public. En Angleterre je serais apprécié! » Hélas, en Angleterre, au moment où il parlait, il y avait cinq cents poètes aussi jeunes, aussi ardents, et encore mieux doués, dont le cœur battait pour la même gloire, et dont les nerfs étaient brisés par le même désappointement.

Maltravers comprit que son jeune ami n'écouterait aucun jugement s'il n'était favorable. L'archevêque de Grenade n'était pas plus sensible à la moindre touche de critique non louangeuse. Cela parut un mauvais signe à Maltravers, mais il se ressouvint de Gil Blas, et se dispensa prudemment d'attirer sur lui le bénévole souhait de *beaucoup de bonheur et un peu plus de goût*. Sitôt que Cesarini eut achevé de lire son manuscrit, il se montra pressé de finir la promenade, car il languissait après le moment de rentrer au logis, afin de savourer seul le plaisir d'avoir été admiré. Mais il laissa ses poèmes à son nouvel ami, et, s'élançant à terre vis-à-vis des ruines de la maison de Plinie, il fut en un instant hors de vue.

III

Ne t'écarte jamais du bon sens, l'âme de tous
les arts.

POPE.

Ernest Maltravers passait beaucoup de temps avec les Montaigne. A aucune époque de la vie, nous ne sommes aussi accessibles à l'amitié que dans le moment d'épuisement moral qui suit le désenchantement des passions. Cette douce affection ranime, réchauffe notre sensibilité, sans réveiller nos émotions fiévreuses. Ernest regardait, avec la bienveillance d'un frère, la brillante et vive Térésa. Mais elle était la dernière personne du monde de laquelle il aurait pu devenir amoureux. Son naturel ardent, et cependant d'une excessive délicatesse, exigeait du repos dans les manières et le caractère de la femme qu'il pouvait aimer; et Térésa connaissait à peine ce que c'est que le repos. En jouant avec ses deux jolis enfants (dont l'aîné avait six ans); en dérangeant par de petites agaceries le calme méditatif de son mari; en improvisant des vers; en commençant sur le piano ou la guitare des airs qu'elle n'achevait point; en naviguant sur

le lac; bref, dans toutes ses occupations, elle se montrait toujours gaie, toujours prête à recevoir les impulsions de plaisir, ne croyant à nul souci, à nulle contrariété dans la vie, ne connaissant aucun chagrin, hors celui que la santé faible et l'humeur triste de son frère lui causaient, et qui formait la seule teinte sombre de son heureuse existence. Cependant, même à cet égard, l'élasticité de son esprit et de sa constitution repoussait promptement l'inquiétude; elle se disait que Castruccio deviendrait plus fort chaque année, et serait un jour célèbre et content de son sort.

Castruccio menait la vie que les *poèteaux* appellent une vie de poète. Il aimait à voir le soleil se lever sur les Alpes lointaines, et la lune dormir sur le lac à minuit. Il passait toute la journée et la moitié de la nuit en courses solitaires, limant ses vers légers ou se livrant à ses rêveries sombres. Il pensait que l'isolement était l'élément principal de la poésie. Hélas! le Dante, Alfieri, même Pétrarque, auraient pu lui montrer qu'un poète doit connaître intimement les hommes aussi bien que les montagnes, s'il veut devenir créateur. Quand Shelley, dans une de ses préfaces, vante sa familiarité avec les pics, les glaciers, et Dieu sait quoi, le critique artiste ne peut s'empêcher de regretter que ce génie remarquable n'ait pas été également familier avec le Strand ou Fleet-street; car il eût été alors capable de réaliser ses caractères; il aurait

composé des *touts* complets et saisissables, non des fragments brillants et confus.

Ernest avait de l'attachement pour Térésa, et prenait un vif intérêt à son frère; mais c'était M. de Montaigne pour lequel il sentait la plus profonde estime. Ce Français avait jadis vécu dans un monde moins borné que celui des coteries. Il avait servi dans les armées et rempli avec distinction de hauts emplois civils. C'était une de ces constitutions morales, en même temps saines et robustes, propres à supporter toutes les variétés de la vie sociale, et capables d'apprécier avec calme les chances diverses de la destinée humaine. Les épreuves d'une fortune inconstante, l'expérience elle-même l'avaient laissé trop réellement philosophe pour être optimiste, et trop juste pour être misanthrope. Il jouissait de l'existence avec prudence et suivait le chemin qui lui convenait le mieux, sans affirmer que ce chemin fût le meilleur pour d'autres. Peut-être était-il un peu trop sévère pour les faiblesses de la vanité; mais, en récompense, il était très-indulgent pour les erreurs qui dérivent de pensées généreuses, de grands sentiments. Parmi ses traits caractéristiques, on observait une profonde admiration pour l'Angleterre. Il aimait son pays, mais il n'était pas éloigné de le mépriser. L'impétuosité, la légèreté de ses compatriotes choquaient ses notions de dignité, de sage modération. Il ne pouvait leur pardonner, disait-il souvent, d'avoir fait en

vain les deux grandes expériences d'une révolution populaire et du despotisme militaire. Il ne sympathisait point avec les jeunes enthousiastes qui désiraient une république, sans connaître à fond les nombreuses couches d'habitudes et de coutumes sur lesquelles une telle fabrique doit être construite, si elle est destinée à durer; il ne s'accordait pas non plus avec la chevalerie vaillante et non éclairée, qui aspirait à la restauration de la domination militaire; ni avec les stupides et arrogants bigots, qui rattachaient toute idée d'ordre et de bon gouvernement à la dynastie malheureuse et usée des Bourbons. En effet, le bon sens était le principe de toutes les théories et de la pratique de Montaigne; et c'était cette qualité qui lui faisait aimer les Anglais. Ses idées à cet égard étaient singulières. *substantif*

g/la Montaigne
bon sens

Le bon sens, disait-il un jour à Maltravers, comme ils se promenaient ensemble sur le bord du lac, le bon sens n'est pas purement un attribut intellectuel, c'est plutôt le résultat d'un juste équilibre de toutes nos facultés morales et spirituelles. *me/ l'Etat*

L'homme déshonnéte ou le jouet des passions peut avoir du génie; mais rarement, ou pour mieux dire jamais, il ne déploie du bon sens dans la conduite de la vie. Il peut gagner souvent des prix enviés; *banalité*

mais il les doit au hasard, non à son habileté. Mais l'homme que je vois marcher droit dans une carrière honorable, juste envers les autres et envers lui-même (car on se doit justice à soi-même, dans

le soin de sa fortune, de sa réputation, dans la répression de ses passions), celui-là, dis-je, est un plus digne représentant de son créateur que l'homme de génie privé d'autres attributs. On peut dire du premier qu'il a du bon sens; oui, mais ce n'est pas tout, il a aussi de l'intégrité, il sait se respecter lui-même, il sait faire abnégation de lui-même. Mille épreuves, dont il sort victorieux par son bon sens, étaient aussi des tentations périlleuses pour sa probité, sa modération, sa véracité; en un mot, pour tous les côtés faibles de sa nature compliquée. Or, je ne dis pas qu'il conserve ce bon sens plus que l'ivrogne ne conserve la force de ses nerfs, s'il ne prend pas l'habitude de repousser l'ivresse de l'envie, de la vanité, et les émotions diverses qui ont coutume de nous égarer. Le bon sens n'est donc pas une qualité abstraite ou un talent isolé; mais la conséquence naturelle d'une manière de raisonner juste et claire aussi différente de la sagacité d'un diplomate ou d'un procureur que la philosophie de Socrate est différente de la rhétorique de Gorgias. De même qu'une masse d'excellentes morales forme cet attribut dans un homme, une masse d'hommes doués de cet attribut détermine le caractère d'une nation. Votre Angleterre est renommée pour son bon sens, et de plus pour les bonnes qualités qui accompagnent le sens droit et ferme chez les individus, la haute probité, la bonne foi dans les transactions, un amour ardent

pour la justice, l'impartiale justice, une exemption générale des crimes violents communs sur le continent, et cette énergique persévérance dans les entreprises une fois commencées, qui tient à la vigueur jointe à la hardiesse. — Nos guerres, notre dette..., dit Maltravers. — Pardonnez-moi, interrompit Montaigne, je parle de votre nation, non de votre gouvernement : un gouvernement ne représente pas toujours fidèlement un peuple; mais, même dans les guerres auxquelles vous faites allusion, on trouve, en examinant le fond des choses, qu'elles ont en général leur source dans l'amour de la justice, base du bon sens, non dans un dessein insensé de conquête ou de gloire. Un homme sensé ^{anglais} peut et doit cependant avoir du cœur, et une grande nation ne peut être une mécanique égoïste. Supposons que nous soyons, vous et moi, des gens bien prudents, bien sensés, et que nous voyions dans une foule un homme en maltraiter un autre violemment et injustement, nous serions des brutes, non des hommes, si nous ne nous hâtions pas d'intervenir. Mais si nous nous jetons à travers la foule, un bâton à la main, et frappant de toutes nos forces sur nos voisins, uniquement pour faire dire aux spectateurs : Voilà de hardis et vigoureux personnages! Alors nous serons extravagants par vanité. Je crains bien que vous ne trouviez l'application de ma parabole dans l'histoire militaire de la France et de l'Angleterre. — Toutefois, je l'a-

voue, dit Ernest, je trouve une bravoure, un noble esprit de chevalerie normande dans la nation française, qui me dispose à lui pardonner ses excès, à la croire destinée à de grandes choses, quand l'expérience aura refroidi son sang bouillant. Certains peuples, comme certains individus, arrivent lentement à leur maturité; d'autres sont des hommes presque dès le berceau. Les Anglais, grâce à leur origine saxonne, dure et solide, que le mélange du sang normand a élevée plutôt que comprimée, n'ont jamais eu d'enfance. La différence est frappante, si l'on regarde les représentants respectifs des deux nations parmi les grands écrivains et les grands personnages politiques. — Oui, dit Montaigne, Milton et Cromwell ne sont pas de brillants enfants, et je ne puis en dire autant de Voltaire ou de Napoléon. Richelieu même, le plus mâle de nos hommes d'État, avait en lui assez d'enfantillage français pour se croire beau garçon, galant cavalier, bel esprit et fin critique. A l'égard de l'école littéraire racinienne, elle ne s'est jamais dégagée des lisières de l'imitation, elle est restée froide copiste d'un pseudo-classique s'attachant à la forme de ses modèles sans en saisir l'esprit. Quoi de moins romain, de moins grec, de moins hébreu, que leurs drames romains, grecs ou hébreux? Votre grossier Shakespeare, dans son *Brutus*, même dans son *Troïle*, se rapproche bien plus du génie ancien, précisément parce qu'il n'imitait rien d'ancien. Nos Fran-

çais copiaient les gigantesques images de l'antiquité comme une pensionnaire copie un dessin, en retraçant légèrement les traits sur son calque transparent. — Mais, vos auteurs modernes, madame de Staël, Chateaubriand ¹? — Je reproche un seul défaut à l'école sentimentale, l'excessive faiblesse. Elle manque de nerfs, de muscles; tout est mollement arrondi dans ses formes féminines: on dirait que, pour ces écrivains, la vigueur consiste en phrases fleuries, en petits aphorismes; ils dessinent les puissantes tempêtes du cœur humain avec la gentillesse léchée d'un peintre en miniature. Non, ces deux auteurs sont encore des enfants d'une autre espèce, affectés, bien parés, bien stylés, infiniment spirituels et précoces, mais toujours des enfants. Leurs fades lamentations, leur sensibilité exagérée, leur égoïsme, leur vanité, ne peuvent exciter l'intérêt d'êtres raisonnables qui savent ce que c'est que la vie réelle et ses graves objets. — Votre beau-frère, dit Ernest avec un léger sourire, doit trouver votre censure décourageante. — Mon pauvre Castruccio, répliqua Montaigne en soupirant, est une de ces victimes, plus nombreuses qu'on ne l'imagine, des prétentions à la renom-

¹ Au moment où je place cette conversation, l'école ornée par Victor Hugo, écrivain auquel on ne peut refuser du génie, malgré ses fausses notions péniblement élaborées, cette école, dis-je, n'avait pas encore atteint la célébrité équivoque dont elle jouit maintenant.

méc disproportionnées aux facultés. Je partage l'opinion d'un grand écrivain allemand qui soutient que nul homme n'a le droit d'entrer dans la carrière de l'art, s'il ne se sent la force de la fournir. Castruccio pourrait jouer un rôle aimable dans la société, il pourrait même en devenir un membre utile, s'il voulait appliquer ses moyens à ce qu'ils peuvent atteindre. Il aurait le talent suffisant pour se distinguer en toute profession, hors celle de poète. — Cependant, les auteurs dont nous conservons la mémoire ne sont pas tous de premier ordre. — Ils le sont dans un genre quelconque, fût-ce un genre faux ou trivial. Ils occupent une place dans leur littérature; on doit pouvoir dire, en parlant d'eux : Ils exercèrent telle ou telle influence en telle école, bonne ou mauvaise, peu importe. En un mot, ils doivent former un anneau de la grande chaîne des auteurs nationaux, que le public superficiel peut oublier, mais sans lequel la série serait incomplète. Ils peuvent donc ne pas être de premier ordre pour tous les temps; mais ils l'ont été sûrement à une époque spéciale. Quant à Cesarini, il est simplement l'écho des autres, il ne peut ni fonder ni détruire une école. Cependant, ajouta Montaigne après une pause, cette triste maladie de mon beau-frère pourrait peut-être se guérir, s'il n'était pas Italien. Dans votre pays animé, affairé, après un nombre suffisant de mécomptes comme poète, il retomberait doucement

dans quelque autre vocation; et sa vanité, son désir de faire de l'effet, trouverait une issue honnête et rationnelle. Mais en Italie, un homme d'esprit ne peut être que poète ou brigand. S'il aime son pays, ce crime le bannit des emplois publics; et il ne peut faire un pas dans les hardis canaux des spéculations sans encourir l'animadversion de l'Autriche ou du pape. Non, ce que j'espère de mieux pour Castruccio, c'est de le voir devenir antiquaire, et disputer sur les ruines avec les Romains, ce qui vaut encore mieux que de faire de méchants vers. »

Maltravers était silencieux et pensif; toutefois, chose singulière, les idées exprimées par Montaigne ne décourageaient nullement son ardeur secrète pour les triomphes intellectuels. Non qu'il se sentit en ce moment capable de les obtenir, mais il sentait sa nature de fer, et savait que l'homme qui a du fer dans sa nature, doit, tôt ou tard, trouver moyen de donner à ce métal une forme utile.

En ce moment Castruccio lui-même rejoignit les causeurs. Il était sombre et silencieux, suivant sa coutume, spécialement en présence de Montaigne avec lequel l'amour-propre du jeune poète était mal à l'aise, parce qu'il était forcé d'avouer, malgré l'indifférence qu'il tâchait d'avoir pour la dure franchise de son beau-frère, que le jugement de M. de Montaigne n'était pas à dédaigner.

Ernest dina et passa la soirée avec la famille de

Montaigne. Il ne put s'empêcher d'observer que Castruccio, dont les vers exprimaient les plus doux sentiments, et dont le caractère était foncièrement bon et tendre, était si complètement aigri par ce vice, le plus pernicieux des vices de l'esprit, l'éternel calcul de notre mérite et des injustices qu'on lui fait, qu'il ne cherchait jamais, ne songeait jamais à être agréable à ceux qui l'entouraient. Il n'avait aucune de ces petites attentions qui entretiennent la bienveillance sociale. Il n'avait pas le plus léger degré de cette gaieté expansive et candide, l'apanage des bons cœurs, et pour laquelle des hommes du génie le plus élevé, et livrés aux plus graves poursuites, ont été remarquables dans leur intimité. Sans cesse occupé d'un rêve, le jeune Italien se montrait taciturne et morose pour ceux qui ne sympathisaient pas avec ce rêve morbide; il aurait quitté enfants, sœurs, beau-frère, ami, tout ce qui respire sur la terre, pour voler à sa chère solitude ou à des stances sur la renommée. Ernest se disait à lui-même : « Je ne serai jamais auteur, je ne soupirerai jamais après la renommée, si je dois acheter une ombre de félicité à ce prix ! »

IV

On ne peut graver trop profondément dans l'esprit que l'application est le prix qui doit payer toute acquisition mentale, et qu'il est aussi absurde d'espérer les obtenir sans elle, qu'il le serait d'espérer moissonner sans avoir semé.

Tout ce que nous entreprenons peut nous engager dans un travail qui se terminera seulement avec notre existence.

BAYLEY. *Essai sur la formation et la publication des opinions.*

L'automne avançait, et Maltravers restait encore à Côme. Il voyait peu de familles autres que celle de Montaigne, et par conséquent la plus grande partie de son temps se passait dans la solitude. Il continuait l'essai de ses facultés, et tous les jours il se sentait plus de force et de hardiesse. Il se garda bien toutefois de montrer à ses nouveaux amis ses *Délassements de Côme*, il n'avait pas besoin d'auditeurs, il ne pensait à aucun public, et désirait simplement exercer son esprit. Il comprit de lui-même, à mesure qu'il étendait ses travaux, que l'on ne peut ni étudier profondément, ni composer avec beaucoup d'art, si l'on n'a pas devant soi un objet

défini, quelque branche de la science à explorer, ou quelque conception à mettre en pratique.

Maltravers retomba dans sa passion d'écolier pour les questions métaphysiques ; mais avec quels résultats différents il ergotait maintenant contre les subtils scolastiques, après avoir acquis la connaissance pratique des hommes ! quelles lumières nouvelles lui apparaissaient à mesure qu'il s'enfonçait dans le labyrinthe de causes et d'effets à travers lequel nous cherchons à découvrir ce monstre biforme et curieux, l'être humain. Son esprit se satura, pour ainsi dire, de ces profondes observations, et lorsqu'il voulut enfin se reposer des spéculations abstraites, il trouva que ses idées sur lui-même et sur ses semblables étaient devenues et plus claires et plus exactes et qu'il avait réellement vécu parmi le monde dans le temps où il croyait s'abandonner aux vaines rêveries d'un solitaire. Mais si ces recherches coloraient ses poursuites intellectuelles, elles ne les bornaient point ; et la poésie, la littérature légère, étaient pour lui, non-seulement d'agréables diversions, mais une étude critique et réfléchie. Il se plaisait à pénétrer les motifs qui ont fait commencer ces toiles si déliées, filées par notre imagination et dont la permanence, l'influence sur le monde vulgaire est si merveilleuse. Et au dehors, quel ravissant paysage, quel beau ciel, quelle atmosphère douce et pure ! quel heureux séjour pour mûrir les plans

d'une ambition dont le but est d'obtenir de l'empire sur le cœur, une place dans la mémoire des hommes ! Oui, je n'en doute point, la place où un auteur a rêvé pour la première fois qu'il était destiné à écrire n'est jamais sans effet sur ses travaux subséquents.

Ernest fut tiré de ces occupations entraînantes par une seconde lettre de Cléveland. Il avait été fâché, même blessé que Maltravers n'eût pas suivi son conseil en revenant immédiatement en Angleterre, et il avait montré son déplaisir à son jeune ami en s'abstenant de répondre à la lettre d'excuse de celui-ci. Mais, dernièrement une grave maladie avait mis Cléveland au bord de la tombe, et son cœur attendri par l'affaiblissement de son corps l'induisit à écrire dans les premiers moments de sa convalescence à son ancien pupille pour l'informer de son attaque, de son danger, et le prier de nouveau de hâter son retour. L'idée que Cléveland, le cher, l'affectionné, l'aimable tuteur de sa jeunesse, avait été près de la mort, qu'il pouvait, lui, Ernest, ne jamais s'incliner sur cette main protectrice, entendre cette voix paternelle, cette idée terrible frappa le jeune homme de terreur et de remords. Il résolut de partir le lendemain pour l'Angleterre, et fit sur-le-champ les préparatifs nécessaires.

Il alla ensuite prendre congé de Montaigne. Térésa donnait une leçon de lecture à son premier-né ; elle était assise près d'une fenêtre ouverte, dans

un négligé propre, gracieux, mais peu soigné. Le petit garçon relevait sa tête expressive pour regarder sa mère avec une hardiesse confiante, tandis qu'elle tâchait, moitié en riant, moitié gravement, de l'initier aux mystères de l'alphabet, et le joli enfant au visage délicat, mais frais et résolu, et la jeune mère, toute naïve, toute charmante, formaient un tableau délicieux. Montaigne lisait les Essais de son illustre homonyme, duquel (je ne sais si c'était justement ou non) il prétendait descendre. De temps en temps ses yeux quittaient la page pour surveiller les progrès de son fils, la marche de sa jeune intelligence; mais il ne se mêlait point de l'enseignement. Il était assez sage pour savoir qu'il existe entre un enfant et sa mère une sympathie qui vaut toute la grave supériorité d'un père, quand il s'agit de rendre l'étude agréable : de plus, il avait trop d'esprit pour ne pas dédaigner tous les systèmes présentement à la mode, et dans lesquels on force un pauvre enfant à s'attacher au métier scientifique en sortant des bras de sa nourrice. Il savait que les philosophes n'adoptèrent jamais une théorie plus erronée que celle d'après laquelle on commence dès le berceau l'éducation abstraite. C'est assez, en effet, de s'occuper du caractère de la jeune créature, et de la correction de cette maudite tendance au mensonge qui renverse la doctrine de Reid sur nos dispositions innées à la vérité, et qui peut être nommée avec

raison la maladie régnante des chambres d'enfants et des petites écoles. Mais surtout quel avantage compenserait jamais la perte de la santé, souvent la ruine de l'esprit, résultat ordinaire des efforts intellectuels prématurés? Il est encore essentiel de laisser ignorer aussi longtemps que possible à un enfant l'amertume dégradante de la crainte : s'il ose vous regarder en face, il dira toujours la vérité et affrontera le diable; c'est de ce bois qu'on fait les hommes bons et braves, même les hommes sages.

Ernest entra sans être annoncé au milieu de cet aimable cercle de famille, et il s'arrêta un instant devant la porte ouverte. Le petit étudiant fut le premier à s'apercevoir de l'arrivée d'Ernest, et à lui faire fête; car Ernest, bien qu'il eût plus de douceur que de gaieté, était pourtant le favori des enfants. Sa figure tranquille et gracieuse le mettait en aussi grand crédit auprès d'eux que si ses poches, comme celles du Burchell de Goldsmith, essent toujours été pleines de pommes et de pain d'épice.

« Ah! monsieur Maltravers, qu'avez-vous fait? vous venez d'effacer les caractères que j'avais tracés sur ce sable avec une peine infinie; voilà tout le travail d'une demi-heure perdu.—Non, signora, dit-il en s'asseyant et en prenant l'enfant sur ses genoux, il n'y a rien de perdu; mon jeune ami va se remettre à l'étude de meilleur cœur après cette

petite interruption. — Vous passerez la journée avec nous, je l'espère, dit Montaigne. — J'étais venu dans l'intention de vous en demander la permission ; car demain je pars pour l'Angleterre. — Est-ce possible ? dit Térésa ; si promptement ! que vous manquez-t-il ici ? Oh ! ne vous en allez pas. Mais peut-être avez-vous de mauvaises nouvelles d'Angleterre ? — J'ai des nouvelles qui me forcent à retourner en ce pays. Mon tuteur, mon second père, a été dangereusement malade ; je suis inquiet de lui, et je me reproche de l'avoir si longtemps oublié dans votre séduisante société. — Je suis réellement fâché de vous perdre, dit Montaigne avec plus de chaleur dans le ton que dans les paroles ; j'espère que nous nous reverrons bientôt : vous viendrez peut-être à Paris ? — Probablement, dit Ernest, et vous en Angleterre ? — Ah ! combien ce voyage me plairait ! s'écria Térésa. — Non, dit son mari, il ne vous plairait point du tout, vous n'aimeriez point l'Angleterre ; vous diriez qu'elle est triste à mourir. C'est un pays dont les natifs peuvent être fiers, mais qui n'offre aucun amusement à un étranger, précisément parce qu'il abonde en occupations sérieuses et intéressantes pour ses citoyens. Les contrées les plus agréables pour les étrangers, sont les pires de toutes pour les naturels, témoin l'Italie, et *vice versâ*. »

Térésa agita ses boucles brunes et ne parut pas persuadée.

« Et où est Castruccio ? demanda Maltravers. — Dans son bateau, sur le lac, dit Térésa. Il sera inconsolable de votre départ. Vous êtes la seule personne qu'il puisse entendre et qui puisse l'entendre ; la seule personne en Italie... je dirais presque dans le monde entier. — Eh bien, nous nous reverrons à dîner ; cependant permettez-moi de vous proposer une promenade à la *Pliniana* : je voudrais dire adieu à cette fontaine cristalline. »

Térésa, charmée de toutes les excursions, donna volontiers son consentement.

« Et moi aussi, maman, cria l'enfant, et aussi ma petite sœur ? — Oh ! certainement, » dit Ernest en regardant les parents.

Ainsi la compagnie fut bientôt prête, et ils s'avancèrent sur le beau lac à la douce et sereine chaleur d'une matinée de novembre ; car ce mois en Italie a la température de septembre dans le Nord.

Les enfants babillaient, les gens raisonnables causaient sur mille sujets ; ce fut un jour agréable que ce dernier jour passé à Côme. Les adieux de l'amitié ont, en effet, quelque chose de doucement triste, mais ils n'ont point les angoisses des adieux de l'amour. Peut-être serait-il mieux que nous fusions tout à fait délivrés de l'amour : la vie s'écoulerait plus calme, plus heureuse ; l'amitié est le vin de l'existence, l'amour en est l'alcool enivrant.

A leur retour ils trouvèrent Cesarini assis au bord de l'avenue ; il ne parut pas aussi affecté que Térésa

le craignait du départ d'Ernest. Castruccio était très-jaloux, et, depuis quelque temps, il devenait chagrin et mécontent du plaisir que sa sœur et son beau-frère trouvaient dans la société de Maltravers.

« Pourquoi cela ? se disait-il souvent, pourquoi se plaignent-ils avec cet étranger plus qu'avec moi ? Mes idées sont aussi fraîches, aussi originales que les siennes ; j'ai autant d'esprit que lui, et cependant mon froid et sec beau-frère lui-même reconnaît ses talents et prédit qu'il sera, *lui*, un grand homme, et *moi*... Non !... personne n'est prophète en son pays ! »

Malheureux jeune homme ! son esprit produisait toutes les herbes parasites et vénéneuses du tempérament poétique, et elles étouffaient les fleurs que le sol cultivé convenablement aurait portées. Cependant une crise de la vie, dans laquelle un homme impressionnable et poétique est formé ou détruit, attendait Castruccio ; cette crise dans laquelle un sentiment est remplacé par les passions, dans laquelle l'amour d'un objet réel rassemble dans un seul foyer les rayons épars de la sensibilité. Il pouvait sortir de cette épreuve plus pur et plus fort ; Maltravers l'espérait pour lui, et Maltravers ne pensait guère alors combien ce passage de l'histoire du jeune Italien serait lié intimement à sa propre destinée ! Castruccio, désirant parler seul à Ernest, le pria de le suivre dans le bosquet derrière la maison, et là, il lui dit avec un peu d'embarras :

« Vous allez, je le suppose, à Londres ? — Je passerai par Londres ; puis-je y faire quelque chose pour vous ? — Mais... oui, mes poèmes ! J'ai le projet de les publier en Angleterre. Votre aristocratie cultive la littérature italienne, et peut-être je serai lu par la beauté, la noblesse ; c'est l'auditoire naturel du poète : pour la horde vulgaire, je la dédaigne. — Mon cher Castruccio, je me charge de faire publier vos poèmes à Londres, si vous le désirez ; mais ne vous flattez pas trop. En Angleterre nous lisons peu de vers, même dans notre langue, et nous sommes honteusement indifférents pour la littérature étrangère. — Oui, la littérature étrangère en général, et vous avez raison ; mais mes poèmes sont d'une autre sorte, ils sont faits pour attirer l'attention d'une société éclairée et polie. — Eh bien ! tentons l'expérience. Vous me confiez vos ouvrages. — Je vous remercie, » dit Castruccio avec joie, en pressant la main de son ami. Et tout le reste de la soirée ce ne fut plus le même homme ; il caressait même les enfants, et ne prenait point l'air dédaigneux en écoutant les graves discours de son beau-frère.

Quand Ernest se leva pour se retirer, Castruccio lui donna un rouleau de manuscrits ; alors entièrement dominé par l'avenir de gloire qu'il rêvait, il sortit pour y songer à son aise, sans s'occuper davantage de Maltravers. Maintenant, il avait fait l'usage qu'il pouvait faire de son amitié ; et son

départ ne pouvait l'affliger, puisque ce départ était le précurseur de sa propre apparition dans un monde nouveau.

Il tombait une petite pluie, bien que l'on vit par intervalle briller des étoiles, à travers les nuages poussés çà et là par le vent; et Térésa n'osa se risquer hors de la maison. Elle présenta sa joue satinée au jeune hôte, pressa sa main et lui dit adieu, les larmes aux yeux. « Quand nous nous reverrons, dit-elle, vous serez marié, je l'espère, et j'aimerai chèrement votre femme. Il n'y a de bonheur que dans le mariage, la famille. » Et elle regardait Montaigne avec une tendresse ingénue.

Ernest soupira, sa pensée se reporta sur Alice. Maintenant, que faisait-elle, cette pauvre fille isolée, dont l'innocent amour avait répandu tant de charmes sur sa retraite? Il répondit à madame de Montaigne par un lieu commun machinal, et sortit avec le maître du logis, qui voulut absolument voir partir son jeune ami. Lorsqu'ils furent près du lac, Montaigne rompit le silence.

« Mon cher Maltravers, dit-il d'une voix grave et légèrement émue, il est possible que nous passions bien des années sans nous revoir. Je prends un vif intérêt à votre bonheur, à votre carrière, oui, à votre *carrière*, je répète le mot. Je n'ai pas l'habitude d'exciter les jeunes hommes à devenir ambitieux. C'est assez pour la plupart d'entre eux d'être de bons et utiles citoyens. Mais votre cas est diffé-

rent. Je vois en vous la jeunesse zélée, mais réfléchie, qui promet une maturité féconde et distinguée. Votre esprit n'est pas encore arrêté, il est vrai; mais il se débarrasse tous les jours du ferment de la rêveuse adolescence, et de l'âge des fougueuses passions. Tout vous favorise, fortune suffisante, naissance, relations; surtout vous êtes Anglais! Vous avez un noble théâtre, sur lequel on ne peut mettre le pied sans mérite et sans travail, et cela n'en vaut que mieux; et sur lequel des rivaux ardents et forts stimuleront votre émulation, vous engageront à user de tous vos moyens. Songez au sort glorieux de celui qui obtient de l'influence sur l'esprit vaste et toujours grandissant d'un tel pays. Après avoir accompli cette haute destinée, avec quelle douceur vous vous direz, en vous retirant de la vie active, que vous avez joué un rôle qui ne peut être oublié, que vous avez été, conformément à la volonté suprême de Dieu, l'intermédiaire par lequel de nouvelles idées ont circulé dans le monde, par lequel le culte glorieux de l'honnête, du beau, a été relevé. C'est là l'ambition véritable; le désir d'une simple notoriété personnelle est de la vanité, non de l'ambition. Ne soyez donc ni tiède, ni paresseux. Le trait de votre caractère, ajouta le Français en souriant, qui m'a semblé le plus susceptible de vous nuire dans vos chances de distinction est cette tendance par trop philosophique à dire: *A quoi bon?* de tout exercice inconciliable avec l'indolence d'un

loisir librement studieux ? Et vous ne devez pas supposer, Ernest, qu'une carrière active puisse être un chemin semé de roses. A présent, vous n'avez point d'ennemis ; mais du moment où vous serez distingué, vous serez injurié, dénigré, calomnié. Alors vous serez tristement affecté de la rage que vous exciterez, et vous regretterez votre ancienne obscurité individuelle. Mais quelle noble récompense ce serait d'avoir le public pour ami, peut-être la postérité ! De plus, ajouta Montaigne d'un ton presque religieusement solennel, il est une conscience pour l'esprit comme pour le cœur, et dans la vieillesse nous sentons autant de remords, si nous avons fait un mauvais emploi de nos talents, que si nous avons perverti nos vertus. La profonde et noble satisfaction avec laquelle un homme en regardant en arrière se dit qu'il n'a pas vécu en vain, qu'il a légué au monde, de l'instruction ou de la félicité, cette satisfaction est le sentiment le plus délicieux dont la conscience humaine puisse être capable. Que sont en effet les petites fautes que nous commettons comme individus, qui n'affectent qu'un cercle étroit, et cessent avec notre vie, comparées aux effets incalculables et permanents du bien que nous pouvons faire comme hommes publics, soit par un livre, soit par une loi ? Croyez-moi, le Tout-Puissant, qui pèse dans une juste balance les actes bons et mauvais de ses créatures, ne jugera pas les augustes bienfaiteurs du monde

avec la même sévérité que ces bourdons de la société qui ne peuvent présenter le moindre service important rendu à leurs semblables pour compenser leurs misérables vices. Ces choses dument considérées, Maltravers, vous avez tout ce qui peut tirer un esprit élevé de la voluptueuse indolence d'un sybarite littéraire, et le porter à disputer hardiment sur la scène du monde les plus nobles prix. »

Maltravers ne s'était jamais senti plus flatté, plus efficacement stimulé à de nobles résolutions. L'éloquence grave, les encouragements chaleureux de cet homme, ordinairement si froid et d'un jugement si sévère, lui firent l'effet du son de la trompette. Il s'arrêta, sa poitrine se gonfla, le sang colora ses joues. « Montaigne, dit-il, vos paroles ont dissipé mille doutes, mille scrupules, elles ont été droit à mon cœur. Pour la première fois, je comprends ce que c'est que la renommée, quel est l'objet, quelle est la récompense du travail ! J'ai pu avoir des visions, des espérances, des désirs, car depuis plusieurs mois un nouvel esprit travaille en moi. J'ai senti ses ailes prêtes à briser la coquille. Mais tout était confus, incertain : je doutais de la sagesse de tout effort laborieux dans une si courte vie, où la jeunesse trouve de si doux plaisirs. Maintenant, je considère cette vie comme une partie de l'éternité pour laquelle je sens que je suis né ; et je reconnais cette vérité solennelle, que nos vœux, pour être dignes de notre vie, doivent émaner de principes

éternels. Adieu ! Dans la joie ou la tristesse , dans la défaite ou le succès , je m'efforcerai toujours de mériter votre amitié et vos exhortations. »

Ernest sauta dans son bateau , et les ombres de la nuit le dérobèrent bientôt aux regards amis , qui se détournèrent avec peine de la place où il avait disparu.

LIVRE IV.

..... ἐπὶ δὲ ξένη
Ναίεις χθονί, τὰς ἀνάνδρου
Κοίτας δλέσσασα λέκτρον
Τάλανα.

La terre qui le porte est une terre étrangère,
et ta couche est veuve du bien-aimé.

EURIPIDE. *Médée.*

I

... Et moi, hélas ! je n'ai passé sur cette terre qu'un petit nombre de tristes années : tel était mon sort. Un père changea les premiers instants de la vie en poisons destructeurs des plus douces espérances de la jeunesse.

CENCI.

Après avoir suivi Ernest Maltravers dans les silencieux progrès de son éducation mentale, nous sommes appelés à jeter nos regards en arrière sur les épreuves plus sévères par lesquelles Alice Darvil était condamnée à passer. Sur son chemin la poésie ne semait point de fleurs, et sa marche solitaire vers la chasse éloignée où son pèlerinage devait se terminer, ne fut point éclairée par la lampe mystique de la science, ni conduite par les mille étoiles qui ne cessent jamais de briller pour les yeux que le génie et l'imagination ont dégagés d'une partie de leurs voiles terrestres. Non, les pas désolés de l'enfant de la pauvreté et de la douleur ne parcouraient point les sentiers aériens qui dominent de si haut les habitations, les occupations de l'homme vulgaire; sur les routes battues et rudes de la vie commune, elle suivait son voyage mélancolique

avec un cœur plein de détresse, des pieds ensanglantés. Mais le *but*, ce grand secret de l'existence, l'arcane dans lequel se résume toute philosophie idéale ou pratique, le but n'était pas plus difficile à gagner pour cette humble fille que pour le coureur véloce et ardent qui aspire au grand, et croit presque à l'impossible.

Retournons à cette nuit d'horreur dans laquelle Alice fut arrachée du toit de son amant. Elle fut longtemps avant d'avoir la perception complète du changement terrible qui avait eu lieu dans sa destinée. Le crépuscule du matin perçait à peine un ciel pluvieux. La voiture grossière qui emportait la malheureuse enfant, roulait sur les profondes et fréquentes ruptures d'un chemin désert, tournoyant à travers les landes montagneuses dont l'apparition annonce en Angleterre le voisinage de la mer. Alice regarda autour d'elle en tremblant. Walters, le complice de son père, était étendu à ses pieds; et sa respiration bruyante montrait qu'il dormait profondément. Darvil pressait le cheval harassé, son dos était tourné vers Alice, et la pluie dont il ne pouvait se garantir en cette place, dégouttait des bords de son chapeau. Lorsqu'il se retourna et porta son regard sinistre sur le visage de sa fille, l'atroce physionomie de cet homme, que rendait encore plus effrayante la lueur fausse et bleuâtre de cette triste aurore, offrait la hideuse peinture de la scélératesse habituelle et déhontée.

« Oh ! oh ! Alley, vous avez repris vos sens ! dit-il avec une sorte de grimace joyeuse. J'en suis fort aise, car je ne puis avoir de belles dames à évanouissement avec moi. Vous avez eu un long dimanche, Alley, il vous faut maintenant apprendre de nouveau à travailler pour votre père. Vous avez été une damnée fripponne, mais oublions le passé... je vous pardonne. Vous ne vous en irez plus, cependant, sans ma permission ; si vous aimez à avoir des amoureux, je ne veux pas vous en empêcher ; mais il faut que votre pauvre père ait sa part de la bonne fortune, Alley. »

Alice ne put en entendre davantage. Elle cacha son visage avec le manteau que l'on avait jeté sur elle, et sans perdre tout à fait connaissance, elle était comme paralysée dans ses mouvements, et croyait être victime d'un rêve hideux ! En ce moment Walters se réveilla, et les deux hommes causèrent ensemble de leurs plans, sans s'embarrasser de la présence de leur compagne. Tout ce qu'elle put recueillir des projets divers et incohérents discutés entre eux avec des jurements effroyables et dans un jargon à peine intelligible, fut qu'ils se décidaient à quitter la province où ils étaient, mais sans déterminer où ils iraient. La carriole s'arrêta enfin à une misérable cabane où l'on trouvait, s'il faut en croire l'enseigne, *bon logis à pied ou à cheval*.

Cette chaumière était si éloignée de toute autre

habitation, les marais qui s'étendaient autour d'elle étaient si dénués d'arbres, même de buissons, qu'Alice vit avec désespoir que la fuite, en un lieu semblable, était impossible. Mais pour plus de sûreté, Darvil la portant lui-même hors de la voiture, la conduisit, par un escalier noir et brisé, dans une espèce de grenier où il la poussa rudement, puis il referma sur elle la porte à clef, et redescendit. Il faisait froid, des gouttes d'humidité verdâtre couvraient les murs dégradés, et il n'y avait ni feu, ni cheminée dans ce galetas; cependant légèrement vêtue comme elle l'était, son manteau et son châle formant ses vêtements principaux, Alice ne sentait pas le froid, car son cœur était plus glacé que l'air. A midi, une vieille femme lui apporta quelque nourriture, c'était du poisson et du gibier braconné, une meilleure chère que l'on n'aurait pu l'attendre en un lieu semblable, et qui aurait passé pour un festin sous le toit de son père. Avec un regard d'invitation, la sorcière montra une mesure d'étain remplie d'eau-de-vie, assurant la jeune femme d'une voix rauque et pateline, que le *vieux Tom* (l'eau-de-vie) était un meilleur ami que tous les jeunes galants. Cet intermède fini, Alice resta dans la solitude jusqu'à la nuit; alors Darvil rentra portant un paquet de hardes dans la forme en usage parmi les paysans de cette province reculée.

« Allons, dit-il, Alice, endossez ces chauds et commodes vêtements; la braverie n'est plus de

saison. Il ne faut laisser aucune trace de notre passage, car les chiens nous suivent à la piste. Voici une bonne robe de bure pour vous, et un manteau rouge capable d'effrayer un dindon. Quant au manteau et au châle, soyez sans inquiétude, ils n'iront pas à la friperie; nous prendrons soin d'eux jusqu'à notre arrivée en quelque grande ville où nous trouverons de jeunes gaillards avec de l'argent mignon dans leurs poches. Il paraît que vous avez déjà découvert que votre visage est une fortune. Allons, dépêchez; nous devrions être partis. Je viendrai vous chercher dans dix minutes. Eh bien! allez-vous faire la sottise? Avez une goutte de ce *vieux Tom*; prenez, dis-je. Quoi, vous n'en voulez pas? alors à votre santé et à votre meilleur goût! »

Quand la porte se referma encore sur Darvil, les larmes pour la première fois vinrent soulager Alice. Ce fut à une faiblesse de femme qu'elle dut ce soulagement de femme. Ses vêtements étaient donnés par Ernest, choisis par Ernest; ils étaient le dernier vestige de cette vie délicieuse qui semblait maintenant envolée pour toujours. Tout vestige de cette vie et de lui, de l'être aimant, protecteur, adoré; tout vestige d'elle-même, telle qu'elle avait été créée une seconde fois par l'amour, allait donc être effacé! Cela lui rappelait ce qu'elle avait lu, dans les petits volumes de sa bibliothèque élémentaire, sur la dernière et fatale cérémonie dans laquelle les condamnés aux mines de la Sibérie sont revêtus

de la livrée de l'esclavage. Leur nom et leur mémoire sont à jamais effacés, avant leur entrée dans les immenses solitudes d'où la clémence du despotisme, si elle pouvait jamais être réveillée, n'aurait aucun moyen de les rappeler, toute évidence, toute marque de leur individualité ayant disparu. Elle sanglotait et se lamentait dans un accès de douleur insurmontable, quand Darvil reparut.

« Comment ! vous n'êtes pas encore habillée ? cria-t-il d'une voix pleine de rage ; mais prenez garde de vous jouer à moi ! Si dans deux minutes vous n'êtes pas prête, j'envoie John Walters pour vous aider, et je puis vous assurer qu'il a la main rude. »

Cette menace rappelant Alice à elle-même : « Je ferai ce que vous souhaitez, dit-elle avec douceur. — Bien, alors, soyez prompte ; ils mettent le cheval à la carriole. Et remarquez ceci, ma fille, votre père fuit la potence, et cette pensée ne rend pas un homme très-scrupuleux. Si vous tentez une seule fois de m'échapper, ou si vous dites, si vous faites la moindre chose qui puisse attirer les limiers sur nous, par le grand diable de l'enfer, s'il y a un enfer et un diable, mon couteau fera connaissance avec votre gorge ; ainsi songez à vous. »

Et tel était le père, telle était la condition de celle dont l'oreille n'avait recueilli pendant des mois que les accents flatteurs de l'amour, les murmures de la passion, sortis des lèvres de la poésie.

Ils continuèrent leur voyage jusqu'à minuit, alors

ils arrivèrent à une auberge peu différente de la première ; mais Alice n'y fut point renfermée seule. Dans une longue pièce, assombrie par la fumée, vingt ou trente coquins étaient assis à une table chargée de barils et de vaisseaux de toute espèce, remplis de liqueurs fortes et entremêlés, d'une manière formidable, de sabres et de pistolets. Ces hommes reçurent Darvil et Walters avec des cris de joie, et se seraient pressés assez incivilement autour d'Alice, si son père, que sa brutalité féroce faisait hautement respecter dans cette compagnie, ne se fût hâté de dire gravement : « Au large, mes camarades, faites place autour du feu à ma petite fille, ... c'est du gibier pour vos maîtres. »

En parlant ainsi, il poussait Alice sur un grand fauteuil, dans le coin de la cheminée, et s'asseyant près d'elle au bout de la table, il détournait prudemment la conversation.

« Eh bien ! capitaine, dit-il à un petit homme mince qui occupait le haut bout de la table, Walters et moi, nous avons joliment tourné bride et décampé. L'air de la terre devenait malsain, et nous avions besoin de respirer la brise de mer pour nous guérir de la fièvre du chanvre. Ainsi, comme nous savions que c'était votre nuit, nous avons serré la voile et nous voici. Il faut que vous donniez à cette jeune fille une place à bord, bien que je sache que vous n'aimez pas à vous charger de pareille marchandise. Mais nous débarquerons aussitôt que

nous le pourrons. — Elle a l'air d'une bonne petite créature, répliqua le capitaine, et nous ferions plus que cela pour obliger un ancien ami comme vous. Dans une demi-heure, Olivier mettra son bonnet de nuit et nous partirons. — Le plus tôt sera le mieux. »

Alors les convives semblèrent oublier la présence d'Alice, qui restait assise, accablée de fatigue, et regardait le feu d'un air distrait. Elle n'avait pas eu le courage de toucher à la nourriture que l'on avait mise devant elle, à leur précédente station; et son père, avant de repartir, la força de prendre quelques bouchées de biscuit de mer, bien que chaque morceau manquât de l'étouffer. Elle fut embarquée sur un cutter bien construit, et le vent de mer qui sifflait autour d'elle, le froid et la lassitude, bercèrent son pauvre cœur dans les bras du charitable sommeil.

Vous êtes encore une femme libre; je vous relève de vos engagements.

Les Mœurs de la province.

Et tes épreuves ont été nombreuses, pauvre enfant; il me serait impossible de les décrire, quand ce livre germerait en autant de volumes que les moines en composèrent jamais sur la vie d'un saint ou d'un martyr; et l'on sait que deux années de la vie de saint Antoine ont fourni à elles seules cent volumes. On parle de la fidélité des livres; mais aucun homme n'écrivit même sa propre biographie sans omettre les neuf dixièmes des matériaux les plus importants. Qu'est-ce que trois volumes? même six volumes? Nous vivons six volumes en un jour! pensée, émotion, joie, tristesse, espérance, crainte; oh! combien il serait proluxe, l'auteur qui ferait son histoire, heure par heure! mais la vie humaine n'est que le résumé de la vie éternelle, infinie; et les confessions les plus exactes ne sont qu'un misérable abrégé d'un abrégé confus et précipité.

Un peu plus de trois mois s'étaient écoulés depuis le moment où les pleurs endormirent Alice, jusqu'au

moment où elle trouva moyen d'échapper à l'œil vigilant de son père. Ils étaient alors sur la côte d'Irlande. Darvil s'était séparé et de Walters et de ses camarades contrebandiers ; il avait mangé la plus grande partie de l'argent que ses crimes lui avaient procuré, et il pensait sérieusement à exécuter l'infâme projet de vivre sur la vente de sa fille. Alice, avant d'avoir connu Ernest, aurait pu être conduite à l'accomplissement de ces plans odieux ; mais son erreur même l'avait rendue vertueuse, et l'amour lui fit comprendre ce que c'était que l'honneur d'une femme. Par une révélation soudaine, son âme fut douée de modestie, de délicatesse ; mais ce fut en perdant les droits que de telles qualités donnent à l'estime du monde. A l'égard des premiers faux pas d'une femme, notre morale, droite et prudente, comme règle générale, nous fait souvent tomber dans de cruelles méprises, par rapport aux exceptions individuelles. Dans le cas où un amour confiant et pur a causé la chute, plus d'une femme a su par la suite se garantir de mille tentations. Les infortunées qui encomrent nos rues et nos théâtres, n'ont pas été d'abord corrompues par l'amour, mais par la misère, et par la contagion de l'exemple. On répète sans cesse qu'elles sont les victimes de la séduction. C'est un rébus insoutenable : elles sont les victimes de la faim, de la vanité, de la curiosité, des mauvais conseils féminins ; la séduction de l'amour mène très-rarement à une vie entière-

ment vicieuse. Si une femme a réellement aimé une fois, l'objet chéri forme une barrière impénétrable entre elle et les autres hommes ; leurs avances la révoltent, la terrifient ; elle aimerait mieux mourir que d'être infidèle même à un souvenir. L'homme aime le sexe, la femme aime l'individu ; et plus elle l'aime, plus elle est froide pour le reste de l'espèce ; car, la passion de la femme est dans le sentiment, l'imagination, le cœur. Il est rare qu'elle ait rien à démêler avec les grossières images que les écoliers imberbes et les vieillards, les ignorants et les blasés ont coutume d'y rattacher.

Cependant Alice, bien que son sang se glaçât au langage effrayant de son abominable père, vit, dans ses desseins mêmes, une perspective de délivrance. Un jour il était ivre, il la jeta hors de la maison, et surveilla de loin ses démarches. Ils étaient dans la ville de Cork. A l'instant sa résolution fut prise, elle tourna brusquement dans une rue étroite, et se mit à fuir de toute la vitesse de ses pieds légers. Darvil tâchait en vain de la suivre, les yeux troublés, les jambes appesanties par l'ivresse. Elle entendit son dernier jurement se perdre dans l'air à une grande distance ; la crainte lui donna des ailes. Enfin, elle se reposa et se trouva sur les confins de la ville. Là, elle s'arrêta, hors d'haleine, mortellement affaiblie. Pour la première fois, elle sentit en elle le mouvement d'une vie étrangère et nouvelle. Depuis longtemps, elle savait qu'elle

portait dans son sein l'enfant d'Ernest, et cette connaissance lui avait donné la force de lutter contre le malheur de continuer de vivre. Mais maintenant l'embryon était arrivé à l'état d'être vivant ; il se mouvait, il l'appelait ; cette chose invisible, inconnue, était une petite créature humaine, elle parlait à sa mère. Oh ! quel frémissement de tendresse et de mystérieuse terreur accompagne ce moment ! Quel nouveau chapitre de la vie d'une femme est ainsi annoncé ! Elle devait alors prendre soin d'elle-même, ménager ses forces, combattre le désespoir. Un dépôt sacré lui était confié, l'existence d'un autre, de l'enfant du bien-aimé.

C'était une nuit d'été, elle était assise sur une pierre ; d'un côté, on voyait la ville et ses lumières ; de l'autre, les champs blanchissant au loin ; sur sa tête, brillaient la lune et les étoiles ; vers ces astres, elle leva ses yeux baignés de larmes ; et la pensée d'un Dieu protecteur lui sourit du milieu de ce ciel consolateur. Ainsi, après une pause, elle reprit sa route, et lorsqu'il lui fut impossible d'aller plus avant, elle se glissa sous le hangar d'une ferme ; et, pour la première fois depuis plusieurs semaines, elle goûta le sommeil de la sécurité et de l'espérance.



Elle revient de même que l'enfant prodigue, la carcasse de vaisseau abîmée par les tempêtes, et les voiles en lambeaux.

gouge
Le Marchand de Venise.

MER. — Qui sont ces gens-ci ?

L'ONGLE. — Les tenanciers. *goutte*

BEAUMONT ET FLETCHER.

C'était justement le deuxième anniversaire de la nuit dans laquelle la pauvre Alice fut enlevée de la chaumière : Ernest parcourait alors les ruines de l'antique Égypte ; et, sur le même gazon où si souvent les deux amants avaient erré se tenant par la main, une troupe joyeuse d'enfants et de jeunes gens était rassemblée. Un riche manufacturier retiré avait acheté la chaumière, il y avait ajouté un étage, et l'ardoise bleue avait remplacé le chaume du toit, et les jolis portiques surchargés de plantes grimpanes avaient été abattus, parce que mistress Hobbs trouvait que cela rendait les appartements tristes, et le porche rustique avait fait place à quatre colonnes ioniques en stuc. Une salle à manger de vingt pieds sur seize et un salon de même dimension au-dessus formaient une aile du bâtiment nouvellement

construite; enfin la pauvre petite chaumière avait pris un certain air de *villa*. On avait supprimé la fontaine jaillissante à cause de l'humidité qu'elle donnait à la maison, et l'on avait tracé autour de la pelouse un chemin assez large pour une calèche. Au lieu du modeste portail de bois peint en vert, toujours prêt à s'ouvrir avec son facile loquet, on voyait une belle grille bien fermante, flanquée de deux colonnes qui rappelaient celles du porche. Sur la grille une plaque de cuivre portait cette inscription : *Hobbs-Lodge*. — *Sonnez, S. V. P.*

Alors les Hobbs, grands et petits, étaient tous sur la pelouse; plusieurs des enfants sortaient de l'école, car c'était la demi-fête du samedi soir. Il y avait gaieté, tapage, cris, éclats de rire, et le couple respectable regardait avec calme les jeux bruyants. Le papa Hobbs fumait sa pipe (hélas! ce n'était plus la chère pipe allemande); la maman Hobbs causait avec sa fille aînée, jeune et belle femme mariée depuis trois mois, par inclination, à un homme pauvre, et le sujet de leur conciliabule était le nombre de jours qu'un fort gigot (d'environ six livres) peut durer dans un petit ménage. « Ayez toujours, ma chère, des morceaux forts, c'est ce qu'il y a de plus économique. Voyons... mais quel vacarme font ces petits garçons! Non, mon amour, votre balle n'est point ici. — Maman, elle est sous vos jupes. — Là, petit coquin, êtes-vous assez effronté! — Holà, monsieur, c'est à mon tour à

présent. Bidy, attendez; les petites filles ne doivent pas se mêler aux jeux des garçons. — Bob, vous trichez. — Papa, on dit que je triche. — Cela peut être, mon cher, vous êtes destiné à devenir homme de loi. — Que disais-je, ma chère? reprit mistress Hobbs en rajustant ses jupes envahies. Ah! nous en étions sur le gigot de mouton. Oui, les grosses pièces sont les meilleures. Le second jour vous faites un bon hachis avec des croûtes; le troisième vous faites griller les os (votre mari doit aimer les grillades), et vous conservez le reste de la viande pour le pâté du samedi. Vous le savez, ma chère, votre père et moi nous n'étions pas si avancés que vous en commençant; mais à présent nous avons tout ce que nous pouvons désirer, tout est bel et bon autour de nous; il n'est rien de tel que l'économie et l'ordre. Les pâtés du samedi sont de très-bonnes choses, et vous voyez le dimanche la fin de votre gigot. Une bonne ménagère comme vous ne doit pas négliger le pâté du samedi. — Oui, dit la jeune épouse tristement, mais M. Tidy n'aime pas les pâtés. — Il n'aime pas les pâtés? c'est très-extraordinaire! M. Hobbs aime beaucoup les pâtés. Peut-être ne faites-vous pas votre croûte assez épaisse. Quoi qu'il en soit, vous pouvez toujours faire servir votre viande en pouding: à coup sûr M. Tidy aime le pouding; et c'est le devoir d'une femme d'étudier les goûts de son mari; que serait l'intérieur d'un homme sans l'amour, le bon accord?

mais, je dois le dire, il est très-déraisonnable de ne point aimer les pâtés du samedi.—Holà ! la ! la ! maman, voyez-vous cette bohémienne, je cours lui demander de me dire ma bonne aventure. — Et moi... et moi...—Seigneur ! je vois en effet une de ces drôlesses, cria M. Hobbs en se levant d'un air courroucé ; à quoi pensent les marguilliers de la paroisse ? »

L'objet des remarques des fils et du père était une jeune femme enveloppée d'un manteau usé jusqu'à la corde. Elle collait son visage contre la grille et regardait à travers ; mais avec quel intérêt ! son âme entière était dans ses yeux.

Les enfants s'empresèrent de courir à elle ; mais leurs pas se ralentirent quand ils la virent de plus près, car il était évident qu'elle n'était point ce qu'ils croyaient. Pas une seule teinte orientale ne ternissait ces joues pâles et délicates ; pas la plus légère agacerie de bohémienne ne se logeait dans ces grands yeux bleus humides de pleurs ; pas le plus petit degré de hardiesse de bohémienne ne bronzait ce front d'une candeur enfantine. Tandis qu'elle pressait son visage avec une ardeur convulsive contre les froids barreaux, les jeunes gens sentirent la contagion de sa tristesse inexprimable, presque effrayante, et ils avancèrent saisis d'une sorte de respect. « Désirez-vous quelque chose ? dit le plus âgé et le plus résolu de ces jeunes garçons. — Je... je... Sûrement c'est ici la chaumière du

vallon ? — C'était la chaumière du vallon ; maintenant Hobbs-Lodge. Ne savez-vous pas lire ? dit l'héritier des honneurs de la maison Hobbs, qui perdit, dans son mépris pour l'ignorance de l'étrangère, la pitié qu'elle lui avait inspirée. — Et... M. Butler est-il aussi parti ? »

Pauvre enfant ! elle parlait comme si la chaumière était partie, non embellie : les colonnes ioniennes étaient sans charme à ses yeux.

« Butler ? personne de ce nom ne demeure ici. Pa, savez-vous la demeure d'un monsieur Butler ? »

Pa dirigeait alors vers le lieu de la conférence sa pesante machine, ses mollets rebondis, sa pause majestueuse.

« Butler ? dit-il, je ne connais pas ce nom-là. Il n'y a pas de M. Butler ici, jeune femme. Allons, détalez, n'êtes-vous pas honteuse de mendier ! — Point de M. Butler ! dit la pauvre fille respirant avec effort et se tenant aux barreaux pour se soutenir ; êtes-vous sûr de cela, monsieur ? — Oui, sans doute, j'en suis sûr ; mais que lui voulez-vous à ce Butler ? — Oh ! papa, elle va tomber en faiblesse, dit une des petites filles avec beaucoup d'émotion ; il faut lui donner à manger ; elle a faim, j'en suis sûre. »

M. Hobbs était plus disposé à se mettre en colère qu'à s'apitoyer, il avait été si souvent attrapé ; d'ailleurs l'homme riche n'aime pas les mendiants, et, généralement parlant, l'homme riche a raison.

En cette occasion Hobbs regardait tour à tour sa jolie petite blondine et le visage éploré de celle qu'il soupçonnait de jouer un rôle ; son bon ange murmura quelque chose au fond de son cœur , et il dit après un court silence : « Le ciel nous préserve de manquer de compassion envers une malheureuse créature, parce que notre lot est meilleur que le sien. Venez, ma fille, vous mangerez un morceau à la cuisine. »

La jeune femme ne semblait pas l'entendre, il répéta l'invitation en s'approchant de la grille qu'il ouvrit.

« Non, monsieur, dit-elle alors, non, je vous remercie. Je ne pourrais entrer maintenant, je ne pourrais manger *ici*. Mais dites-moi, monsieur, dites-moi, je vous en supplie, ne pouvez-vous deviner où je puis trouver M. Butler? — Butler? dit mistress Hobbs que la curiosité avait attirée au portail, je m'en souviens, on nommait ainsi la personne qui avait loué cette maison et qui fut volée. — Volée! répéta M. Hobbs en se reculant et en refermant la grille... et, dit-il à voix basse, notre théière neuve vient d'être apportée. Rentrez, enfants, tout de suite; et vous, la jeune fille, retirez-vous, nous ne connaissons rien de votre M. Butler. »

La jeune femme le regarda bien en face d'un air égaré; elle jeta un coup d'œil rapide sur ces lieux si changés; puis, avec une sorte de frisson, comme

si le vent eût frappé trop rudement ses membres délicats, elle croisa son manteau et, sans proférer un seul mot, elle s'éloigna. Le groupe de l'intérieur la suivit des yeux, tandis que, d'un pas chancelant, elle descendait l'avenue; et tous ressentirent cette angoisse de honte naturelle au cœur humain à la vue d'une détresse qu'il n'a pas cherché à soulager. Mais ce sentiment disparut bien vite du sein de M. et de madame Hobbs, lorsqu'ils aperçurent, un détour du sentier ayant ramené la voyageuse dans la direction de la grille, lorsqu'ils aperçurent, dis-je, ce que le vieux manteau leur avait caché, un enfant que la pauvre femme tenait dans ses bras. Elle s'était arrêtée pour regarder en arrière avec une tendresse, un désespoir qu'on pouvait lire dans son attitude, même à cette distance. Elle pressa de ses lèvres le front de l'enfant, ils entendirent un sanglot convulsif; alors elle se détourna brusquement, et une seconde après on ne la voyait plus.

« C'est clair, dit madame Hobbs. — Bonne nouvelle pour la paroisse! dit son mari. Et une si jeune créature! quelle honte! — Les filles de ces cantons sont vraiment détestables aujourd'hui, Jenny, dit la mère de famille à la jeune mariée. — Je comprends maintenant pourquoi elle demandait M. Butler, dit le papa Hobbs d'un air malin, la coquine venait faire la déclaration de paternité. »

Et c'était pour cela que la pauvre Alice avait soutenu ses forces, son courage, pendant une cruelle

maladie qui l'avait retenue plusieurs mois sur la couche misérable d'un paysan irlandais ! Objet de la charité d'un paysan irlandais ! C'était pour cela qu'elle se disait chaque jour, pour entretenir ses espérances : Je serai sauvée, je retrouverai la chaumière, il y sera encore, je mettrai mon enfant dans ses bras, et tout ira bien ! C'était pour cela qu'elle était partie à pied d'une terre lointaine aussitôt qu'elle avait pu marcher sans aide, pour retourner à cette chaumière sans savoir quel chemin devait l'y conduire ; tous les indices qu'elle pouvait donner sur elle se bornant à nommer la ville la plus prochaine ; et le nom de cette ville, toute populeuse qu'elle était, n'avait jamais frappé les oreilles de ceux auxquels Alice s'adressait. Souvent on lui avait donné de mauvaises directions ; et cependant, elle avait continué sa route solitaire, souffrant le froid, la faim, la soif, avec l'instinct fidèle d'un chien qui cherche le logis de son maître. Trois fois la fatigue l'avait accablée, et trois fois elle avait dû à l'humble pitié un lit pour reposer son corps fiévreux et brisé. Une fois aussi, son petit enfant, son amour, la vie de sa vie, avait été malade, près de mourir, et elle ne put recommencer son voyage avant que l'enfant (c'était une fille) se fût rétablie et recommençât à sourire à sa mère.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le jour où elle commença son pèlerinage jusqu'à celui où elle atteignit le but. Jamais, cependant, sauf dans le

moment où la petite fille avait été souffrante, la jeune femme n'avait senti son cœur abattu, ses espérances ternies. Elle le reverrait, il embrasserait son enfant. Et maintenant ! non, je ne puis peindre la puissance de ce coup mortel ! Elle ne se doutait point des soins tendres que Maltravers avait pris ; et il n'avait pas songé, lui, que l'ignorance complète du monde empêcherait Alice de tirer aucun avantage de ces précautions. Comment pouvait-elle deviner qu'un magistrat, à un mille seulement de la place où elle était, pouvait lui dire tout ce qu'elle désirait savoir ? Si elle avait pu parler au jardinier ou à la vieille servante, tout était bien ! Elle avait en effet eu la sage pensée de les demander l'un et l'autre ; mais la femme était morte et le jardinier avait été servir un autre maître dans une province éloignée. Ainsi s'éteignit cette dernière lueur d'espoir. Si quelque personne, ayant souvenir des recherches de Maltravers, avait rencontré et reconnu Alice, c'eût été encore une chance heureuse ; mais très-peu de gens l'avaient vue dans sa brillante fraîcheur, et elle était si tristement changée ! Toutefois, sa course n'était pas encore terminée ; et sa frêle barque devait encore braver plus d'un vent glacial, plus d'une mer orageuse, avant de gagner enfin le port.

IV

La patience et la tristesse luttent à qui exprimera le mieux son extrême bonté.

SHAKSPEARE.

Je la plains, je la blâme et je suis son appui.

VOLTAIRE.

Et maintenant Alice se sentait seule dans le monde immense, seule avec son enfant, n'espérant plus être protégée, et devant elle-même protéger. Après les premiers jours d'agonie, un nouvel esprit, non d'espérance, mais de résignation, vint l'animer. Ses courses solitaires, avec Dieu seul pour guide, avaient élevé, fixé son caractère. Elle avait une confiance inaltérable en la mystérieuse miséricorde du Créateur; elle sentait de plus sa responsabilité de mère. Abandonnée pendant plusieurs mois à ses propres ressources, même pour son pain, son intelligence s'était aiguisée insensiblement, et une habitude de fermeté patiente avait renforcé sa nature primitive, d'une timide et féminine douceur. Elle prit la résolution de passer dans une autre province; car elle ne pouvait ni supporter les images que ce voisinage lui rappelait, ni penser sans frémir à la

possibilité d'y revoir son père. En conséquence, un matin elle recommença sa vie errante et au bout d'une semaine elle entra dans un petit village. La charité est si commune en Angleterre, elle se montre si spontanément partout, de même que le bon grain sur les bords des grands chemins, que la pauvre Alice manqua très-rarement des pures nécessités de l'existence. Son air modeste, sa voix douce et mélodieuse si différente de ces sons plaintifs du praticien mendiant, avaient du charme pour les âmes les plus froides. Aussi gagnait-elle, en général, suffisamment pour acheter du pain et payer un gîte; et si quelquefois ce secours lui manquait, elle pouvait endurer la faim, et ne craignait point de passer la nuit sous quelque hangar, ou, si c'était sur la côte, dans quelque caverne. Son enfant grandissait, embellissait; car Dieu mesure le vent à la brebis nouvellement tondue. Mais sous le rapport des privations physiques les plus mauvais jours étaient passés.

Il arriva qu'à l'instant où Alice se traînait languissamment vers l'entrée du village, terme de sa journée, elle fut rencontrée par une dame qui avait un peu dépassé le moyen âge et sur le visage de laquelle la bonté et la compassion étaient si visibles, qu'Alice ne voulut pas lui demander l'aumône. Elle avait une singulière espèce d'orgueil, de délicatesse, ou n'importe comment on voudra l'appeler; et elle se décidait plutôt à implorer la

charité des gens austères que celle des gens qui la regardaient avec intérêt. Elle sentait de la peine à s'abaisser aux yeux des derniers. La dame s'arrêta.

« Où allez-vous, ma pauvre fille? — Où il plaira à Dieu, madame. — Hom! Et cet enfant est le vôtre? Vous avez l'air d'un enfant vous-même. — C'est mon enfant, madame, dit Alice en regardant la petite fille avec tendresse; c'est tout ce que je possède. »

La voix de la dame trembla en disant : « Êtes-vous mariée? — Mariée! oh, non, madame! » répondit Alice ingénument et sans rougir, car elle ne savait pas qu'elle avait mal fait en aimant Ernest.

La dame recula doucement, non d'horreur, oh! non, mais de pitié plus profonde; car cette dame avait une vertu véritable, et savait que les fautes de son sexe sont assez punies pour qu'il soit permis d'en avoir compassion sans pécher.

« Je suis fâchée de cela, dit-elle cependant avec plus de gravité. Vous voyagez sans doute pour chercher le père? — Ah! madame, je ne le reverrai jamais! Et Alice pleura. — Quoi! il vous aurait abandonnée, vous si jeune, si belle! ajouta la dame en parlant à elle-même. — Abandonnée! moi? non, madame, mais c'est une longue histoire. Bonsoir. Je vous remercie de votre pitié. »

Les yeux de la dame se remplissaient de larmes. « Restez, dit-elle, avouez-moi franchement ce que vous avez l'intention de faire; où vous allez. —

Hélas! madame, je vais partout, je marche au hasard, je n'ai point de logis; mais je souhaiterais vivre, travailler, afin que mon enfant ne manque de rien; je voudrais gagner ma vie par mon travail; *il* disait souvent que je le pourrais. — *Il!* Mais vos manières, votre langage, ne sont pas ceux d'une paysanne. Que pouvez-vous faire? que savez-vous? — La musique et la couture, et... et... — La musique! cela est singulier! Qui sont vos parents? »

Alice frémit et cacha son visage dans ses mains.

L'intérêt de la dame était maintenant tout à fait captivé.

Elle a commis une faute, pensait-elle; mais à cet âge on a peu de défense! Elle ne doit pas être jetée dans le monde, exposé par son dénûment à se faire une habitude d'inconduite. « Suivez-moi, reprit-elle après un instant de réflexion, et sachez que vous avez trouvé une amie. »

La dame, se détournant du grand chemin, prit une allée verte qui conduisit à la loge d'un parc. Elle entra dans cette loge, dit quelques mots à la personne qui l'habitait et fit signe à Alice de la rejoindre.

« Jane, disait la nouvelle protectrice d'Alice à une femme d'une mine avenante, voici une jeune personne pour laquelle je vous prie d'avoir toutes les attentions possibles. Je lui enverrai des vêtements convenables, demain matin; et je songerai

alors à ce qu'on pourra faire de mieux pour son avenir. »

La dame sourit bénévolement à la pauvre Alice, dont le cœur était trop plein pour lui permettre de parler; et quand la porte de la petite maison se referma sur sa nouvelle amie, Alice crut que le jour devenait plus obscur.

V

Croyez-moi, elle m'a fortement ému de pitié. Hélas! sa douce nature n'était pas faite pour lutter contre l'infortune.

Rowe.

Il fut discret et sage dès sa première jeunesse, soigneux de conserver les formes, mais encore plus strictement attaché à la vérité. Son habit ordinaire était simple, décent et de toutes saisons; car son air serein annonçait un esprit exempt de troubles

Cependant on apercevait dans son œil brillant certaine finesse, certain mouvement scrutateur. Ses amis nommaient cela perspicacité; les mauvaises gens disaient que c'était de la ruse; mais amis ou ennemis ne pouvaient l'accuser d'une faute. Ses actions étaient aussi régulières que ses discours. On le disait chaste, prudent, sérieux et dévot; il était tout cela, et ne rougissait pas de paraître tel.

CRABBE.

Je veux aller plus avant, et sonder ce secret.

BEAUMONT ET FLETCHER.

Mistress Leslie, la dame introduite dans le précédent chapitre, était une femme d'un esprit sain et ferme, combiné, ce qui n'est point du tout rare,

avec le cœur le plus tendre. Elle écouta l'histoire d'Alice avec admiration et pitié. L'innocence, l'honnêteté naturelle de la jeune mère parlaient si éloquemment dans ses discours, dans ses regards, que mistress Leslie, en apprenant ses aventures, trouva moins à pardonner qu'elle ne s'y attendait. Cependant elle crut nécessaire d'éclairer Alice sur la culpabilité de la liaison qu'elle avait formée. A cet égard elle trouva l'entendement de la jeune fille extrêmement dur. Elle écouta patiemment la leçon de mistress Leslie, mais il était évident que cette leçon ne faisait aucune impression. Il était en effet impossible de rectifier les premières impressions de la nature chez un être qui connaissait si peu l'état social, et tout ce qu'elle put répondre à sa protectrice, fut : « Cela peut être vrai, madame; mais, depuis que je l'ai connu, j'ai été bien meilleure et bien plus heureuse. »

Cependant, si Alice reçut humblement les remontrances et les censures qui portaient sur elle seule, elle ne voulut pas entendre un mot de blâme sur Maltravers. Quand mistress Leslie, dans une indignation très-naturelle, parla de lui comme d'un destructeur de l'innocence (car mistress Leslie ignorait les circonstances qui atténuaient la faute de ce jeune homme), Alice se leva l'œil en feu, la poitrine gonflée; elle aurait mieux aimé perdre l'unique asile qu'elle eût en ce monde, elle aurait mieux aimé mourir, voir mourir son enfant, que

d'entendre insulter l'idole de son cœur, celui qu'elle voyait au-dessus des autres hommes, et seulement au-dessous de Dieu. Ce fut avec peine que mistress Leslie parvint à l'apaiser, à la consoler; oui, elle voulut la consoler, et non réprimer ce que d'autres auraient appelé insolence et ingratitude, et ce qui rendait Alice plus chère à son cœur de femme. Plus elle voyait cette jeune personne, plus elle comprenait son histoire et son caractère, et s'émerveillait du roman dans lequel cette belle enfant avait joué le rôle d'héroïne, et plus elle s'inquiétait de son sort futur.

Enfin, lorsqu'elle connut le talent musical d'Alice, talent réellement peu commun, une idée s'offrit à l'esprit de la bonne dame. Elle vit dans ce talent la source d'une honnête indépendance. Ernest, on peut se le rappeler, était excellent musicien, et joignait le goût à la science; et les rares dispositions d'Alice lui avaient permis d'atteindre en quelques mois un degré de perfection qui exige de beaucoup d'autres, qui avait exigé de Maltravers lui-même des années d'étude. Mais on apprend si vite avec ceux que l'on aime! il faut observer de plus que la personne dont les connaissances ont le moins d'étendue, dont l'esprit est le plus limité dans ses aptitudes et ses objets, est celle qui sera le plus heureusement préparée à s'instruire dans cet art jaloux, qui souffre difficilement le partage avec d'autres poursuites. Mistress

Leslie résolut donc de donner à Alice les moyens de se perfectionner dans cet art, afin de la mettre en état de l'enseigner.

A trente milles de la résidence de mistress Leslie, dans une petite ville du même comté, se trouvait une société assez nombreuse de gens éclairés et riches ; c'était une ville de cathédrale, et le clergé rassemblait autour de lui une sorte d'aristocratie de province. Là, comme dans la plupart de nos villes non commerçantes, la musique était cultivée par la haute classe et les classes moyennes. On avait concerts d'amateurs, club des ménestrels, souscriptions pour la musique sacrée, et tous les cinq ans la grande fête musicale. En cette ville, mistress Leslie plaça Alice sous le toit d'un ci-devant professeur, non susceptible par sa retraite de craindre des rivaux, et qui promit à des conditions avantageuses de compléter l'éducation de la jeune virtuose. C'était une demeure agréable et commode, et le vieux maître de musique et sa femme étaient de bonnes personnes, d'un commerce doux et facile.

Trois mois d'assiduité constante, joints aux dons naturels et à la docilité d'Alice, en firent la meilleure élève que le bon musicien eût jamais faite, et en trois mois de plus, présentée par mistress Leslie à plusieurs familles de la ville, Alice fut établie dans un logis à elle, et les leçons régulières et sa coopération à des concerts de temps à autre, lui procuraient ce que son premier instituteur avait

prédit pour elle, une honorable indépendance.

Mais ces arrangements n'avaient pu se faire sans lever une immense difficulté de conscience d'une part, de sentiment de l'autre. Mistress Leslie, avant de rien entreprendre pour Alice, avait senti que si le malheur de cette jeune personne était connu, toutes les vertus et tous les talents du monde ne pourraient compenser une seule faute ! Mistress Leslie était d'une sincérité et d'une droiture rigides, et sa perplexité était grande entre l'obligation d'être candide et la crainte d'être cruelle. Elle n'osa prendre sur elle la responsabilité de l'acte, et après de longues méditations, elle se décida enfin à confier ses scrupules à une personne dont la moralité et la piété étaient généralement reconnues.

C'était un homme veuf depuis peu, un riche banquier, et il demeurait près de la ville choisie pour la résidence future d'Alice. En ce moment il se trouvait en visite dans le voisinage de mistress Leslie. Il avait une fois représenté au parlement sa petite ville, et, tout en se retirant de la législation, les veilles et les fatigues de la chambre des communes, même avant sa réforme, ne pouvant lui convenir, avait néanmoins conservé assez d'influence pour faire nommer au moins l'un des deux membres pour la cité de C***, et cette influence fut toujours si judicieusement exercée, que le banquier obtint par procuration un crédit et des avantages qu'il n'aurait probablement pas obtenus

par ses votes et sa voix au parlement, atmosphère où sa lumière ne brillait point. C'était avec une merveilleuse adresse qu'il trouvait moyen et de soutenir le gouvernement et de se concilier, par l'expression d'opinions libérales, les whigs et les dissidents de sa province. Il est vrai que les partis religieux et politiques n'étaient pas alors aussi implacables dans leur mutuelle hostilité qu'ils le sont de nos jours. Dans tout le comté il n'existait pas un homme plus respecté que cet éminent personnage, et cependant il ne possédait aucune qualité brillante, et il devait sa haute position sociale à la seule force du caractère moral. Il le savait, et il était extrêmement chatouilleux sur tout ce qui touchait à sa bonne renommée, et très-jaloux de conserver le moindre atome d'une distinction qui demande une vigilance continuelle pour être maintenue.

C'était un caractère fort remarquable que ce banquier; toutefois on le trouverait peut-être plus commun qu'on ne pense, si l'on pouvait lire dans les cœurs. Il s'était élevé d'une basse origine et d'une humble fortune comparative, grâce à la scrupuleuse et ferme honnêteté de sa conduite extérieure; en conséquence, il rattachait toutes ses notions de prospérité et d'honneur mondains à la décence, à la régularité des actes apparents de la vie. Ainsi, bien qu'il fût loin d'être un mauvais homme, il devint peu à peu une sorte d'hypocrite.

Chaque année il se montrait plus sévère, plus dévot. Il dirigeait la moitié des consciences de la ville, et peu de gens auraient osé mettre leur nom à une souscription de bienfaisance, moins encore faire un testament ou tout autre acte important, sans son avis. Comme on le savait d'excellent conseil, et pour les choses temporelles et pour les choses spirituelles, il était consulté dans les cas où il s'agissait de concilier l'intérêt et la conscience, et servait de négociateur dans la diplomatie réciproque de la terre et du ciel. Cependant notre banquier était vraiment charitable et bienveillant, et sa foi était sincère. Comment donc pouvait-il être hypocrite? Simplement parce qu'il faisait profession d'être plus charitable, plus humain, plus religieux, qu'il ne l'était en effet. Sa réputation était arrivée à un tel degré de poli immaculé, que le plus léger souffle, imperceptible sur la réputation d'un autre, eût terni la sienne. Il affectait d'être plus rigide que les ecclésiastiques, et passait pour un oracle parmi ceux qui blâment par système la tiédeur des prêtres; ses actions étaient donc très-minutieusement examinées par le clergé orthodoxe de la cathédrale, composé d'excellentes personnes, mais très-éloignées de viser à la sainteté, et qui trouvaient d'ailleurs assez désagréable d'être éclipsées par un laïque et une idole des dissidents. D'autre part les hommages, pour ne pas dire les adorations des partisans du financier

exemplaire, l'obligeaient à des efforts de vertu, sinon au-dessus du pouvoir humain, du moins au-dessus de son pouvoir individuel; car l'admiration, cela est dit quelque part, est une sorte de superstition qui exige des miracles. Or, la nature avait donné à cet objet de la vénération publique, une dose surabondante de tendances animales; ses passions étaient fortes, et par tempérament il était sensuel. Il aimait la bonne chère, le bon vin; il aimait les femmes. Les deux premières de ces beautés charnelles ne sont pas incompatibles avec la canonisation; mais saint Antoine a prouvé que les femmes, même les plus angéliques, ne sont pas d'une société sûre pour les saints. Ainsi donc, si le nôtre céda jamais à des tentations sexuelles, ce fut avec tant de prudence, un si profond secret, que sa main droite ne savait pas ce que faisait sa main gauche.

Il avait épousé une femme beaucoup plus âgée que lui, mais la fortune de cette femme était nécessaire pour servir de base à la sienne. Sa conduite exemplaire avec cette dame, aussi laide que vieille, augmenta infiniment sa réputation de sainteté. Elle mourut d'une maladie aiguë, et le veuf n'affecta point une douleur trop violente qui aurait choqué les probabilités. « La volonté du Seigneur soit faite, dit-il. C'était une bonne femme, mais Dieu nous défend de nous attacher avec excès à ces créatures périssables. »

Ce fut là tout ce qu'on lui entendit jamais dire à ce sujet. Il pria une dame âgée, sa parente éloignée, de venir conduire sa maison et faire les honneurs de sa table, et l'on ne pensait pas impossible qu'il se remariât, bien qu'il eût passé cinquante ans.

Tel était l'homme que mistress Leslie (qui partageait ses idées religieuses et le rêverait depuis longtemps) appela à décider les affaires d'Alice et de sa conscience. Comme ce personnage n'exerça pas une influence légère ou fugitive sur la destinée d'Alice Darvil, ses conseils sur le point en discussion seront fidèlement relatés.

« Et maintenant, dit mistress Leslie en terminant l'histoire de sa protégée, vous voyez, mon cher monsieur, que cette pauvre jeune créature a été moins coupable qu'elle ne le paraît. D'après ses progrès extraordinaires dans la musique, en un temps d'une brièveté incroyable, je soupçonne que son indigne séducteur était un artiste de profession. Il serait possible qu'ils se rencontrassent encore, et (comme les rangs ne peuvent être d'une grande disproportion entre eux) il pourrait l'épouser, et ferait sagement de toutes manières, car elle l'aime avec une tendresse sans égale, malgré ses torts. En de telles circonstances, serait-ce... y aurait-il une coupable altération de la vérité à la présenter comme une femme mariée, séparée de son mari, et à lui donner le nom de son séducteur? Sans cette précaution, nous n'avons pas la moindre

chance ni d'établir sa réputation, ni de lui procurer un état indépendant. Tel est le dilemme dans lequel je me trouve. Quel est votre avis? agréable ou non, je le suivrai! »

La physionomie grave et saturnine du banquier exprima un degré assez notable d'embarras à cette question. Il frotta avec le pan de son habit noir quelques atomes de poussière qui s'étaient arrêtés sur son vêtement inférieur; puis, après une pause de quelques secondes, il répliqua : « C'est en effet, ma chère dame, un cas de la plus grande délicatesse, et je doute qu'un homme en soit bon juge; le tact et l'instinct de votre sexe valent mieux, en pareille matière, que toute notre sagacité. Ce que vous dictera votre cœur sera peut-être le meilleur, car le Seigneur accorde à ceux qu'il aime des suggestions intérieures par lesquelles il leur fait connaître sa volonté. — S'il en est ainsi, mon cher monsieur, l'affaire est décidée; car mon cœur me dit que cette légère déviation de la vérité serait moins coupable qu'il ne le serait de lancer dans le monde une créature si jeune, et j'allais presque dire si innocente, sans effacer de son front ce qui la ferait rejeter de toute société honnête. Je puis prendre votre opinion comme justification de ma conduite? — Ah! c'est peut-être plus que je ne voudrais dire, reprit le banquier avec un léger sourire. Une déviation de la vérité ne peut avoir lieu sans une violation plus ou moins grande de nos

devoirs. — Sans aucune exception? Hélas! je le craignais, dit mistress Leslie tristement. — Aucune! non pas précisément; il y a des cas exceptionnels, sans doute! Mais ne serait-il pas mieux que je visse la jeune femme, pour m'assurer que vous n'avez pas été déçue par votre bon cœur? — Je serais charmée que vous la vissiez, dit la dame; elle est dans la maison; je vais l'envoyer chercher. — Pourrais-je lui parler seul? — Certainement, je vous laisserai avec elle. »

Alice fut mandée et parut.

« Ce pieux gentilhomme, dit mistress Leslie, désire conférer avec vous pendant quelques moments. Ne soyez pas effrayée, mon enfant, c'est le meilleur des hommes. » Après ces mots d'encouragement, la bonne dame disparut, et Alice vit devant elle un grand homme brun, le front chauve, la tête plus forte postérieurement que dans la partie faciale, avec des lunettes sur une paire d'yeux d'une pénétrante vivacité, et un dessin de traits qui montrait qu'il avait été fort bel homme dans sa jeunesse. « Ma jeune amie, dit le banquier en s'asseyant, après avoir examiné à loisir le beau visage qui rougissait sous son regard; mistress Leslie et moi nous venons de causer sur votre bien-être temporel. Vous avez été malheureuse, mon enfant? — Ah!... oui! — Laissons cela. Vous êtes extrêmement jeune, nous devons indulgence à la jeunesse. Vous ne ferez jamais plus cela? — Quoi,

monsieur, s'il vous plait? — Quoi! hom! Je veux dire que vous serez plus rigide, plus circonspecte. Les hommes sont trompeurs; vous devez être sur vos gardes contre eux. Vous êtes belle, mon enfant, très-belle, c'est un grand malheur!» Et le banquier prit la main d'Alice et la pressa avec beaucoup d'onction. Alice le regarda gravement et retira sa main par instinct.

Le banquier baissa ses lunettes et la regarda sans leur aide; il avait encore l'œil clair et expressif.

« Quel est votre nom? — Alice, ... Alice Darvil, monsieur. — Eh bien donc, Alice, nous avons considéré ce qu'il y aurait de mieux à faire pour vous; votre désir est de gagner votre vie, et peut-être de vous marier à un honnête homme par la suite? — Me marier! moi, monsieur? Jamais, dit Alice avec chaleur; et ses yeux se remplirent de larmes. — Et pourquoi? — Parce que je ne le reverrai plus sur la terre, et l'on ne se marie pas dans le ciel. »

Le banquier fut ému, car il n'était pas pire qu'un autre, bien qu'il s'efforçât de paraître mieux que tout autre. « Nous parlerons de cela dans son temps, reprit-il, mais cependant vous seriez contente de pouvoir vous soutenir par vous-même? — Oui, monsieur; son enfant ne devrait être à charge à personne, ni moi non plus. J'ai un moment souhaité de mourir; mais alors qui aurait aimé ma petite fille? Maintenant je désire vivre, et vivre de mon travail. — Mais quel genre d'état vous plairait

le mieux? aimeriez-vous à entrer dans une famille pour y remplir quelques fonctions? non celles de servante, vous êtes trop délicate pour cela. — Oh! non, ... non! je ne veux pas entrer dans une famille. — Mais, par quelle raison? demanda le banquier avec douceur, et cependant avec surprise. — Parce que, dit Alice d'un ton presque solennel, il est des heures où je sens que je dois être seule. Quelquefois je pense que tout n'est pas en ordre là! Et elle touchait son front. Avant de le connaître, on m'appelait idiote! Non, je ne puis vivre avec d'autres gens, car je ne puis pleurer que lorsque je suis seule avec mon enfant. »

Ceci fut dit avec une simplicité si naturelle et conséquemment si pathétique, que le banquier fut sensiblement affecté. Il se leva, ranima le feu, reprit sa place, et après un silence, dit avec emphase: « Alice, je serai votre ami. Laissez-moi espérer que vous mériterez ma bienveillance. »

Alice inclina sa tête gracieuse, et voyant qu'il était tombé dans un silence rêveur, elle pensa qu'il était temps de se retirer.

« Elle est belle en effet, dit le banquier presque à haute voix, dès qu'il fut seul; et ma vieille amie a raison, elle est aussi innocente que si elle n'avait point péché. Je ne sais... Ici il s'arrêta soudain, s'approcha de la glace, placée au-dessus de la cheminée, et il était encore occupé à s'y regarder, quand mistress Leslie rentra. — Eh bien, monsieur?»

dit-elle, un peu étonnée de cette apparence de vanité dans un homme si religieux.

Le banquier tressaillit. « Madame, dit-il en se remettant aussitôt, j'honore votre pénétration autant que votre charité; et je pense qu'il y aurait de si grands inconvénients à laisser connaître à tout le monde les erreurs passées de cette femme, que sans oser précisément vous le conseiller, je ne puis vous blâmer si vous vous décidez à les cacher. — Mais, monsieur, vos paroles se sont gravées profondément dans mon âme. Vous l'avez dit, toute déviation de la vérité est une violation de nos devoirs. — Assurément; il est cependant quelques exceptions. Le monde est un méchant monde; nous naissons dans le péché. Aux petits enfants nous ne disons pas toute la vérité quand ils nous font des questions dont les réponses vraies tendraient à les égarer, non à les éclairer. Sous beaucoup de rapports, tous les hommes sont des enfants. L'art de gouverner est l'art de cacher certaines vérités. La science du commerce est fondée sur ce système. Personne ne blâme le négociant de ne point dire au public que si tout ce qu'il doit était réclamé il ferait banqueroute. — Et d'ailleurs, il pourrait l'épouser, en effet, ce M. Butler. — Le ciel nous en préserve, le misérable! Ainsi, madame, c'est dit, je m'intéresserai à cette pauvre créature, elle ne manquera pas de guide. — Le Seigneur vous récompense! Combien certaines gens qui vous disent

trop sévère sont eux-mêmes méchants! — Je supporte leurs censures avec humilité, madame. Bonjour. — Bonjour. Vous n'oublierez pas que notre conversation est strictement confidentielle? — Pas une syllabe n'en sera transmise par ma bouche. Demain je vous enverrai quelques petits traités d'une nature consolante. Dieu vous bénisse! »

Cette difficulté surmontée, mistress Leslie, à son grand étonnement, trouva qu'elle avait à combattre avec Alice elle-même. D'abord Alice comprit que changer de nom et cacher sa position véritable, c'était avouer qu'elle était honteuse au lieu d'être fière de l'amour d'Ernest, et cela lui paraissait une noire ingratitude envers lui. Ensuite, prendre son nom, passer pour sa femme, quelle présomption! il aurait certainement le droit d'être offensé. A ces scrupules, mistress Leslie fut bien près de perdre patience, et le banquier, à sa grande surprise, fut encore appelé. Nous avons dit qu'il était un conseiller expérimenté et habile, ce qui implique la faculté de persuader. Il découvrit bientôt le ressort qu'il fallait mettre en jeu pour vaincre l'obstination d'Alice; c'était l'intérêt de son enfant. Il lui montra si clairement que la destinée de sa fille dépendait, non-seulement de la bonne conduite de sa mère, mais de sa bonne renommée, qu'il gagna enfin le point contesté; mais peut-être un raisonnement accidentel dont il fit usage lui servit plus que tout le reste. « Ce Butler, dit-il, s'il est encore

en Angleterre, peut passer en notre ville, entendre parler d'une personne portant son nom; et la curiosité peut l'engager à vous chercher. En prenant ce nom, vous conservez toujours un moyen d'être reconnue. De plus, quand vous serez respectée, honorée, exerçant un état qui vous donnera de quoi vivre, il sera peut-être trop heureux de vous épouser. Et si vous gardez votre nom, si vous avouez vos aventures, non-seulement votre enfant et vous serez des mendiants, ou tout au plus des domestiques subalternes, mais vous perdrez tout espoir de retrouver l'objet de votre attachement dévoué. »

Ainsi Alice fut convaincue. A dater de ce moment, elle devint très-réservée dans ses communications. Pour sa nouvelle demeure, mistress Leslie avait très-sagement choisi une ville éloignée de sa propre résidence, afin d'éviter toute révélation de la part de ses domestiques; et Alice, sous le nom de mistress Butler, obtint l'estime et la sympathie générale dans l'exercice de ses talents, par la régularité parfaite de sa conduite, jointe à la modestie et à la douceur de ses manières. Une fois qu'elle eut appris la philosophie du secret, elle fit un pas immense vers la science du monde. Aussi, bien que flattée des hommages que lui offraient les oisifs de C*** elle conduisit sa barque avec tant de dextérité, qu'elle ne fut jamais persécutée. Il est de fait que peu d'hommes font de grandes avances où ils ne

trouvent aucun encouragement. Maintenant, une réflexion : cette jeune personne, sous le nom d'Alice Darvil, eût été aussi sage, aussi modeste, aussi douce et encore plus honnête; mais sous le nom d'Alice Darvil, elle serait morte sur un fumier!

Le banquier observait sa conduite avec une silencieuse vigilance. Il la rencontrait souvent, il allait souvent chez elle. Il était l'ami intime de toutes les familles dans lesquelles elle enseignait ou venait jouer les jours d'assemblée. Il lui prêtait de bons livres, lui donnait de bons avis. Alice commençait à prendre confiance en lui, à l'aimer, à le considérer comme une fille de village d'un pays catholique aime et considère un prêtre bienveillant. Et lui, quel était son but? en ce temps-là on ne pouvait le deviner; mais il devint distrait et pensif.

Un jour, une vieille fille et un vieil ecclésiastique se rencontrèrent dans la grande rue de C***.

« Comment vous portez-vous, mademoiselle? dit l'ecclésiastique; comment va le rhumatisme? — Un peu mieux, je vous remercie. Rien de nouveau? »

L'ecclésiastique sourit, quelque chose flottait sur ses lèvres; mais il le renfonça.

« Étiez-vous, reprit la dame, à la dernière soirée de mistress Macnab? Charmante musique! — Charmante! Comme cette mistress Butler est jolie et modeste! Elle sait si bien se tenir à sa place; c'est si différent de la manière ordinaire des artistes! — Oui, c'est très-vrai! et quelles attentions a pour

elle certain banquier ! — Hi.. hi.. hi ! oui , il est tout à fait paternel , paternel tout à fait ! — Peut-être il veut se remarier. Il parle sans cesse de la sainteté du mariage. Le mariage peut être saint , en effet ; mais feu sa femme , la pauvre chère dame , ne le rendait pas agréable. — Cela pouvait tenir à plusieurs causes , autant que je puis le conjecturer , dit le prêtre d'un air de mystère. Je ne voudrais pas manquer de charité ; mais... — Mais , quoi ? — Oh ! dans sa jeunesse , notre grand homme n'était pas , je l'imagine , aussi régulier qu'il l'est maintenant. — J'ai entendu murmurer quelque chose de cela ; toutefois , on n'a jamais rien su de positif. — Hom ! c'est assez étrange ! — Qu'est-ce que vous trouvez étrange ? — Quoi... mais c'est un secret. J'ose dire qu'il n'y a aucun mal. — Oh ! je ne répéterai pas un mot. Allez-vous à la cathédrale ? je ne veux pas vous arrêter , je marcherai avec vous. Maintenant continuez. — Eh bien donc , hier je me rendis à un village à vingt milles d'ici pour remplir quelques devoirs de mon état , et je m'y arrêtai pour dîner ; ensuite pendant que mon cheval mangeait , je me promenai sur la prairie. — Bien... bien ! — Et je vis un monsieur , soigneusement enveloppé dans son manteau et tenant son chapeau sur son visage , à la porte d'une chaumière. Il avait dans ses bras un petit enfant qu'il baisait tendrement , plus tendrement que l'on n'a coutume d'embrasser les enfants des autres , quand on serait la

meilleure personne du monde. Il remit ensuite la petite créature à une paysanne qui se trouvait à côté de lui , remonta sur son cheval , qu'il avait attaché à la porte , et passa tout contre moi. Devinez un peu qui c'était. — Je ne puis le deviner , dites promptement , ou je perds patience. — Eh bien , c'était notre saint banquier. Je le saluai , et je vous proteste , madame , qu'il devint aussi rouge que vos rubans. — Bonté divine ! est-il possible ? — Je m'avançai vers la chaumière aussitôt qu'il fut hors de vue , je demandai un verre d'eau et je vis l'enfant. Je déclare , sans vouloir manquer à la charité , en jugeant mal de mon prochain , je déclare qu'il ressemblait monstrueusement... vous savez à qui... — Ciel miséricordieux ! Vous ne voulez pas dire... — Je demandai à la femme si c'était son enfant , elle répondit laconiquement *non !* et ne parut pas disposée à parler. — Dieu nous soit en aide ! mais je saurai ce qu'il en est. Comment nommez-vous le village ? — Covedale. — Oh ! je sais , je sais. — Pas un mot de tout cela. J'ose dire qu'il n'y a rien d'incorrect. Mais je ne suis pas en grande faveur auprès de ces *nouvelles lumières*. — Ni moi non plus. Et cependant , il n'y a rien de meilleur que la bonne vieille Église d'Angleterre. — Mademoiselle , ces sentiments vous honorent. Mais , vous ne direz pas la moindre chose de notre petit mystère ? — Pas une syllabe. »

Deux jours après , trois vieilles filles arrangèrent

ensemble une excursion au village de Covedale ; et, chose surprenante ! la chaumière en question était fermée, la femme et l'enfant partis. Les gens du pays ne connaissaient rien de ce qui les concernait ; ils n'avaient rien observé de particulier dans l'un ni dans l'autre ; ils avaient toujours supposé que c'étaient la mère et la fille ; et le gentilhomme, que l'inquisiteur ecclésiastique identifiait avec le banquier, n'avait été qu'une seule fois en ce lieu.

Hott
« Méchant vieux prestolet ! dit la plus vieille des vieilles filles, attaquer ainsi la réputation d'un si brave homme, d'un homme si considérable ! et nous avoir fait dépenser ainsi un écu de mouches et d'ha-meçons, pour prendre un goujon de deux liards ! » *quint*

emp

VI

J'étais dans cette disposition, lorsqu'un jour, comme je prenais l'air à ma fenêtre, je vis une espèce de paysan qui me regardait très-attentivement.

GIL BLAS.

Une soirée d'été, dans une ville de province écartée, est la chose du monde la plus triste. On a les rues d'une capitale, sans leur mouvement, et le calme de la campagne, sans ses fleurs et ses oiseaux. Le lecteur voudra bien cependant se représenter une tranquille rue de la tranquille cité de C*** dans une tranquille soirée d'un tranquille mois de juin. Le tableau n'est pas gai. Deux jeunes chiens prennent leurs ébats au milieu du chemin, un vieux chien monte la garde devant une porte fraîchement peinte, quelques dames entre deux âges foulent le pavé d'un pas mesuré, en retournant au logis prendre leur thé. Elles sont vêtues de robes blanches en mousseline, avec des spencers verts un peu fanés, et des chapeaux de paille cousue, et des voiles de gaze verte ou *feuille morte*. Deux à deux, trois à trois, elles disparaissent dans

Blanchy

les portes de petites maisons bien propres, accompagnées de petits boulingrins entourés de petites palissades. Portes, maisons, palissades, boulingrins, tout est calqué sur le même modèle.

Une vache suivie d'une laitière avait traversé la rue; ensuite, deux jeunes garçons de boutique étaient sortis, dans l'espoir de voir passer quelque belle; et ils étaient rentrés désespérés. Le jour baissait, mais lentement, et l'on voyait encore assez clair, bien qu'une ou deux étoiles fussent déjà visibles. A la fenêtre ouverte de l'une de ces habitations uniformes, Alice Darvil était assise. Elle avait pris son ouvrage, ce gentil prétexte dont les femmes se servent quand elles veulent penser; et à mesure que les pensées s'emparaient de son esprit, et que la nuit arrivait, l'ouvrage était tombé sur ses genoux, et y reposait avec les jolies mains qui le tenaient encore machinalement. Son profil tourné vers la rue, et ses yeux, sans qu'elle changeât d'attitude ou remuât la tête, se portaient de temps en temps sur sa petite fille qui s'était blottie contre elle, lasse de jouer, et s'étonnant peut-être que l'on ne songeât pas à la coucher. Parfois les yeux d'Alice se remplissaient de larmes; elle soupirait alors, comme pour chasser ces larmes. Pauvre fille! si elle avait du chagrin, c'était un chagrin silencieux et patient.

La rue était déserte de tout passant, hors un seul homme qui marchait du côté opposé à la mai-

son d'Alice. Son costume grossier et mal en ordre tenait le milieu entre celui d'un paysan et celui d'un fermier; toutefois, on remarquait certain air de prétention vulgaire, dans la cravate de soie rouge, nouée à la façon des matelots ou des contrebandiers, et dans le chapeau placé sur l'oreille en tapageur; mais surtout la chaîne de montre terminée par des breloques bruyantes, qui dépassait de plusieurs pouces la veste à rayures éclatantes, semblait contraster d'une manière suspecte avec le reste de l'habillement. Cet homme était couvert de poussière; et comme la rue menait au faubourg qui communiquait avec la grande route, il était probable qu'après une forte journée il arrivait à sa station de nuit. Ses regards étaient inquiets et se portaient sans cesse d'une place à l'autre. Dans son allure de matamore, on reconnaissait le ferrailleur de profession; cependant, on apercevait dans son œil vigilant et soupçonneux une sorte de crainte. Le vice avait apposé son cachet sur cette physionomie qui semblait lorgner d'un côté une bourse, et de l'autre aviser la potence. Alice ne prit pas garde à ce voyageur, avant qu'elle eût elle-même attiré et fixé toute son attention. Il s'arrêta brusquement en apercevant la figure de la jeune femme, mit une main devant ses yeux, afin de rassembler les rayons visuels, et proféra enfin une exclamation de surprise et de joie. Au même instant, Alice se retourna, et son regard rencontra celui de l'étranger. La

inspiration
fascination du basilic ne peut être plus rapide que l'effet produit par le regard de cet homme sur la pauvre Alice. Ses traits se roidirent ; ses lèvres devinrent pâles comme du marbre, ses yeux sortaient presque de leur orbite, elle pressait ses mains convulsivement l'une contre l'autre ; cependant elle ne faisait pas un mouvement. L'homme faisait des signes de tête et des grimaces de connaissance, puis il traversa la rue d'un air délibéré, gagna la porte et frappa rudement. Alice restait encore à la même place, elle paraissait privée de l'usage de ses sens. La voix rauque de l'étranger se fit entendre dans le vestibule, comme il répondait aux questions de l'unique domestique d'Alice ; ensuite son pas lourd fit craquer l'escalier. Alors, la pauvre Alice prit son enfant dans ses bras comme par instinct, et debout, tremblante d'horreur et d'effroi, elle se tint en face de la porte. Elle s'ouvrit, et le père et la fille se trouvèrent encore une fois vis-à-vis l'un de l'autre, sous le même toit.

« Bien, Alley ! comment vous portez-vous, mon bijou ? Charmée de revoir votre vieux père, je le parie ? Pas de cérémonie ; asseyez-vous. Ah, ah ! tout ceci est très-propre ! un bon gîte, sur ma foi. Nous vivrons ensemble comme des coqs en pâte. Vous faites le commerce pour votre propre compte, friponne ! eh bien ! vous n'abandonnez pas le pauvre vieux père, vous lui donnerez quelque chose à manger et à boire. »

En parlant ainsi Darvil s'étendait tout de son long sur le joli petit sofa de perse, de l'air d'un homme résolu à se mettre parfaitement à son aise comme chez lui.

Alice le regardait et tremblait violemment ; elle ne parlait point, la voix lui manquait.

« Allons, pourquoi ne faites-vous pas mouvoir vos jambes ? Il faudra peut-être que je me serve moi-même ? belle manière ! Mais que vois-je là ? une sonnette, par le ciel ! c'est à la grande ! alors ne vous inquiétez pas, je suis accoutumé à me faire donner ce qui m'est nécessaire. »

Une secousse si vigoureuse fut donnée à la sonnette qu'un tocsin aigu se propagea le long des murs jusqu'à la moitié de la rue, et le cordon resta dans les mains du sonneur.

La servante parut ; c'était une vieille femme empesée, formaliste et très-respectable.

« Écoutez, la vieille ! cria Darvil, apportez-moi ce que vous avez de meilleur à manger ; je suis peu délicat, mais il me faut de l'abondance, et je dis surtout une bouteille d'eau-de-vie. Allons, ne restez pas à me regarder ainsi, tout effarée comme un cochon ensorcelé ! Enfer et furies, ne m'entendez-vous pas ? »

La servante s'enfuit aussi vite que si elle avait vu un pistolet braqué contre sa tête, et Darvil, riant aux éclats, se remit sur le sofa. Alice le regarda encore et, toujours sans dire un mot, elle se glissa

hors de la chambre avec son enfant dans ses bras. Elle trouva sa domestique dans la salle, et cette femme fut très-alarmée en voyant sa maîtresse, à laquelle elle était fort attachée, prête à quitter la maison.

« Quoi! madame, où donc allez-vous? Chère dame, vous n'avez point de chapeau. Qu'est-ce que tout ceci? quel est cet homme? — O mon Dieu! mon Dieu! s'écria Alice, que faire, où fuir? » La porte au-dessus s'ouvrit. Alice l'entend, tressaille d'effroi; l'instant d'après elle était dans la rue. Elle courut comme une insensée tant que la respiration ne lui manqua point. Son esprit en effet était complètement troublé, et, s'il s'était trouvé une rivière sur son chemin, elle s'y serait jetée pour s'échapper d'un monde qui semblait trop étroit pour contenir un père et son enfant.

Mais en tournant le coin d'une rue qui conduisait à des quartiers plus habités, elle sentit son bras saisi par une main, et une voix l'appela par son nom avec l'accent de la surprise.

« Ciel! mistress Butler! Alice! est-ce vous? Qu'est-il arrivé? — Oh! monsieur, sauvez-moi! vous êtes bon, vous êtes généreux; sauvez-moi, il est revenu! — *Il!* et qui? M. Butler? dit le banquier (car c'était lui) d'une voix changée et tremblante. — Non, non! ce n'est pas *lui!* je n'ai pas dit *lui!*, j'ai dit mon père, mon... Ah! regardez derrière nous, il vient! — Calmez-vous, ma chère jeune amie,

personne n'est près de nous. Je vais aller de ce pas raisonner votre père. Certainement personne ne vous fera de mal, je vous protégerai. Retournez au logis, je vous suivrai; nous ne devons pas être vus ensemble. Et le grand banquier se faisait petit comme s'il eût voulu entrer dans une coquille de noix. — Non, non! dit Alice qui devint encore plus pâle, je ne puis retourner au logis. — Eh bien, suivez-moi jusqu'à la porte; votre domestique vous apportera votre chapeau et vous accompagnera chez moi où vous m'attendrez. Je verrai votre père, et j'espère vous débarrasser de sa présence. »

Le banquier parlait avec précipitation, même avec impatience. Il n'attendit point de réplique et prit le chemin de la maison d'Alice. Cependant celle-ci ne le suivit point; elle resta immobile à la place où il l'avait trouvée. Sa servante la rejoignit et la conduisit à la résidence du financier. Mais l'esprit de la malheureuse fille était frappé, et ses pensées erraient d'une manière alarmante.

montre d'or qu'il avait volée la veille, et treize schellings dans son gousset : le contraste ne pouvait être plus complet.

Le financier était loin d'imaginer à quelle espèce d'animal il avait affaire. D'après les traits principaux de l'histoire d'Alice, qu'il avait appris par mistress Leslie, il savait que le père de leur commune protégée était un gueux à pendre ; mais il s'attendait à trouver en ce Darvil un coquin subalterne, stupide, dénué de cervelle et de l'effronterie qui peut en tenir lieu. Mais Luc Darvil était un drôle spirituel, il avait reçu une demi-éducation, et il ne péchait point par ignorance, il avait assez d'esprit pour se forger de mauvais principes, et autant d'impudence que s'il avait passé sa vie dans la meilleure société. Il ne fut pas effrayé de l'habit noir et de l'air imposant du banquier. Le duc de Wellington lui-même n'aurait pas fait peur à Luc Darvil, à moins que des constables n'eussent servi d'aides de camp à Sa Grâce.

Le banquier fut déconcerté. « Savez-vous, monsieur (Dieu sait votre nom), dit Darvil en avalant un verre de l'alcool pur qu'il avait devant lui, comme il aurait avalé un verre d'eau, savez-vous bien que je ne suis pas homme à donner dans vos billevesées ? Quel diable d'intérêt prenez-vous à la réputation de ma fille, au bien-être de ma fille, ou à toute autre chose, grave vieux chien que vous êtes ? C'est ma fille elle-même qui vous tient au cœur ! et sur ma

VII

MIRAMONT. Se chamaillent-ils rondement ?
ANDRÉ. Cela marche comme s'ils avaient été frottés avec du savon. Ils jurent à faire trembler les vitres, puis ils se calment, ainsi que les cloches sonnent à grandes volées, et se taisent pendant que le vent continue leur bruit ; ils se mettent ensuite à tenir conseil sur ce qu'ils doivent faire, et la querelle recommence sur chaque chose proposée.

BEAUMONT ET FLETCHER.

Quel tableau de l'humaine nature offraient le banquier et le vagabond assis en face l'un de l'autre dans ce petit salon, le premier sur un fauteuil, l'autre sur le sofa ! Darvil était encore occupé à dépêcher quelques morceaux de viande froide et à boire en grimaçant d'assez mauvaise eau-de-vie qu'il avait forcé la vieille servante empesée d'aller acheter au cabaret voisin. De l'autre côté, le respectable, hautement respectable homme de formes, de cérémonies, de convenances, de tartuferies, regardait gravement le bas et impudent coquin ; l'hypocrite bien pourvu et le scélérat dénué, l'homme qui avait tout à perdre et l'homme qui n'avait rien dans le monde, sauf son misérable métier, une

foi, mon Alice est une très-jolie fille, très-jolie, mais capricieuse comme la lune; vous ferez un meilleur marché avec moi qu'avec elle. »

Le banquier devint rouge comme de l'écarlate, il se mordit les lèvres et mesura son compagnon de la tête aux pieds, comme pour calculer la possibilité de le jeter en bas de l'escalier à coups de pieds; mais Luc Darvil aurait terrassé le banquier et tous ses commis par-dessus le marché. La nature avait si bien assorti, si fortement développé, si solidement attaché ses membres et tous ses muscles, que le plus habile boxeur aurait regardé à deux fois avant d'entrer en lice avec un pareil adversaire. Le banquier était prudent jusqu'à l'excès, et il recula son fauteuil de quelques pouces en terminant son examen.

« Monsieur, dit-il fort doucement, il faut nous entendre : votre fille n'est plus sous votre contrôle; si vous la molestez, la loi la protégera. — Elle est mineure, dit Darvil. A votre santé, mon vieux galant ! — Qu'elle soit majeure ou non, répliqua le banquier sans répondre à la politesse renfermée dans la dernière phrase, je m'en soucie fort peu; je sais seulement que, si elle a des amis puissants en cette ville et que vous n'en ayez aucun, elle sera protégée et vous irez en prison. — C'est parler en homme sensé, dit Darvil en prenant pour la première fois un ton de respect; vous voyez le sujet sous un point de vue pratique, comme nous le

disons dans nos clubs. — Si j'étais à votre place, M. Darvil, voici ce que je ferais : je laisserais demain matin cette ville, en promettant de n'y revenir jamais, à condition que je recevrais certaine somme qui me serait payée par trimestre sur les épargnes de ma fille. — Et si je préférerais vivre avec elle? — En ce cas, je suis magistrat de cette ville, et je vous en ferais chasser comme vagabond, ou bien je vous ferais arrêter. — Ah ! — Je vous ferais arrêter comme soupçonné d'avoir volé cette chaîne de montre et ces cachets que vous étalez avec ostentation. — Par Lucifer ! vous êtes un malin compère, dit Darvil involontairement, vous connaissez le cœur humain. »

Le banquier sourit : chose étrange ! le compliment lui plut.

« Mais, reprit Darvil en mettant sur son assiette une nouvelle tranche de bœuf, vous faites fausse route, mon vieux ; car si vous prenez intérêt à ma fille, à sa *réputation*, vous ne voudrez pas accuser de vol son propre père. — Je nierai que vous soyez son père, monsieur Darvil, et je pense que vous trouverez difficile de prouver le fait dans aucun lieu où j'exercerai quelque autorité. — Oh ! quel bon sujet vous auriez fait ! vous êtes plus fin que l'ambre; sûrement vous avez été élevé à Old-Bailey? — Monsieur Darvil, laissez-vous conduire; vous paraissez capable d'entendre raison, et je vous demande si dans aucune ville de ce pays un pauvre homme placé

en des circonstances suspectes peut lutter contre un homme riche dont le caractère est bien établi? Peut-être avez-vous le bon droit pour vous, je n'entre point dans cette discussion, mais je vous déclare que vous quitterez la maison dans une demi-heure, que vous n'y reparaitrez jamais qu'à vos risques et périls; et que, si vous le faites, en dix minutes vous serez dans la prison de la ville. Ce n'est plus une contestation entre vous et votre fille sans défense, c'est une contestation entre... — Un gueux de vanu-pieds et un gentilhomme à voiture, interrompit Darvil avec un rire où l'amertume se mêlait à une gaieté insouciant. Bon, bon ! »

Le banquier se leva. « Votre définition est très-spirituelle, dit-il. Une demi-heure, n'oubliez pas. Bonsoir. — Attendez ! s'écria Darvil ; vous êtes le premier homme qui m'ait plu depuis bien des années ; asseyez-vous, asseyez-vous, nous jaserons un moment, et nous serons bientôt d'accord. Seigneur ! comme j'aimerais à vous avoir sur le grand chemin, non entre vos quatre murailles de joujou. Ah ! ah ! l'argument serait alors en ma faveur ! »

Le banquier n'était pas brave et il changea de couleur à ce souhait obligeant. Darvil le regardait avec une malicieuse ironie.

L'homme riche reprit avec calme : « Cela dépendrait d'une seule circonstance, savoir si j'aurais ou non des pistolets. Mais revenons à notre affaire. Sortez de cette maison sans plus de débats, sans

bruit, sans faire mention à personne des droits que vous réclamez sur sa propriétaire. — Bien ! et en retour j'aurai... — Dix guinées à présent et pareille somme tous les trois mois, tant que la jeune dame habitera cette ville et que vous vous absteniez de la persécuter, soit par lettres, soit en personne. — Cela fait quarante guinées par an ; je ne puis vivre là-dessus. — Vous coûteriez moins cher dans la maison de correction, monsieur Darvil. — Allons, mettez les cent guinées ! Alice est bon marché à ce prix. — Pas un sou de plus, dit le banquier en boutonnant son gousset d'un air déterminé. — Bien ! montrez les pièces. — Promettez-vous, ou non ? — Je promets. — Voici dix guinées. Si dans une demi-heure vous n'êtes point parti, alors... — Alors?... — Vous m'aurez volé dix guinées et vous subirez les conséquences d'un vol. »

Darvil se leva brusquement, ses yeux étincelaient, il saisit le couteau qu'il avait devant lui.

« Vous êtes un coquin audacieux, dit le banquier froidement ; mais cela ne vous avancerait guère. Il n'est pas dans votre intérêt de me tuer ; je ne suis pas un homme dont la disparition ne serait pas aperçue. »

Darvil retomba sur son siège triste et confondu. L'homme respectable était au-dessus des atteintes du vil scélérat.

« Si vous aviez été aussi pauvre que moi, Dieu ! quel éminent coquin vous auriez fait ! — Je ne le

pense pas, répondit le banquier, je trouve la coquinerie une très-mauvaise politique. Peut-être je me suis vu presque aussi pauvre que vous l'êtes ; mais jamais je n'ai pensé à devenir un coquin. — Vous n'avez jamais été dans les circonstances où je me suis trouvé, repartit Darvil d'un air sombre ; je veux vous conter mon histoire. Mon père était bien né, mais il épousa une servante pendant qu'il était encore au collège ; sa famille l'abandonna, le laissa mourir de faim. Il succomba dans sa lutte contre la pauvreté pour laquelle il n'avait pas été élevé, et ma chère mère se remit en maison, devint gouvernante d'un vieux garçon et m'envoya à l'école ; mais elle me donna des frères auxquels le vieux garçon prenait intérêt, et je fus retiré de l'école et mis en apprentissage. Tout le monde me haïssait parce que j'étais laid ! Ma mère ne voulait pas me voir ; je manquai d'argent, je volai le vieux garçon, et l'on me mit en prison, où je reçus une ou deux leçons qui me mirent en état de voler plus habilement. Ma mère mourut ; j'étais au milieu du monde sans appui, le monde était mon ennemi, je ne pus me raccommoier avec lui ; ainsi la guerre fut déclarée entre nous, vous entendez, mon vieux galant ? Je me mariaï à une femme pauvre et jolie ; elle me donna de la jalousie, j'avais appris à me défier de tout. Alice vint au monde, je ne pensai pas qu'elle fût à moi ; elle ne me ressemblait point, c'était peut-être la fille d'un gentilhomme ! Je déteste, je

méprise les gentilshommes. Je m'enivrai tous les soirs, je frappai ma femme à travers l'estomac trois semaines après ses couches, ma femme mourut. Je fus poursuivi criminellement, je me tirai d'affaire. Je changeai de province, et, comme j'avais été bien élevé et que je n'étais pas sot, je trouvai facilement de l'emploi comme ouvrier ; mais je haïssais le travail autant que les gentilshommes. Alice grandit. Je ne la regardai jamais comme ma chair et mon sang. Sa mère était... ce qu'elle doit être elle-même, et pourquoi pas ? Là je finis mon conte. Je ne manque pas d'excuses, j'imagine, pour tout ce que j'ai fait. Maudits soient le monde, les riches, les beaux garçons ; maudit, maudit soit tout ! — Vous avez été vraiment mal avisé, dit le banquier ; vous avez eu, ce me semble, d'assez bonnes cartes dans les mains ; si vous aviez conduit prudemment votre jeu... Cependant voici encore une planche de salut : il n'est jamais trop tard pour se repentir, l'âge vous gagne, songez qu'il est une autre vie. »

Le banquier dit ces derniers mots d'un ton de gravité et même de dignité.

« Pensez-vous cela, vous, tout de bon ? dit Darvil en regardant son compagnon d'un air étonné. — Sur mon âme, je le pense. — Alors vous n'êtes pas l'homme sensé pour lequel je vous prenais, répliqua sèchement Darvil, et je serais charmé de causer un peu avec vous sur ce sujet. »

Mais notre richard, quoique très-sincère dans sa

foi, n'était pas de force à lutter avec un sceptique; il pouvait consoler au nom de la religion, il n'aurait pas eu la puissance de convertir. Ce n'était pas son métier; d'ailleurs un converti de l'espèce de Luc Darvil ne lui aurait pas fait grand honneur. Il se leva donc avec vivacité, et dit: « Non, monsieur, cela serait, je crois, inutile, et je n'ai pas de temps à perdre. Encore une fois, bonsoir. — Mais nous n'avons pas décidé où je toucherai ma pension. — Ah! c'est vrai! Je vous garantis ce paiement; mon nom est, je pense, une sûreté suffisante? — Au moins c'est la meilleure que je puisse me procurer, dit négligemment Darvil, et, après tout, je n'ai pas fait une mauvaise journée; mais, sur ma foi, je ne saurais quelle place indiquer pour m'envoyer l'argent, je ne connais pas un seul homme qui soit capable de le recevoir sans le garder. — Fort bien, alors... ce qu'il y aurait de mieux (je parle en homme d'affaires), ce serait de tirer à vue sur moi; quel que soit le lieu de votre résidence, tous les banquiers vous remettront le montant de la traite; mais songez-y bien, si vous dépassez la somme convenue, les paiements cessent. — J'entends, dit Darvil, et quand j'aurai vidé cette bouteille je décamperai. — C'est ce que vous pouvez faire de mieux, » dit le banquier en ouvrant la porte.

Le riche banquier retourna chez lui en toute hâte. « Ainsi, pensait-il, Alice a un peu de sang noble dans les veines; mais ce père... cela ne peut aller,

non, non! Je voudrais qu'il fût pendu. Au fait, j'aimerais beaucoup mieux arranger les choses sans mariage; cependant alors le scandale, le scandale, oh, le scandale! Après tout, il vaudrait mieux peut-être ne plus penser à elle. Mais elle est si parfaitement belle et si!... ne serai-je donc jamais vieux?»

VIII

Il abaissa ses regards avec admiration sur ses grâces, ses vertus si touchantes, et tourna leurs formes délicieuses dans tous les sens, jusqu'à ce qu'elles devinssent l'aliment journalier de son esprit.

LEIGH HUNT.

Sans doute Alice Darvil avait en elle quelque charme singulièrement puissant, pour être restée belle et pure, et aux yeux du délicat et poétique Ernest, et à ceux d'un homme aussi fortement influencé par les idées mondaines que l'était le délié banquier de C***, et cela en dépit des images basses et criminelles auxquelles son existence s'était trouvée associée. Au milieu de plantes hideuses et malfaisantes cette aimable fleur avait crû, pour conserver un échantillon de la grâce céleste inhérente à notre nature non dégénérée, pour montrer une œuvre de Dieu dans sa forme primitive en des scènes où ses œuvres étaient si indignement dégradées par les abus de l'art social. De tels contrastes, bien que rares, se sont certainement offerts à ceux qui ont exploré les landes, les déserts de la vie. J'ai peint Alice Darvil d'après nature, et, je le pro-

teste, je n'ai exagéré aucun trait, aucune nuance, dans ce portrait. Je ne crois pas avec le digne financier qu'elle dût rien, si ce n'est peut-être la finesse de la peau et la délicatesse des formes, au sang privilégié qui coulait dans ses veines; mais, de façon ou d'autre, elle avait dans sa constitution cette heureuse tendance qui fait tourner les plantes vers la clarté, la pureté. En dépit d'Helvétius, l'expérience commune nous apprend que, si l'éducation et les circonstances peuvent modifier les masses, la nature elle-même modèle en certains cas l'individu, et jette dans son argile assez de beauté ou de difformité pour rendre impossible de dominer tout à fait ces premiers éléments du caractère. L'un extrait du poison des substances les plus exquises, l'autre saura changer les poisons en aliments sains et agréables. Mais après avoir profondément réfléchi sur l'histoire psychologique d'Alice Darvil, je suppose qu'une des causes principales par lesquelles cette jeune fille resta exempte de la corruption qui l'entourait, était le développement tardif de ses facultés intellectuelles. Je ne sais si la violence brutale de son père avait agi dans son enfance, matériellement, ou par l'effet de la frayeur, sur les nerfs de son cerveau, mais il est certain qu'avant de connaître Maltravers, avant d'avoir aimé, d'avoir été aimée, son esprit avait paru engourdi, stupide. Darvil, il est vrai, ne lui avait rien appris, n'avait pas permis qu'on lui enseignât rien : mais cette ignorance

entière était pour elle le meilleur préservatif ; et son incapacité morale lui servait d'armure, pour la défendre du contact des choses viles qui formaient son entourage. C'était la rude enveloppe de la chrysalide, appropriée à résister aux attaques les plus mordantes de l'atmosphère, afin que le papillon puisse, en brisant sa coque, déployer triomphant ses ailes brillantes. Si la belle Alice eût été un enfant d'une vive intelligence, elle serait probablement devenue une femme dépravée ; mais elle comprenait peu de choses, jusqu'au moment où elle fut inspirée par la tendresse, inspiration puissante sur l'homme et sur la brute, inspiration qui fait du chien, l'un des plus vils animaux dans l'état sauvage, un compagnon, un gardien, un guide, un protecteur, qui élève son instinct jusqu'à une demi-raison.

Le banquier avait une haute estime pour Alice, et lorsqu'il rentra chez lui il entendit avec beaucoup de peine qu'elle était en danger. Elle resta sous son toit, cette nuit, et elle fut soignée par sa vieille parente. Il dormit peu, et le lendemain son visage était d'une pâleur inaccoutumée.

Vers le point du jour, Alice tomba dans un sommeil sain et réparateur, et en s'éveillant elle apprit par un billet de son hôte que son père avait quitté sa maison, et qu'elle pouvait y rentrer en sûreté pour le présent et sans crainte pour l'avenir. Des flots de larmes, une fervente et reconnaissante prière, rétablirent ses nerfs et sa tête. Tout impar-

faite que pouvait être l'idée abstraite du bien et du mal dans l'esprit de cette jeune personne, elle comprenait cependant les droits d'un père sur son enfant, quel que soit le caractère de ce père. Ses sentiments si bons et si vrais lui tenaient lieu de principes ; elle sentait l'impossibilité de vivre sous le même toit que son redoutable père ; mais elle éprouvait un remords pénible en pensant qu'il avait été chassé de ce toit dans le dénûment. Elle se hâta de s'habiller et de demander une audience à son protecteur ; et celui-ci trouva avec surprise et admiration qu'il avait anticipé sur le dessein spontané qu'elle-même avait formé dans la promesse faite à Luc Darvil. Le banquier communiqua à la jeune femme l'arrangement qu'il avait pris avec son père, elle lui baisa la main en pleurant et résolut en secret de travailler de toutes ses forces pour ajouter quelque chose à la somme allouée. Ah ! si ses labeurs pouvaient servir à sauver un père de la nécessité de recourir à de criminelles ressources pour subsister ! Hélas ! où le crime a tourné en habitude, il en est comme de l'ivrognerie et du jeu, c'est un stimulant dont il est impossible de se passer ; et quand Luc Darvil aurait hérité de la fortune d'un Rotschild, il aurait encore été fripon d'une ou d'autre façon, ou bien l'ennui aurait éveillé sa conscience, et il serait mort, par l'effet du changement de toutes ses idées, de toutes ses occupations.

Notre banquier paraissait encore plus frappé

des sentiments moraux d'Alice que de sa beauté physique. Son amour pour son enfant, par exemple, lui faisait une impression profonde, et il jetait sur elle de plus doux regards lorsqu'il la voyait caresser, soigner la petite orpheline dont la santé était alors délicate et précaire. Il serait difficile de dire s'il était positivement amoureux d'Alice; la phrase semblerait trop forte pour être appliquée à un homme au-dessus de cinquante ans qui avait passé par des épreuves, des émotions suffisantes pour user la fraîcheur du cœur. Son affection pour Alice et les projets qu'il formait à son sujet étaient d'une nature très-compiquée; et peut-être le lecteur sera longtemps avant de les bien comprendre.

Ce jour-là il reconduisit Alice chez elle, et parla fort peu en chemin, peut-être à cause de sa parente qu'il avait priée de venir avec lui pour l'amour des convenances. Toutefois, il conseilla brièvement à la jeune personne, de ne communiquer à qui que ce fût le lien qui l'unissait à son visiteur, et elle tremblait trop violemment à son souvenir, pour qu'il semblât probable qu'elle eût la moindre envie d'en parler. Le banquier jugea de plus à propos de confier à la domestique d'Alice, comme un secret important, que l'étranger suspect était un parent éloigné de mistress Butler, que ses habitudes d'ivrognerie avaient fait tomber dans le désordre et la misère. Le banquier ajouta d'un air sanctifié qu'il espérait, grâce à une petite conversation sérieuse

qu'il avait eue avec ce pauvre homme, l'avoir amené à de meilleures pensées, et qu'il était reparti pour sa demeure, mieux disposé à remplir ses devoirs. « Mais, ma bonne Hannah, dit-il en terminant, vous êtes, je le sais, une personne très-supérieure au vulgaire péché de commérage; ainsi je suis persuadé que vous ne ferez aucune mention de cet incident: cela ne peut faire aucun bien à votre maîtresse, et cela pourrait faire beaucoup de mal à cet homme, dont la position est beaucoup plus honorable qu'on ne le dirait à son apparence, et qui paraît décidé à s'amender; de plus, et c'est le moindre motif, cela me déplairait excessivement. Je vous dirai aussi, puisque je vous rencontre ici, que je puis faire entrer votre petit-fils à l'école gratuite. »

Le richard vit qu'il avait obtenu ce qu'il voulait, et il retournait chez lui assez content de la manière dont les choses s'étaient arrangées, lorsqu'il fut abordé par un autre magistrat du lieu.

« Ah! dit ce dernier, comment vous portez-vous, mon cher monsieur? Savez-vous que nous avons ici les officiers de la police de Londres? Ils cherchent un notable scélérat qui s'est échappé de prison. C'est un des plus déterminés et des plus adroits voleurs d'Angleterre, et la police a suivi sa piste jusqu'en notre ville. Ses vols ont servi de traces pour reconnaître son chemin; il a volé avant-hier la montre d'un voyageur et l'a laissé pour mort sur

la grande route à trente milles d'ici. — Juste ciel ! dit le banquier très-ému, et quel est le nom de ce misérable ? — Il a autant de noms qu'un grand d'Espagne ; mais le dernier qu'il a pris est, je crois, Peter Watts. — Oh ! dit notre ami soulagé, c'est fort bien, et les gens de police l'ont-ils trouvé ? — Non, mais ils sont sur sa voie ; hier un homme tel que le signalement le représente a été vu par le péager, au point du jour, sur la route de F***. On est à sa poursuite. — J'espère qu'il aura ce qu'il mérite ; le crime ne reste jamais impuni, même dans ce monde. Mes respectueux hommages à madame : et comment se porte le petit Jack ? Bien ? j'en suis charmé. Serviteur. — Bonjour, monsieur. — Le digne homme ! »

IZ

Mais qu'est-ce-ci ? pensait-il : un vil démon, avec d'atroces desseins, des manières vulgaires. On l'appelle Hammond. — On peut donner un nom d'homme à un diable. Pourquoi suis-je si timide ? Pourquoi ne pas écraser la vipère ? La crainte répondit : Regarde-le un instant avant d'éprouver sa force.

CRABBE.

Le lendemain, après le déjeuner, le banquier monta son cheval aux courtes oreilles, au trot vif et soutenu ; et, prévenant simplement les gens de sa maison qu'il allait pour affaire à la campagne et ne rentrerait pas pour dîner, il tourna le dos aux clochers de C***.

Il ralentit bientôt sa marche, car la journée était chaude. L'aspect riant du pays aurait pu engager un autre homme à s'arrêter pour admirer ; mais, endurci par la pratique des affaires, notre voyageur s'apercevait de la lourdeur du temps, non de la beauté de la scène, Il ne regardait point la nature avec l'œil de l'admiration ; peut-être un chemin de fer, s'il en eût existé à cette époque, l'aurait charmé cent fois plus que les bois majestueux, les riches

vallées et la rivière dont le cours capricieux embellissait le paysage tantôt d'un côté, tantôt de l'autre côté de la route. Mais, après tout, il y a souvent une bonne dose d'affectation dans l'admiration de la nature; et je ne pense pas qu'il y ait plus d'une personne sur cent qui s'embarrasse de ce qui se trouve près d'un chemin, tant que ce chemin est bon et facile.

Il était midi, et le banquier avait fait plusieurs milles, lorsqu'il prit un sentier vert et hâta le pas. Au bout de trois quarts d'heure il atteignit une auberge isolée, à l'enseigne du Pêcheur; il attacha son cheval, commanda son dîner pour six heures, emprunta un panier pour contenir sa pêche, et l'on pouvait supposer qu'une longue canne qu'il avait apportée se transformerait aisément en une ligne. Il examina soigneusement le jonc, comme pour s'assurer qu'il n'avait pas été endommagé en route, il fit ensuite la revue attentive du contenu d'une boîte de mouches et d'hameçons, jeta sur son dos le panier; et, tandis que son coursier baissait le nez, remuait la queue, exécutait les mille coquetteries que les chevaux ont coutume de faire avec les aubergistes, notre digne confrère de la ligne gagna le bord de la rivière et commença à pêcher avec l'apparence du plus sérieux intérêt.

Il avait pris une truite, sans doute par accident, car le poisson étonné s'était accroché par l'extérieur de la mâchoire, probablement en regardant

l'hameçon, non en le mordant, lorsque le pêcheur mécontent de la place qu'il avait choisie, et après avoir jeté les yeux de tous côtés pour s'assurer que personne ne pouvait le troubler ou l'observer, pensée toujours odieuse à ceux de sa confrérie, longea la rive d'un pas rapide, puis la quittant enfin tout à fait, prit un sentier qui le conduisit, au bout d'une heure de marche pressée, à la porte d'une chaumière. Il frappa deux fois, puis il ouvrit la porte lui-même, et le soleil commençait à décliner quand le banquier revint à l'auberge. Le simple dîner qu'on avait retardé en s'étonnant de la longue absence du pêcheur, et le poisson qu'il avait pris furent bientôt dépêchés. Il fit amener son cheval, et les nuages rouges du couchant annonçaient déjà qu'un jour s'était écoulé, quand il s'éloigna à un trot de quatorze milles à l'heure.

« Ce gentilhomme a le sang vif, dit l'hôte en se grattant l'oreille. — Qui est-il? dit un des garçons d'écurie. — Je ne sais. Il est venu deux fois ici, et il ne prend jamais grand' chose. Il est fou de la pêche, à ce qu'il paraît. »

Cependant le banquier allait grand train, les pierres milliaires glissaient rapidement l'une après l'autre devant ses yeux, et le bon coursier, sans presque déranger un poil de sa crinière, avançait d'un trot égal. Mais le jour baissait, il commençait à pleuvoir, c'était une de ces pluies serrées, persévérantes, qui mouillent de fond en comble avant qu'on

ait eu le temps de s'en apercevoir. A cinquante ans, un homme à son aise, qui prend quelque soin de lui-même, n'aime point à s'exposer à l'humidité, et la pluie inspira au voyageur, qui craignait les rhumatismes, la résolution de couper à travers champs pour abrégier la route. La bête pouvait sauter assez bien, le cavalier se tenait passablement en selle, deux milles épargnés étaient suffisants pour éviter la douleur rhumatismale; ainsi notre ami ouvrit une barrière et marcha un peu de temps sans trouver le moindre sujet de se repentir du parti qu'il avait pris. Il arriva au premier encombre, une haie dont le sommet se discernait à peine au crépuscule; de l'autre côté, sur la droite, se trouvait une grande meule de foin; et la meilleure place pour franchir la haie semblait être proche de cette meule. Or, depuis la dernière fois que le banquier avait passé en cet endroit, l'on avait creusé, au pied de la haie, du côté opposé à celui où il était, un fossé profond pour servir d'écoulement aux eaux; le cavalier ni sa monture ne s'attendaient donc pas à faire un saut aussi périlleux. Le premier fit prendre à sa bête le temps de galop, il se tenait dans toutes les règles, la bride lâche, la main droite soulevée; mais, en sautant, le cheval effrayé de quelque chose de noir qu'il aperçut au pied de la meule, se cabra, plongea dans le fossé et envoya son maître à deux ou trois pieds par-dessus sa tête. Le banquier revint à lui assez vite, et se trouvant

sain et sauf, quoique brisé et un peu étourdi, il courut à son cheval. Celui-ci n'avait pas été aussi heureux dans sa chute, et il semblait avoir l'épaule cassée ou démise. Il s'était traîné hors du fossé et demeurait tout déconfit contre la haie.

En apercevant l'étendue de sa mésaventure, le banquier devint sérieusement inquiet. La pluie redoublait, il était à plusieurs milles du logis, au milieu des champs, sans maison, ayant à franchir de nouveau la haie s'il voulait reprendre le grand chemin. Tandis que ces pensées roulaient dans sa tête, il vit tout à coup qu'il n'était pas seul. L'objet noir duquel le cheval avait eu peur se leva du coin de la meule, et une voix rude, qui fit trembler le financier jusque dans la moelle des os, cria : « Oh ! là ! qui diable êtes-vous ? »

Oubliant l'accident de sa bête, le banquier mit le pied à l'étrier; mais, avant qu'il fût monté, un poignet de fer avait saisi son épaule, et lorsqu'il se retourna de l'air le plus fier qu'il lui fut possible de prendre, il vit ce que le son de la voix lui avait déjà fait craindre, le visage patibulaire de Luc Darvil.

« Ah ! ah ! mon vieux payeur de rentes, mon rusé philosophe, mon vieil égrillard, comment vous en va ? Une poignée de main ! Qui se serait attendu à vous rencontrer dans une nuit pluvieuse, au coin d'une meule solitaire, à côté d'un fossé profond, et sans la moindre fumée de cheminée en vue ? Quoi,

mon vieux camarade, moi, Luc Darvil, moi, le vagabond, moi, que vous vouliez envoyer en prison, parce que j'étais pauvre et réclamaï ma propre fille, je suis aussi riche que vous ici, je suis aussi grand, aussi fort et aussi puissant ! »

Et comme il parlait ainsi, Darvil, dont la taille était seulement moyenne, semblait se dilater au point de paraître plus haut de la moitié de la tête que le banquier tremblant, qui avait cinq pieds dix pouces, nu-pieds.

« He... em ! dit l'homme riche, en tâchant d'éclaircir sa voix qui lui paraissait à lui-même extraordinairement enrouée, je ne sais si j'ai insulté à votre pauvreté, monsieur Darvil, j'espère que non ; mais c'est un rude temps pour causer ; laissez-moi, je vous prie, remonter à cheval. — C'est un rude temps pour causer, dites-vous ? interrompit Darvil avec colère, et c'est justement le temps qui me convient à moi. Voyons, laissez-moi me remémorer. Oui, j'y suis : je vous disais l'autre soir, que si nous venions à nous rencontrer sur le grand chemin, la raison serait de mon côté. — Je pense, j'ose dire... mon bon ami. — Pas de ces familiarités, maintenant ; je dis que j'ai pour moi le bon droit : ici, homme à homme, je suis votre égal. — Mais pourquoi me chercher querelle ? dit le banquier d'un ton flatteur. Je n'ai jamais pensé à vous faire aucun mal, et je suis sûr que vous ne voulez m'en faire aucun. — Non ! et pourquoi, demanda froidement

Darvil, pourquoi pensez-vous cela ? — Parce que votre pension dépend de moi. — Adroitement observé ; nous allons discuter ce point. Mavie a peu de valeur, elle ne compte guère que pour un an ; maintenant, supposons que vous avez plus de quarante guinées sur vous, cela peut valoir la peine de tirer mon couteau, et de vous le passer par la gorge, pour m'épargner l'ennui d'attendre les échéances. Vous voyez que c'est une affaire de calcul, mon cher monsieur... comment vous appelez-vous ? — Mais répliqua le banquier (et ses dents commençaient à claquer), je n'ai pas sur moi quarante guinées. — Comment puis-je le savoir ? Vous le dites, c'est bien ; dans la ville là-bas, votre parole vaut mieux que la mienne ; je ne vous ai pas contredit quand vous m'avez déclaré cela, n'est-ce pas ? Mais ici, à côté de cette meule, ma parole est meilleure que la vôtre, et si je dis que vous devez avoir, que vous avez quarante guinées sur vous, nous verrons un peu si vous osez me contredire ! — Écoutez, Darvil, reprit le banquier, rassemblant toute son énergie et toute son intelligence, car sa puissance morale commençait à surmonter sa couardise physique, et il parlait posément, même bravement, bien que son cœur battit à rompre sa poitrine, et qu'on l'eût renversé avec une plume ; écoutez, Darvil, la police de Londres vous poursuit chaudement. — Ah !... vous mentez ! — Sur mon honneur, je dis la vérité. J'ai su cela hier au soir. Ils ont suivi

vos traces jusqu'à C***; un mot de moi, et vous étiez dans leurs mains. Je n'ai rien dit, et vous êtes sauvé; vous pouvez leur échapper encore. Je veux même vous aider à fuir de ce pays, et à finir vos jours en repos et en sûreté. — Vous ne parliez pas ainsi dans le bon petit salon; maintenant l'argument est en ma faveur, convenez-en. — J'en conviens, » dit le banquier.

Darvil gonfla ses joues et se frotta les mains.

L'homme opulent sentit son avantage et continua. « Ceci est un côté de la question. D'autre part, supposons que vous m'avez volé, assassiné; pensez-vous que ma mort diminue l'ardeur des poursuites de la justice contre vous? Tout le pays sera en armes, et avant quarante-huit heures, vous serez traqué comme un chien enragé. »

Darvil gardait le silence, et paraissait réfléchir. Après une pause, il répliqua : « Bien! vous êtes un fin matois, c'est avéré. Mais qu'avez-vous dans votre poche? Vous savez que vous m'avez fait conclure un mauvais marché l'autre jour. Maintenant c'est mon marché à moi, le va-nu-pieds est monté dans la balance, le richard est descendu. — Tout ce que j'ai sur moi est à vous, dit le banquier avec empressement. — Donnez-le donc. — Voici! Et le banquier mit sa bourse et son portefeuille dans les mains de Darvil. — Et la montre? — La montre... eh bien, la voilà! — Qu'est-ce que cela? »

Les sens du banquier étaient argusés par la peur,

cependant, ils n'avaient pas la finesse de ceux de Darvil, et ils n'entendaient que la pluie coulant sur les feuilles, et l'eau tombant à flots dans le fossé.

Darvil s'arrêta, prêta l'oreille avec attention, enfin se redressant avec une aspiration profonde, il dit : « Je pense qu'il y a des rats dans ce foin; ils veulent courir sur moi pendant mon sommeil; mais ce sont de gentilles bêtes, j'aime à les voir. Et maintenant, mon *cher* monsieur, j'en suis fâché, mais il faut que j'en finisse avec vous! — Grand Dieu! Que voulez-vous dire? Comment? — *Mon cher frère, il y a une autre vie!* » dit le coquin en contrefaisant le ton solennel du banquier à leur dernière entrevue. « C'est tant mieux pour vous! Dans l'autre monde, peut-être on ne fait pas des contes. — Je vous jure que je ne vous trahirai point. — Jurez donc! — Par toutes mes espérances sur la terre et dans le ciel! — Quel damné poltron vous êtes! dit le drôle avec un rire méprisant. Allez, vous êtes sauvé, je vous fais grâce. Je me retrouve en belle humeur et satisfait de moi-même. Je me moque de vous, car pas un seul homme ne me ferait trembler, et vous avez beau me supposer infâme, puisque vous me craignez, je vous défie de me mépriser. Allez, dis-je, allez! »

Le banquier se disposait à obéir, quand soudain une large lumière rouge éclaira le couple, et l'instant d'après Darvil fut saisi par derrière, et lutta contre un homme presque aussi fort que lui. La

lumière, qui venait d'une lanterne placée à terre, montra les figures d'un paysan en blouse et de deux grands gaillards vigoureusement bâtis et armés de pistolets, outre l'homme qui tenait Darvil.

La scène changea comme sur le théâtre au coup de sifflet. Le banquier, étonné, restait frappé de stupeur, la main sur la bride, le pied sur l'étrier. Un moment de plus, et Darvil avait terrassé son antagoniste, et se tenait à quelque distance, la face rougie par le reflet de la lanterne, et montrant à ses assaillants la plus féroce de toutes les bêtes, un homme désespéré, poussé dans ses derniers retranchements ! Il avait déjà tiré ses pistolets de sa ceinture, et il en tenait un de chaque main ; ses yeux flamboyaient sous ses épais sourcils froncés, et se tournaient vivement d'un ennemi à un autre ! Enfin, ses regards se fixèrent sur le dernier et involontaire compagnon de sa solitude.

« Ainsi, vous m'avez trahi, vous, dit-il très-lentement, et il dirigea un pistolet à la tête du cavalier démonté. — Non, non, cria l'un des officiers judiciaires, car tels étaient les assaillants de Darvil, faites feu sur nous, mon brave, nous sommes payés pour cela ; ce monsieur n'a rien à démêler avec nos affaires. — Rien, par le Dieu vivant ! s'écria le banquier oubliant que sa dévotion lui défendait de jurer par ce saint nom. — Alors je ne perdrai pas ma balle, et prenez garde, dit Darvil, le premier qui m'approche est un homme mort. »

Il se trouvait que les agents de la justice et le voleur étaient à la distance qui ne permet pas de viser avec certitude, et de part et d'autre l'on sentait la nécessité de la circonspection.

« Votre temps est fini, mon bel oiseau, dit le chef du détachement ; vous avez eu un long vol, il faut plier vos ailes. Jetez vos aboyeuses, ou nous faisons de vous un hachis et nous priverons la potence de son droit. »

Darvil ne répliqua point, et les hommes de justice, accoutumés à risquer leur vie, s'avancèrent, leurs pistolets armés et braqués.

Darvil tira, l'un des hommes chancela et tomba. Avec une sorte d'instinct, Darvil avait choisi celui contre lequel il venait de lutter. Le coquin n'attendit pas les autres, il se retourna, et courut à travers champs.

« Mille furies ! il est parti ! » s'écrièrent les deux autres. Et ils se mirent à sa poursuite. Une pause, un coup de feu... un autre, un jurement, un gémissement, et tout était calme.

« C'est fait de lui, dit un des suppôts de la justice, il meurt sur le champ de bataille. »

A ces mots, le paysan qui s'était glissé derrière la meule, saisit la lanterne et courut sur le lieu du combat.

Le banquier le suivit involontairement et en frissonnant.

Là, gisait sur l'herbe sanglante Luc Darvil, en-

core vivant; c'était un horrible spectacle! Une balle avait percé sa poitrine, une autre sa mâchoire; ses yeux roulaient d'une épouvantable manière; il arrachait les touffes de gazon avec rage.

Les hommes de police le regardaient froidement. « C'était un gaillard futé! dit l'un. — Et qui nous a donné bien du mal, dit l'autre; mais voyons le pauvre Will. — Votre homme n'est pas mort, dit le banquier en frémissant. — Monsieur, il ne peut vivre une minute. »

Darvil, se releva sur son séant, montra ses poings fermés à ses vainqueurs; un horrible hurlement, que la nature de sa blessure ne lui permit pas d'articuler en imprécation, sortit de sa poitrine, puis il retomba en arrière: ce n'était plus qu'un cadavre.

« Vous l'avez échappé de bien peu, monsieur, dit le chef des agents en revenant sur ses pas avec le banquier. Mais comment vous êtes-vous trouvé ici? — Mais vous-mêmes, comment y êtes-vous venus? — L'honnête Hodge que vous voyez là avec sa lanterne, avait remarqué notre homme, se glissant derrière la meule, lorsqu'il se préparait lui-même à tendre des pièges pour les lapins. Il avait lu le signalement de Watts, et savait que nous étions à quelques milles d'ici. Il vint nous trouver, nous conduisit sur la place; nous entendîmes des voix, nous découvrîmes la lanterne, et nous vîmes le lièvre après lequel nous courions. — Hodge, vous êtes un bon et loyal sujet, vous aimez la justice.

— Et j'aurai la récompense large, dit Hodge en riant. — Nous parlerons de cela tout à l'heure, dit l'officier; puis se tournant vers son camarade blessé. Comment vous sentez-vous, mon brave? demanda-t-il. — Mal, » dit en gémissant le pauvre diable; et des flots de sang suivirent le gémissement.

Il se passa plusieurs jours avant que l'ex-membre pour la cité de C*** eût assez recouvré le ton habituel de son esprit pour s'occuper d'Alice; et quand il revint à cette pensée, ce fut avec satisfaction qu'il songea que Darvil n'existait plus, et que le coquin décédé était connu dans le voisinage sous le seul nom de Peter Watts.

FIN DU TOME PREMIER.



X

300.-



3712
%